



Chemin d'accès à Dagout
(Manglieu-63)

RÉSISTANCE AU QUOTIDIEN EN AUVERGNE 1940-1944

→ Témoignages de
Constant Noël ROUSSEL

Résistant dès 1942, réfractaire au STO en 1943, Constant Noël Roussel (1919-1978) était jeune instituteur dans le Puy de Dôme. Ni chef, ni membre des célèbres Corps Francs d'Auvergne, il a agi et participé à de nombreuses actions nécessaires à la Résistance et aux Maquis dans les collines du Livradois.

Dans cet ouvrage sont entremêlés ses récits oraux ou écrits de ses activités résistantes, souvent réalisées avec son frère **René Roussel** : distribution de tracts ou journaux, recherche de sites et contacts locaux pour les maquis, fabrique de faux-papiers, liaisons, cache d'un Responsable recherché par la Gestapo, renseignements, récupération d'armes parachutées tombées en mauvaises mains... Lors des terribles rafles de décembre 43 dans la région de Billom, l'armée Allemande et la Gestapo arrivent jusque dans leur hameau de Dagout. Ils échappent à temps, mais sont contraints un temps à changer continuellement de lieu, parfois dans les bois, même par froid glacial. Leurs actions continuent jusqu'à la libération du Puy de Dôme, fin Août 1944.

→ **Annie Uhry-Roussel**, fille de Noël, est née au hameau de Dagout (de Manglieu, Puy de dôme), fin janvier 1944. Après une vie professionnelle dans le domaine scientifique, bien que depuis toujours très intéressée par le passé Résistant de sa famille, ce n'est que en 2024 qu'elle a entrepris la mise en forme et la publication de ces témoignages et documents.

© EDITION
Annie UHRY-ROUSSEL
Juillet 2025



18,00 Euros

9 791041 575046

1940 -1944

RÉSISTANCE AU QUOTIDIEN EN AUVERGNE

Manglieu, Isserteaux (Puy de Dôme)



→ Témoignages de
Constant Noël ROUSSEL

→ Transmis par sa fille
Annie Uhry-Roussel
→ Illustrés de documents d'époque

Photo de couverture : Noël avec son blouson de Résistant - En 1947



1940 - 1944

RÉSISTANCE AU QUOTIDIEN EN AUVERGNE

Manglieu, Isserteaux (Puy de Dôme)

→ Témoignages de
Constant **Noël ROUSSEL**

→ Préface

Le maquisard est devenu en 1944 la figure emblématique de la Résistance intérieure. Les défilés de la libération où les soldats américains leur font souvent une place d'honneur font apparaître au grand jour ces soldats héroïsés et légitiment la lutte qu'ils ont menée. Ceux que les Allemands et leurs alliés de Vichy appelaient « terroristes » deviennent des figures locales incontournables, vont souvent accéder aux conseils municipaux d'après-guerre, être pour longtemps des repères moraux, des « leaders d'opinion ».

Un imaginaire du maquis s'est alors développé, peuplé de montagnes, de parachutages nocturnes, d'embuscades, d'audacieux héros, le tout puisant et refaisant jouer des mythes anciens : camisards, contrebandiers, bandits d'honneur ailleurs, combattants de la liberté de diverses époques, revisités ou réinvestis. Les maquis, ou « le » maquis, comme on disait à l'époque, unifiant ainsi un phénomène complexe, ont donc un temps personnifié la Résistance intérieure, Glières ou Vercors répondant à Koufra ou Bir Hackeim, symboles de la geste des Forces françaises libres.

Bien sûr, avec le temps, les historiens -et assez souvent les maquisards eux-mêmes- ont déconstruit les mythes, restaurant la chronologie, les effectifs, réévaluant leur rôle militaire, étudiant leurs liens avec Londres et Alger. Les travaux de Roderick Kedward, dans les années 80, et ici en Auvergne le travail méticuleux d'Eugène Martres ont affiné la lecture historique du phénomène maquisard dans sa dimension politique, militaire et sociale.

La convocation de la jeunesse française pour le travail en Allemagne, décidée en septembre 1942, effective en février 1943 est incontestablement un tournant, mais mérite examen. Dans l'intervalle, la zone sud dite « libre » a disparu, occupée par les armées italienne et allemande après le débarquement allié en Afrique du Nord. Ces deux événements ont accentué la perte de confiance de l'opinion à l'égard du régime, du moins du gouvernement.

Mais il y a loin d'un refus éparpillé de partir en Allemagne à la constitution de maquis. En 1940-41-42, la première génération de résistants, des hommes et des femmes plutôt citadins, intellectuels ou militants politiques d'avant-guerre avaient surtout fait de la politique, du renseignement, s'appuyant sur leurs réseaux de sociabilité, professionnels, sportifs, militants. Noël Roussel à travers son témoignage et son histoire personnelle décrit ainsi finement la pépinière enseignante.

Au début de 1943, ces premiers responsables de la Résistance commençaient à peine à établir des petits camps-refuges pour cacher des amis « grillés », quand ils ont dû gérer cet afflux de jeunes réfractaires, hors-la-loi, résistants potentiels mais totalement démunis qui n'ont pas créé mais peuplé ces maquis. Beaucoup n'étaient pas préparés physiquement ni même moralement à devenir des soldats de la résistance.

Ils ont pourtant contribué à la grande mutation de la Résistance, qu'ils ont ruralisée et massifiée. Pour vivre dans une clandestinité que les circonstances leur imposaient, il a fallu trouver des lieux à l'écart, des abris, des complicités, du ravitaillement. Mais pour devenir des combattants, il leur fallait des armes, des équipements, des « encadrants » et surtout des perspectives d'action.

Le printemps et surtout l'été 1943 vit donc l'éclosion d'un « peuple du maquis ». Le problème fut beaucoup plus aigu à l'automne et pendant l'hiver. Les perspectives de lutte étaient quasi nulles : le débarquement espéré était reporté, les armes étaient rares, l'inaction démobilisatrice, et les incursions allemandes (la terrible répression de décembre 1943 à Billom) avaient souligné l'impuissance militaire des maquis. Les maquisards des premiers camps se sont alors dispersés. Ils ont fait le dos rond, attendant fiévreusement des perspectives nouvelles au printemps.

Lorsqu'ont fleuri les maquis de la deuxième génération, au printemps 1944, et plus encore, de la levée en masse après le débarquement du 6 juin, le combat se mène au grand jour. Même si au Mont Mouchet comme en Vercors, ils n'ont pas pu vaincre dans une bataille rangée une armée allemande matériellement et numériquement bien plus forte, les maquisards de l'été 44 ont bloqué, fixé, harcelé l'occupant ainsi mis en situation de faiblesse. Si sa réaction a souvent été terrible notamment contre les civils (on pense évidemment à Tulle, Oradour), des dizaines de milliers d'Allemands ont été fait prisonniers sous la pression conjuguée des armées alliées et des maquisards qui ont libéré seuls des régions entières en août 1944.

Le témoignage de **Noël Roussel**, franc et sobre, scrupuleusement établi et mis au clair par Annie Uhry-Roussel, témoigne remarquablement de la naissance de la Résistance et de son évolution, du petit groupe de sociabilité politique des débuts à la fabrique de réseaux, de la rupture avec la « légalité » de Vichy au passage à la lutte armée. L'historien se rappellera toujours humblement que sur cette période, le témoignage ne remplace pas l'archive mais en comble bien souvent les lacunes.

→ **Gil Emprin**, historien.



→ Avant-Propos

→ Pourquoi publier encore sur la période de la Résistance en 1939-1944 en Auvergne alors que de nombreux ouvrages historiques ou récits sont déjà parus sur le sujet ?

Constant Noël Roussel, mon père, était originaire d'un petit hameau isolé dans les collines boisées du Livradois, près de Billom, qui ont abrité plusieurs maquis de 1943 jusqu'à la libération et subi les grandes rafles de décembre 43 - janvier 44... Ni chef, ni membre des Corps Francs d'Auvergne, il a été impliqué dans de nombreuses actions moins glorieusement connues, moins directement dangereuses, mais aussi nécessaires à la Résistance. Très marqué par cette période, il avait l'intention d'écrire un livre sur la Résistance locale. Soigneusement, il conservait tracts, articles de journaux ; il lisait les parutions, consultait des archives, notait les informations obtenues lors de ses lectures ou rencontres, en particulier au sein de l'ANACR (Association Nationale des Anciens Combattants de la Résistance). Mais en 1977, trois ans après sa retraite, nous apprenons qu'il a un cancer avancé qui le condamne à brève échéance. Pour comprendre ce qu'il avait vécu, lui, au quotidien, je l'ai alors interrogé et enregistré ses récits : « Comment ça s'est passé pour toi ? Quelles étaient tes actions ? Comment tu faisais ? ». Les mois suivants, il a trouvé la force d'en écrire une partie, manuscrite, afin de les compléter ou préciser, recherchant toujours l'exactitude des faits et des personnes impliquées, mais il est décédé sans pouvoir finir en juillet 1978. Tous ces documents sont restés dans les archives familiales, parfois complétés par ma mère.

A l'occasion du 80^{ème} anniversaire de la Libération, j'ai réalisé qu'il devenait très urgent de mettre en forme ce matériau avant qu'il ne tombe dans l'oubli, au moins pour ma famille et les associations pouvant être intéressées par l'histoire des lieux cités. Les personnes avec qui j'ai pris des premiers contacts (Anne Cogny et Denis Cibien de l'association Pays d'art et d'Histoire de Billom, Manuel Rispal des Éditions Authrefois) m'ont montré l'intérêt que pouvaient avoir ces témoignages. J'ai alors décidé de les publier.

J'ai tenu à respecter au mieux ce qui a été dit ou écrit par mon père. Il ne s'agissait pas d'écrire un livre construit, avec un style homogène, mais simplement de regrouper ses témoignages sur des événements vécus, parfois détaillés, parfois fragmentaires, toujours concrets. Ceci a nécessité de faire des choix.

Les événements sont présentés dans l'ordre chronologique. Les styles des témoignages sont différents, entre oral et écrit bien sûr, mais aussi entre les formes d'écrits parfois narratifs, parfois historiques, ou sous forme de notes non rédigées : j'ai alors dû, en mêlant ces styles, adapter les formulations. Pour les témoignages oraux, j'ai gardé les modes de conjugaison : le temps est au passé, Noël emploie « je » au singulier, et « on » au pluriel (ou lieu de « nous »). Pour transcrire ses écrits qui étaient sur un mode différent, j'ai utilisé la première personne « je » ou « nous », et mis le temps au présent, en espérant améliorer ainsi l'homogénéité du texte et la fluidité de la lecture. J'ai parfois ajouté quelques souvenirs personnels de ce qui se racontait dans ma famille, par mon père, ma grand-mère Marie Roussel-Rodilhat (sa mère), ma mère Marinette Roussel-Dauquaire (sa femme), mon oncle René Roussel (son frère).

Plus quelques commentaires ou extraits qui me paraissaient utiles pour une meilleure compréhension du contexte.

Chaque source du récit est repérée dans ce qui suit :

- les témoignages manuscrits par Noël Roussel,
- *les témoignages oraux enregistrés*,
- les commentaires ou souvenirs personnels,
- les extraits de documents, parfois fragmentaires - omission dans l'extrait indiquée par (...)

Le résultat reste hétérogène, j'espère que cela ne rebutera pas le lecteur.

Les noms des personnes citées sont conservés. Leurs noms de clandestinité sont donnés entre parenthèses. Seuls les noms de collaborateurs sont masqués. Le terme de Gestapo (Geheime Staatspolizei, police secrète d'Etat), systématiquement utilisé par Noël comme dans beaucoup de récits de cette époque, est conservé ici. En fait, il désigne souvent le SD (service de renseignement et du maintien de l'ordre des SS, Sicherheitsdienst).

Dans quelques très rares cas, il est fait état de tensions qui ont pu exister à l'intérieur de la Résistance, ou le récit d'événements peut légèrement différer de celui d'autres témoins. Cette difficulté, inhérente à tout recueil de témoignages, est accentuée ici par les dangers et les conditions extrêmes de cette période, où chaque action, chaque déplacement pouvait avoir des graves conséquences et être sujette à désaccords. On peut ajouter qu'entrer en Résistance témoignait de forts caractères... Tous ces acteurs, dont il faut rappeler le courage, se sont pourtant unis pour participer énergiquement à la libération du pays, à la victoire finale et refonder la République. Dans un souci mémoriel de conserver tous les éclairages, ces passages sont maintenus.

Les illustrations ont pour la plupart été sélectionnées dans les archives familiales. Sinon, l'origine en est précisée. Pour en savoir plus, on trouvera en annexes différents compléments, en particulier des cartes permettant de repérer les lieux cités, et une chronologie des principaux événements historiques.

Pour mener à bien ce projet, j'ai efficacement été aidée par **Marianne et Olivier Roussel**, les enfants de mon frère **Gaby** (†2020), qui ont numérisé les enregistrements audio et scanné les écrits et documents ; par mes enfants **Marc et Zoé Uhry** pour la rédaction, la mise en forme, et la réalisation de la publication ; par mon petit-fils **Oscar Uhry** qui a réalisé les cartes. J'ai également été soutenue par l'intérêt qu'ont manifesté tous mes proches, famille ou amis, leur écoute, leurs remarques constructives, qui m'ont permis d'améliorer le récit et garder jusqu'au bout confiance et énergie. Je les remercie tous très chaleureusement.

À Coublevie, juin 2025.

→ **Annie Uhry-Roussel**, née en janvier 1944 à Dagout, par Manglieu (63 270).



→ Biographie de Constant Noël Roussel

Bien que son premier prénom soit Constant, ses proches et amis préfèrent l'appeler par son deuxième prénom, **Noël**, que nous utiliserons donc dans ce qui suit.

Il naît le 27 décembre 1919 à Dagout, petit hameau dans les collines au Sud de Billom, entre Manglieu et Isserteaux. Il grandit dans sa famille « paysanne pauvre ». Son père meurt en 1922 d'un accident dû au paludisme contracté à la bataille des Dardanelles pendant la guerre de 14-18. Sa mère Marie reste seule pour élever ses 2 fils, René (8 ans) et Noël (3 ans), avec sa belle-mère très âgée.

Noël va à l'école primaire d'Isserteaux. Il « apprend bien ». Son instituteur, Mr Grenier, persuade sa mère de le présenter au concours des bourses afin d'aller au Cours Complémentaire et devenir plus tard instituteur.

D'octobre 37 à juillet 40, il est élève à l'École Normale d'Instituteur à Clermont-Ferrand.

Il passe toutes ses vacances à Dagout, pour aider sa famille, ou faire des journées comme ouvrier agricole dans le voisinage. Son frère René, mobilisé en 39, est fait prisonnier en 40, puis s'évade et revient à Dagout. En 40, à un cours d'esperanto, il rencontre Marinette, élève institutrice, qui deviendra son épouse.

D'octobre 40 à juillet 41, il occupe successivement trois postes, nommé ici ou là au gré des retours de prisonniers : à Jumeaux, puis La Combelle, pays miniers au sud du département, puis à La Bourboule.

En septembre 41, Noël et Marinette se marient, et sont nommés pour la rentrée d'octobre à Aulnat, où se trouve l'aéroport de Clermont-Ferrand. Leur fils Gaby naît en juillet 42.

En juillet 43, appelé au STO, Noël est réfractaire, et retourne à Dagout chez sa mère et son frère René. Ils organisent ou participent à de nombreuses actions de Résistance jusqu'à la Libération en août 44. En janvier 44, Marinette le rejoint à Dagout, leur fille Annie naît fin janvier.

D'octobre 44 à août 55, ils sont instituteurs à Boudes, au Sud du département.

Après un an passé à Charbonnier les Mines, ils sont nommés en septembre 56 à Saint-Maurice-ès-Allier, où ils s'installent définitivement.

En décembre 74, Noël part à la retraite. Il a de nombreux projets, dont celui d'écrire un livre sur la résistance locale, mais décède **en juillet 78**, avant d'avoir pu le faire.

→ SOMMAIRE

Sous Vichy, en « zone libre » : juin 1940 → automne 42	10
Au lendemain de l'armistice de juin 1940	10
1941 → 42 : la résistance s'organise	12
1941 → 42 : à Aulnat, Noël agit et s'engage...	12
À Aulnat sous l'occupation : décembre 42 → juillet 43	16
La Résistance s'étend	16
Printemps 1943 : éviter le STO	19
À Dagout : juillet 43 - novembre 43	22
Dagout, lieu propice à la clandestinité	24
J.M. Flandin, recherché par la Gestapo, caché à Dagout (sept./oct. 43)	24
Le transfert du maquis de Rayat au Conroc	27
Un parachutage à Manglieu (nov. 43)	30
Attaque de l'armée Allemande : 16 décembre 43	33
La situation le 16 décembre au matin	33
Le 16 décembre, l'armée allemande attaque partout	34
Les rafles dans la région : arrestations, déportations, fusillés	36
La Traque des résistants : fin décembre 43 → début janvier 44	37
Fin décembre 43, les arrestations continuent	37
Début janvier 44, retour de la Gestapo dans le secteur	38
De janvier à mai 44	40

De juin 44 à la Libération	44
Juin → juillet 44 : rassemblement du Mont Mouchet et la suite	44
Fin août 44 : la Libération	48
Épilogue : Que sont-ils devenus ?	50
Mes parents, Noël et Marinette	50
Mon oncle René et ma grand-mère Marie	55
Annexe 1 : L'organisation d'un maquis	58
Annexe 2 : Prouver ses activités de résistant	62
Attestations et cartes obtenues par Noël	62
Copie des documents	64
Annexe 3 : Compléments sur les résistants cités	67
Annexe 4 : Quelques documents d'époque	76
Appel unitaire à la jeunesse de France	76
Note secrète de Combat (Printemps 43) : consignes aux déportés	78
Menaces aux collabos : rappel de la loi	83
Exemple de note de travail de Noël	84
Annexe 5 : Brève bibliographie	85
Annexe 6 : Repères Historiques	86
Annexe 7 : Cartes	87

Sous Vichy, en « zone libre » : juin 1940 - automne 42

→ Au lendemain de l'armistice de juin 1940

Dès les premiers jours du régime de Vichy, les sentiments de la population peuvent se classer en 3 catégories :

- les partisans de Vichy, qui sont tout heureux de la défaite, la divine surprise
- les gens qui sont consternés par la défaite mais semblent accepter Vichy et l'occupation
- ceux qui n'acceptent pas ou mal cet état de choses, qui ont « l'esprit de résistance ». Les expressions en sont très variées : l'un résiste politiquement, l'autre cache des armes, l'autre aide les évadés, l'autre fait écouter Londres à ses voisins. Beaucoup de ceux qui n'osent pas le faire eux-mêmes l'approuvent. Dès le début, ils sont beaucoup plus nombreux que ce qu'ont prétendu certains historiens et même certains chefs de la résistance (Pétain n'organisera d'ailleurs jamais d'élections). Dans le même temps, beaucoup font des gorges chaudes des manifestations pétainistes ou légionnaires. Ils refusent de s'associer à ces manifestations malgré les pressantes invitations du pouvoir.

■ On en parle

Quand tu parlais avec quelqu'un, tu voyais bien tout de suite de quel côté il était. Ceux qui écoutaient la radio française, la radio de Vichy, te racontaient ce qu'elle disait ou ce que disait la radio allemande : ils disaient que c'était bien fait, qu'on avait ce qu'on méritait, que c'était la faute des communistes, du Front populaire, etc... ; on voyait bien alors qu'on avait à faire à quelqu'un qui était pour le gouvernement de Vichy. D'autres parlaient des soldats allemands qui nous prenaient tout, qu'il y avait un gouvernement à Londres. Ça c'était la radio anglaise qui l'avait annoncé, bien sûr que la radio de Vichy n'en avait pas parlé. Oui, les gens parlaient librement, enfin pas à n'importe qui, aux gens en qui ils avaient vaguement confiance ; mais on ne pouvait pas mettre tout le monde en prison ! Comme ça, les gens se sont pour ainsi dire triés : on savait qu'un tel était pour Vichy, un tel était pour Londres, qu'il était gaulliste. On l'appelait déjà gaulliste, bien qu'il n'ait rien fait : écouter la radio de Londres, ça suffisait pour qu'il soit « gaulliste ». Peu à peu les gens hostiles à Vichy et aux allemands apprennent ainsi à se connaître et à communiquer leurs informations.

■ On cache des armes

Un des premiers actes du gouvernement de Vichy est de ramasser les fusils de chasse. Un grand nombre de chasseurs refusent de rendre leurs armes malgré les menaces de sanctions. C'est déjà un acte de résistance. Dans la commune de Manglieu, j'évalue entre un 1/4 et 1/3 le nombre de fusils qui n'ont pas été rendus en mairie. Autre chose qui s'est passé en 40 : quand l'armée en déroute a reculé, des officiers de l'armée ont caché leurs armes et les ont soustraites aux contrôles des commissions d'armistice. D'autres ont abandonné leurs armes, et des types les ont ramassées et camouflées. On se demande à quoi ils pensaient, c'était simplement pour ne pas les laisser prendre aux allemands, on ne sait jamais, ça peut toujours servir, ne serait-ce que pour aller chasser les sangliers. Jarrige⁽¹⁾, de Vic le Comte, avait fait ça, et ces armes ont servi par la suite.

■ On aide des prisonniers à s'évader

En zone occupée et aux environs de la ligne de démarcation s'établissent très rapidement de véritables réseaux d'évasion pour prisonniers de guerre. Le prisonnier est pris en charge, renseigné, aiguillé, guidé même jusqu'en zone libre (en décembre 1940 mon frère René a utilisé un de ces réseaux pour s'évader).

■ On écoute Radio Londres

Dans beaucoup de familles, on commence d'organiser l'écoute de la radio de Londres. C'est ainsi, que pour ma part, en 40-41, j'allais tous les soirs écouter Londres chez monsieur Fournet à Jumeaux.

■ Les premiers tracts apparaissent

Les premières actions organisées que j'ai vu apparaître ont été les tracts. Le premier que j'ai vu, en octobre 1940, était envoyé par la poste à quelques instituteurs. L'administration, dès qu'elle l'a su, a enjoint ceux qui les avaient reçus de les renvoyer à l'inspection. Certains l'ont fait, mais beaucoup d'autres ont fait circuler le papier parmi leurs amis. Les premiers tracts anti-Vichystes et anti-Allemands que j'ai vus étaient souvent d'origine communiste.

Parce que les communistes étaient déjà dans la clandestinité, eux. C'est le gouvernement Daladier, sous la 3^e République, qui avait interdit le Parti communiste en Sept 39. Alors ils avaient une organisation clandestine déjà un peu rodée. J'étais à La Combelle⁽²⁾ à ce moment. Je me souviens, tous les 8 jours, il y avait des distributions de tracts communistes. Ils les tiraient probablement la nuit sur des machines à polycopier, des vieilles ronéos, sur ce qu'ils avaient... Et puis ils en laissaient un peu partout. Celui qui avait une distribution de tracts à faire, il ne s'amusait pas à les donner un par un, parce qu'il ne serait pas allé bien loin, évidemment. Il les distribuait par paquets, les écartait dans un endroit passager, le long d'une voie ferrée, à l'endroit où sortaient les mineurs, le long de leurs chemins. Après, on se les passait de l'un à l'autre. Il y avait aussi des distributions systématiques, par exemple des types qui en mettaient dans toutes les boîtes à lettre, comme le fait un facteur ; il y avait eu ça à Saint-Germain Lembron...

Plusieurs syndicalistes ou anciens syndicalistes sont arrêtés, mais la mesure est inefficace. À La Bourboule, en mai-juin 41, j'étais un des seuls qui était pour De Gaulle.



Est-ce la raison pour laquelle son courrier est surveillé ? en juin 41, une lettre de sa fiancée Marinette à Noël est ouverte par « les autorités de Contrôle ».

(1) cf. Annexe 3 : Jarrige (Lamy)

(2) Pays Minier proche de Jumeaux

→ 1941-42 : la résistance s'organise

■ Les mouvements de résistance apparaissent

Les motivations profondes de ceux qui « entrent en résistance » sont l'espoir de libérer le sol de la présence et des exactions allemandes, l'espoir de rétablir la République qui a été remplacée par le régime de Vichy au caractère ouvertement fasciste. Les premiers mouvements commencent à recruter : chez les gens très patriotes ; chez les syndicalistes, socialistes, communistes, traqués par Vichy ; chez les francs-maçons que Vichy a aussi révoqués, ou même emprisonnés... .

Fin 1940, les péripéties de la campagne contre la Grèce montrent qu'une volonté décidée peut mettre un échec le nazisme. En juin 1941 la guerre contre la Russie ranime l'espoir des premiers résistants.

En 1941 apparaissent les premiers journaux clandestins qu'on fait circuler d'un ami à l'autre, et quelques tracts imprimés par des groupes régionaux. En 1942 les journaux clandestins deviennent de plus en plus nombreux et réguliers. Les réseaux de distribution sont assez bien établis. On commence à parler de réseaux de Résistance.

Ainsi sont apparus les grands mouvements de Résistance. Les plus importants, c'étaient Combat, Francs-tireurs et Libération, chacun avait son journal. Le journal Combat a été fondé par Frenay, un officier républicain, un militaire de carrière ; il a fait un journal patriotique qu'on appelait Combat. C'était une vague feuille ronéotypée au départ, et puis elle a été imprimée. Il l'a fait distribuer partout dans la zone sud de la France. Mais, par ici, je ne crois pas qu'on en ait eu en 41, on en a eu plus tard. Il y a eu aussi les journaux Libération d'Emmanuel d'Astier de la Vigerie, Francs-Tireurs de Jean-Pierre Levy. Peu à peu, il y a eu des centaines de journaux, peut-être plus. Ceux qui les éditaient avaient chacun toute une organisation, pas très importante, mais il fallait quand même une dizaine de bonhommes : l'un qui fournissait le papier, l'autre l'imprimerie, l'autre les articles, l'autre qui les faisait distribuer par des copains, pas très nombreux, parce que plus on était nombreux, plus on risquait gros.

■ L'organisation armée

Après est apparue l'organisation armée de Combat. Frenay, le créateur de Combat, était un militaire ; évidemment, il a eu l'idée de faire une organisation spéciale rien que pour des actions militaires, pour des récupérations d'armes, des sabotages. Il a vu un peu plus loin. C'était au début, en 1941 ; je ne l'ai pas vu apparaître, c'est la radio de Londres qui en a en parlé, l'a expliqué.

→ 1941 - 42 : À Aulnat, Noël agit et s'engage...

Noël et sa femme Marinette, tout jeunes mariés, sont nommés instituteurs à Aulnat, pour la rentrée 1941. Leur logement est dans le bâtiment de l'Ecole. Le directeur, Léon Goutteratel, est leur voisin. Il ne cache pas ses opinions : l'affichage du portrait de Pétain étant obligatoire dans les classes, il l'a fait, mais en plaçant les punaises dans les yeux du maréchal ! Noël et lui deviennent très proches. Noël l'appelle affectueusement « Père Goutteratel ».

Franc-maçon, Léon Goutteratel est mis à la retraite d'office par Vichy, mais reste secrétaire de mairie. Aulnat étant à côté de Clermont-Ferrand, les contacts avec d'autres sympathisants ou actifs de la Résistance deviennent plus « faciles » et nombreux.

■ Diffusion de tracts

J'ai été amené à agir tout simplement, par des gars, en parlant avec eux. Un beau jour, un type m'a dit : « si on a besoin de vous, est-ce ce que vous pouvez distribuer des tracts ? ». Ou bien même j'ai demandé, « donne m'en un paquet, je connais des gars que ça intéressera ». Un cousin, Paul Rodilhat, qui travaillait à la mairie de Clermont, m'en a fourni plusieurs livraisons fin 41, en quantité... Quand les tracts sortaient, j'allais les chercher à la mairie. Il m'en donnait par exemple 50, et moi je les partageais en 3 ou 4 paquets, et j'en portais un paquet à un endroit puis un paquet à un autre, ça en faisait 10-15 à chaque endroit, et puis après les autres les donnaient par 2 peut-être. La distribution se faisait un peu comme les marchandises : il y avait le grossiste, le demi-grossiste, le détaillant... À Aulnat, on en parlait avec le père Goutteratel ; comme je n'avais pas de poste de radio, on allait écouter la radio de Londres chez lui. J'ai reçu d'autres tracts venant de lui. C'est comme ça que j'ai véhiculé des tracts, jusqu'à Clermont, jusqu'à Manglieu, jusqu'à Saint Eloy les Mines...

■ L'engagement

J'ai eu le contact par André Goutteratel (le fils). Un jour, en parlant, j'ai dit :

- *Si on savait, on pourrait faire quelque chose, c'est qu'il faudrait être groupé. Ces gars-là, tout le monde en parle, mais personne ne les connaît.*
- *Est-ce que vous voulez travailler avec nous ?*
- *Bien sûr !*
- *Bon, alors si une fois on a quelque chose à faire, on comptera sur vous.*

Au départ, c'était l'Armée Secrète (AS) qui l'avait contacté. Plus tard, elle n'a plus donné signe de vie, il est passé aux Ardents : c'est ainsi que j'ai d'abord appartenu au mouvement Les Ardents⁽³⁾, qui marchait en triangle, par 3.

■ Vers le 1^{er} novembre 42 : la recherche de cachettes

Un jour, suivant un ordre de l'AS, André Goutteratel me dit : « si vous allez chez vous - vous êtes de la campagne - il faut recenser immédiatement toutes les cachettes susceptibles de camoufler des armes, des vivres, ou des gens ».

Je pars le dimanche suivant dans la région d'Isserteaux et Manglieu, et avec mon frère René, on fait un bref recensement de ce qui peut exister dans le coin. Mon frère continue à se renseigner. Plusieurs contacts sont pris. *C'était juste avant le débarquement allié en Afrique du Nord⁽⁴⁾. Ça je m'en souviens très bien, parce que quand j'ai demandé à Dagout, aux Vallières, à La Beauté, les types disaient toujours « Oh bien, va savoir, on en parle toujours mais il ne se fait jamais rien ».*

Le dimanche suivant, avec André Goutteratel, nous repartons à Manglieu. Nous visitons les gens déjà vus : Raymond Roussel de La Beauté, Jean Vaure des Fourguis. Aux Fourguis, Vaure nous apprend le débarquement des Alliés en Afrique.

(3) cf. Ardents, page 20.

(4) Le débarquement allié en Afrique du Nord (opération Torch) a eu lieu le 8 novembre 1942.

Alors on leur dit «vous voyez que ce n'est pas la rigolade, que ce sont des choses qui se préparent et qu'il faut prendre au sérieux». Je pense que les gars qui avaient donné l'ordre savaient que le débarquement allait avoir lieu en Afrique. Ils prévoyaient une occupation de la zone sud, que les Allemands y fassent des rafles importantes, qu'on soit obligé de se cacher. Quelques jours plus tard, c'est l'occupation de la zone sud, puis Toulon⁽⁵⁾.

■ D'autres actions sont engagées

A cette époque (automne 42), en France, ça commence à bouger. En septembre un parachutage de matériel d'imprimerie a lieu au Puy St Romain, près de Vic Le Comte. Il est réceptionné par l'équipe Guillon⁽⁶⁾ ; c'est le premier que fait l'équipe. *Ils avaient prévu un très bel endroit pour recevoir le matériel, mais n'avaient pas prévu que pour descendre deux tonnes de matériel du Saint Romain jusqu'à la route, il faut du monde. Ils en ont descendu 2-300 kilos, ont caché le reste dans les buissons. Malheureusement, une femme de Busséol les a vus ; elle a raconté ça au maire, qui est allé chercher les gendarmes. Lesquels ont pris tout le reste, ça a été terminé là. On en parle dans la région, et les gens sont en général navrés de cette malchance.*

À la même époque, mon frère René prend contact avec une autre équipe de résistants de Billom, et il reçoit un contingent de postes de radio de l'armée à cacher.

■ En même temps, la vie familiale et amicale continue. ...À Aulnat⁽⁷⁾

Gaby, le fils de Noël et Marinette, naît en juillet 42.



À Aulnat (déc. 42) - Noël, Gaby, Marinette



Noël, Gaby, Léon Goutteratel

(5) Sabordage de la flotte française à Toulon, le 27 novembre 1942.

(6) cf. Annexe 3 : André Guillon (Gaetan)

(7) Pendant la guerre, les photos sont de plus en plus rares, pour deux raisons : il est difficile de trouver des pellicules, et en cas de fouille ou perquisition, il est prudent de ne pas avoir la trace des personnes rencontrées.



À Aulnat : Père de Marinette, Gaby, Noël, René, frère de Noël (déc. 42)



Avec leurs amis les Mayet⁽⁸⁾ (fév. 43)

■ ... ou à Dagout



Marie Roussel devant sa maison avec son petit-fils Gaby (sept 42)



Simone⁽⁹⁾, avec ? et Gaby (sept 42)



A Dagout, devant la grange Roussel : René, Jean Vaure (des Fourguis) , ? , Noël (sept 42)
(on constate qu'ils n'ont pas rendu leurs fusils de chasse... ; la grange a été démolie depuis).

(8) Noël Mayet rejoindra plus tard Noël Roussel à Dagout (cf. Mayet, Note 20 page 25).

(9) Simone, enfant de l'Assistance élevée par Marie (cf. Simone, page 35).

■

À Aulnat sous l'occupation : décembre 42 - juillet 43

En novembre 1942, après le débarquement des alliés en Afrique du Nord, la zone libre est occupée. À Aulnat, l'aéroport de Clermont-Ferrand et ses ateliers (AIA), très proches de l'École, sont occupés par l'armée allemande.

→ La résistance s'étend

■ En France, la résistance s'organise

De Gaulle avait envoyé en France Jean Moulin pour grouper tous ces mouvements de Résistance, pour qu'ils n'agissent plus séparément, qu'ils aient un commandement unique, une unité d'action. En même temps ça a été créé pour leur distribuer des moyens financiers. Avec d'autres, ils ont réussi à former ce qu'on appelle le Conseil National de la Résistance, les Mouvements Unis de Résistance (MUR), et son organisation de combat l'Armée Secrète (AS). Alors c'est passé à une organisation bien plus poussée et crédible.

Par exemple, le fameux Gaspard⁽¹⁰⁾, c'est là qu'il est apparu comme chef en Auvergne. On ne l'appelait pas Gaspard à ce moment mais Rocher. Il était du MUR ; c'était un gars de Combat, l'organisation de Frenay. Alors il a désigné un type pour chaque arrondissement, ce type devait contacter un type dans chacun des cantons, qui devait contacter un type dans chacune des communes du canton. Les gars devaient se grouper par 6, en « sizaines » on appelait. Ce type contactait un gars et lui disait : est-ce que tu peux avoir 6 types avec toi ? S'il ne pouvait pas avoir 6 types, ça restait sa sizaine à lui. Mais si c'était une grande commune, on pouvait avoir 30 types, eh bien ça faisait 5 sizaines.

Il y avait autre chose aussi qui s'était créé en même temps, c'étaient les Services de Renseignement ; en particulier pour les Anglais, qui essayaient de récupérer le maximum de renseignements possibles. Ils n'y ont pas eu tellement recours, je crois, mais enfin on leur en a quand même donné pas mal. A Aulnat, c'était facile, on voyait passer une quantité d'avions Français qui séjournaient, on voyait des quantités de canons français qui partaient dans telle direction. Eh bien les Anglais le savaient.

■ Chacun essaie d'agir : avril 1943, plan de l'aéroport d'Aulnat

En avril 1943 un officier aviateur qui travaille à la base d'Aulnat, aéroport de Clermont-Ferrand, se rend compte qu'il peut subtiliser pour une nuit les plans de l'aérodrome, des hangars, et des ateliers de réparation et d'entretien. C'est un homme plein de bonne volonté, mais il n'a aucun contact avec la Résistance. Il connaît cependant les sentiments du père Goutteratel, secrétaire de mairie et ancien instituteur mis à la retraite par Vichy. À tout hasard, il propose de lui communiquer le plan, mais il ne doit pas rester plus d'une nuit dehors. Goutteratel est bien embarrassé, ne sachant comment utiliser ce plan en un délai si court. Il m'en parle.

(10) cf. Annexe 3 : Émile Coulaudon (Gaspard)

Comment exploiter ce plan ? Nous décidons d'en prendre une copie. Le document étant de dimension importante, je demande à Demone (mari d'une collègue, qui travaille aux Ponts et Chaussées) une grande feuille de papier calque. Demone, sans savoir de quoi il s'agit, comprend ; le lendemain il m'apporte une feuille de calque de près d'un mètre carré.

Quelques jours plus tard, le plan est sorti des bureaux de l'aérodrome et remis à Goutteratel. Je me mets au travail, et à 3h du matin, la copie est terminée, avec tous les détails utiles, y compris les emplacements des batteries de DCA, et un emplacement de plein mortier affecté à Pierre Laval. L'original est rendu à Goutteratel, puis à l'officier aviateur qui le replace à 8h dans les bureaux de l'aérodrome : il est resté une nuit dehors, soit 14 heures. Personne ne s'apercevra jamais de rien.

Que faire de la copie ? Goutteratel s'enquiert, mais ne trouve pas de personne intéressée. Je pars le jeudi suivant à Clermont et rencontre Lagier⁽¹¹⁾ qui dit : épatant, amène. Je prends alors quelques croquis rapides, et lui apporte le plan⁽¹²⁾.

Quelques mois plus tard, en octobre 1943, je me trouverai auprès de Flandin au Service des Renseignements. Je reverrai une copie simplifiée du plan remis à Lagier, mais ne saurai jamais si ce plan parvint à Londres ou fut exploité par la Résistance française.

■ Les risques de bombardement de l'Ecole

Directeur d'École depuis la mise en retraite de L. Goutteratel, et évidemment conscient des risques de bombardements, Noël écrit à sa hiérarchie pour demander « que faire avec les élèves en cas d'alerte ? ». Il racontera le résultat dans un premier bulletin aux instituteurs paru au printemps 1944 :



Administration : Un instituteur inquiet pour la sécurité de ses élèves (parce que son école n'a pas d'abri contre les bombardements) écrit à son inspecteur primaire, qui transmet à l'inspecteur d'académie, lequel expédie au préfet, celui-ci glisse la lettre à la Défense passive. De là on l'envoie au maire qui la retourne à son auteur. Voilà ! le cercle était bouclé, et notre pédago bien embarrassé. Mais il était nanti d'une belle série d'autographies.

(11) cf. Annexe 3 : Aimé Lagier (Mémé)

(12) Note écrite de Noël : Le plan aurait été remis au MOF par l'intermédiaire de Senèze, qui travaillait alors avec Henry Ingrand (Rouvres). Le MOF, Mouvement Ouvrier Français, était un des nombreux mouvements de Résistance formés au début, qui avait recruté chez les syndicalistes.

L'hiver 42-43, l'armée allemande est en difficulté à Stalingrad. L'aéroport d'Aulnat sert de base d'entraînement pour les aviateurs envoyés ensuite sur le front russe. Les nouvelles recrues sont très jeunes, 16 ans : parfois, par dessus le mur de la cour d'école, ils regardent avec envie les enfants jouer dans la cour... L'entraînement est intensif et féroce : depuis l'école, on voit plusieurs avions s'écraser aux environs, provoquant les émotions contradictoires des témoins : joie des pertes ennemies mais aussi pitié pour ces jeunes.

Quand en 1944 la menace deviendra plus forte, le maire décidera : l'école des garçons fonctionne une demi-journée, l'école des filles l'autre demi-journée.

Cet aéroport sera effectivement bombardé dans la nuit du 29 au 30 avril 1944 par les Anglais, puis dans la matinée du Dimanche 30 avril 1944 par les Américains.

Extraits d'un article paru sur le journal La Montagne le 30 avril 2024 :

https://www.lamontagne.fr/aulnat-63510/actualites/le-30-avril-1944-l-aia-et-l-aerodrome-d-aulnat-pilonnes_14493911/

Le 30 avril 1944, la commune d'Aulnat (Puy-de-Dôme), au nord-est de Clermont-Ferrand, subit deux attaques successives de la part des aviations anglaise et américaine. Elles visent les Ateliers industriels de l'aéronautique (AIA) et l'aérodrome, aux mains des Allemands. Un épisode meurtrier qui a fait huit morts parmi les civils.

« Aulnat est la cible la plus attaquée de la région » assure l'historienne auvergnate Hélène Saint-André. « Pourquoi ? En 1944, s'y trouvent notamment les Ateliers industriels de l'aéronautique (AIA), site occupé après l'invasion de la zone libre par BMW, où la firme allemande y répare des moteurs allemands. Et juste à côté, la base aérienne abrite des avions d'entraînement pour une école de pilotage de la Luftwaffe ».



Photo de l'aéroport après le bombardement - regardsetviedauvergne.fr ©

L'école d'Aulnat sera touchée. Heureusement les enfants ne seront pas à l'école. Noël Roussel et sa famille étant à Dagout à cette époque, seuls quelques objets leur appartenant seront endommagés.

→ Printemps 1943 : éviter le STO

COMMISSARIAT GÉNÉRAL
AU SERVICE
DU TRAVAIL OBLIGATOIRE

CERTIFICAT DE RECENSEMENT

M. _____

Domicilié à _____ Départ^{ement} : _____

Rue : _____ N° _____

Bateau ou lieu dit : _____

a satisfait aux obligations de la loi du 4 septembre 1942, en ce qui concerne le recensement de la main-d'œuvre.

Bulletin de recensement N° _____

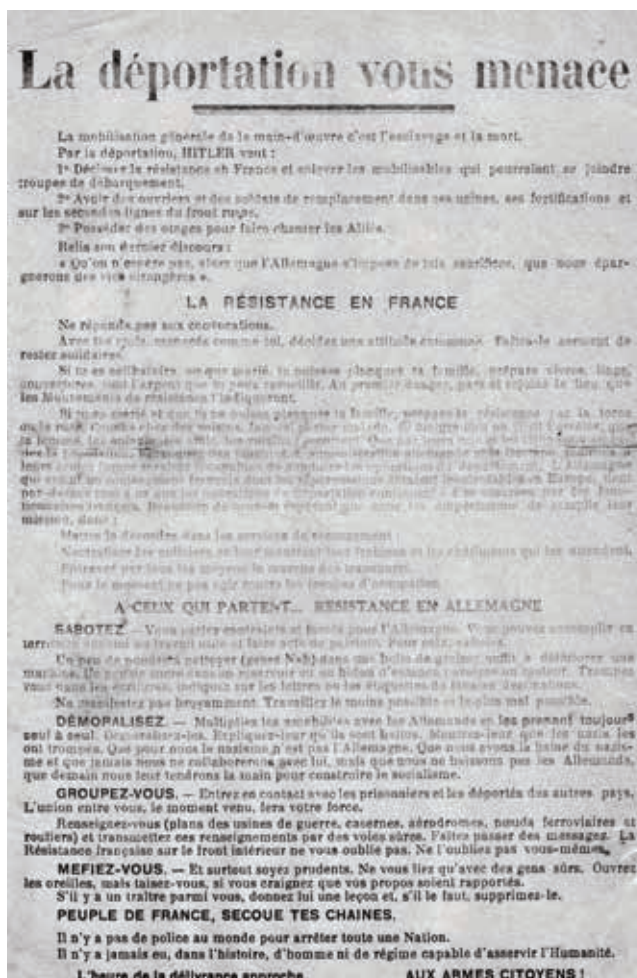
_____ le _____ 1943.

Le Maire,



Certificat de recensement de la main d'œuvre pour le STO délivré par les mairies.

À partir de mars 1943 un grand nombre de jeunes sont requis pour aller travailler en Allemagne pour remplacer la main-d'œuvre allemande appelée sur les différents champs d'opération d'Europe ou d'Afrique. Les volontaires s'avérant trop peu nombreux, le gouvernement de Vichy, aux ordres des Allemands, a recours à l'appel par classe des jeunes nés en 1920-21-22 ou même 1919. C'est le STO, Service du Travail Obligatoire.



Tract diffusée par le MUR pour résister au STO, en France ou en Allemagne

■ Appels à refuser la déportation

De nombreux appels à refuser la déportation, souvent unitaires, sont distribués par les mouvements de Résistance (cf. Annexe 4).

■ Fabriquer des faux-papiers

Beaucoup de jeunes refusent de partir. Mais pris dans une rafle ou un contrôle d'identité, ils risquent d'être arrêtés si on reconnaît qu'ils appartiennent à la classe requise. Des contrôles de police ou de gendarmerie sont établis un peu partout, dans les gares, les arrêts d'autobus ou autres pour dépister les réfractaires. Cependant il suffit de présenter une carte d'identité avec une date de naissance indiquant qu'on n'appartient pas à une des classes appelées pour être tranquille. D'autant plus que beaucoup de gendarmes hostiles aux allemands regardent les papiers sans faire de zèle et très superficiellement. Aussitôt les groupes de résistants organisent la fabrication de faux papiers d'identité. Ce service, qui se borne au départ à établir une carte d'identité et un certificat de travail pour les simples réfractaires, est perfectionné pour les gens obligés de quitter leur domicile parce que recherchés par la police ou les Allemands pour faits de Résistance.

La carte d'identité, faite avec un soin particulier, est authentifiée par une série d'autres papiers : cartes d'alimentation, de textile, de sociétés diverses (anciens combattants, membre de l'association pétainiste la Légion Française des Combattants, sociétés sportives ou musicales, associations professionnelles...).

À Aulnat, une fabrication est organisée par le père Goutteratel. Je monte moi aussi un petit service : chez les Ardents, j'apprends l'art de faire des faux-papiers de façon très habile. Je perfectionnerai plus tard ma fabrication, et fournirai de nombreux réfractaires ou résistants illégaux.

■ Utilité des faux-papiers

Ces papiers sont valables auprès de la police française ou des troupes allemandes, lorsqu'elles ne font pas de zèle. Ainsi, Marcel Bonhomme, réfractaire au STO, est arrêté le 16 décembre 1943 à La Beauté par une troupe allemande. Il mène une vache à la corde. Il sort sa fausse carte d'identité et peut passer. Il a de la chance : les Allemands arrêtent ce jour-là la plupart des hommes de 16 à 70 ans, réfractaires ou non.

Mais ces papiers ne servent à rien auprès de la Gestapo quand celle-ci embarque tout le monde, sans même jeter un coup d'œil aux papiers présentés ; ou quand la police allemande ou la milice recherche un individu avec son signalement précis ; ou encore quand il est pris avec du matériel compromettant... Beaucoup de résistants accompagnent leurs faux-papiers d'un solide Colt ou Parabellum, dont la vue et au besoin les projectiles donnent, surtout aux yeux de policiers terrorisés ou en nombre insuffisant une conviction impérative. Ainsi, une nuit de l'hiver 1944, Aimé Lagier est arrêté à Clermont-Ferrand, au bas du jardin Lecoq, par une patrouille allemande. Faisant mine de chercher ses papiers, il sort vivement son Colt, et profitant de la surprise, s'éclipse dans la nuit, poursuivi par les coups de feu allemands, tirillant lui-même sur la patrouille. Personne n'est atteint.

■ Juillet 43 : Noël est réfractaire

On avait sorti pas mal de tracts, des faux papiers, on commençait à être bien repérés à Aulnat. Et on était juste en face des Allemands. On arrivait à la fin de l'année scolaire. Je ne l'ai pas finie, je me suis tiré 2 jours avant, parce que je sentais que ça allait mal tourner. En plus, juste à ce moment, j'ai été appelé par le STO. Je suis parti... A ce moment là, j'étais encore aux Ardents⁽¹³⁾, puisque je me rappelle que juste avant mon départ, le type des Ardents m'avait envoyé à Saint Eloy les Mines pour essayer d'y organiser quelque chose. Ça n'a pas bien marché, j'étais tombé sur les mineurs, ils n'étaient pas chauds du tout. Et puis moi non plus, je n'étais pas tellement chaud. C'était un mouvement royaliste, peu républicain, ça ne me convenait pas bien. J'y suis resté jusqu'à mon départ d'Aulnat.

(13) Les Ardents : mouvement de Résistance créé début 41 par Roger Lazard, dont le chef pour l'Auvergne était Charles Rauzier. « Ses manifestes tiennent d'un ardent patriotisme mêlé de visions mystiques » (cf. (4) p127). Placé sous le signe de Jeanne d'Arc, son symbole était le bûcher stylisé sous forme de T inversé. Source : <https://francearchives.gouv.fr/findingaid/2fe83757c49e1a1b59c-c9e0782a81e42eb733889>

Demain, il sera trop tard !

FRANÇAIS, le 3 juin sera une date mémorable dans notre histoire. Deux grands chefs ont scellé par leur alliance l'unité de l'empire en guerre. 60 millions d'hommes reprennent les armes aux côtés des alliés.

Cet empire que la France a forgé en cent ans d'une inoubliable épopée sera, par un juste retour des choses, le meilleur instrument de sa libération.

3 juin 1943, le Comité Exécutif de la Libération Nationale est constitué. La France reprend son rang de grande puissance pour la guerre comme pour la paix.

LA VICTOIRE SE RAPPROCHE.

DEMAIN, L'ARMÉE FRANÇAISE, LES ARMÉES ALLIÉES HISSERONT LEURS DRAPEAUX DEVANT NOS CÔTES. Il sera trop tard pour choisir, trop tard pour se repentir. C'est maintenant que, dans le secret de ta conscience tu dois te décider.

Français, ton choix est fait.

Tu engageras la lutte à mort.

Contre le gouvernement de la capitulation et de la trahison.

Contre le gouvernement qui a souillé le drapeau, trahi l'honneur, livré ses enfants au baign.

Contre le gouvernement qui a trahi la France pour assassiner la République.

Contre le gouvernement dont la souveraineté n'est plus reconnue que par ses ennemis.

Contre le gouvernement qui t'affame pour engraisser l'ennemi.

Avec ceux qui ont relevé le drapeau, sauvé l'honneur.

Avec ceux qui ont constamment donné à la vie son sens et à la raison l'espoir.

Avec ceux qui n'ont jamais cessé le combat et sont morts pour la délivrance.

Avec ceux qui veulent, par la Victoire, te rendre une REPUBLIQUE renouée.

Avec les Nations Unies, les vainqueurs de demain.

Français, ton choix est fait.

Pour la Liberté contre l'Esclavage.

Pour le Combat contre la Servilité.

Pour la France contre l'Anti-France.

Viens aux Mouvements de RESISTANCE UNIS :

COMBAT -- FRANC-TIREUR -- LIBERATION.

Après l'alliance des mouvements de De Gaulle et Giraud à Alger, tract unitaire appelant à rejoindre le MUR

À Dagout :

juillet 43 - nov.43

→ Dagout, lieu propice à la clandestinité

Mi-Juillet 43, Noël quitte ainsi son domicile légal d'Aulnat et son poste d'instituteur. Il revient alors dans sa famille à Dagout, ce qui peut paraître paradoxal ! Mais la police de Vichy ne pouvait pas rechercher tous les réfractaires au STO qui n'habitaient plus chez eux, elle n'avait pas les moyens d'investigation actuels. Et surtout, *Dagout, c'était un endroit idéal, parce que on ne pouvait pas y aller en voiture, on ne pouvait y aller que à pied. Et tu voyais venir de tous les côtés.*

■ Le hameau de Dagout



Vue du hameau : à droite, les bâtiments Roussel (1959)



Les Fourguis, vus de la vallée (2024)



Vu du replat devant le hameau, le chemin de La Farge (1959)



Venant de La Beauté, arrivée sur Dagout (2024)

Situé aux confins des communes de Manglieu, Sal-lèdes et Isserteaux, sur un replat entouré de bois à 600m d'altitude et dominant la vallée que suit la route La Beauté-Manglieu D754, Dagout est très difficilement accessible, et invisible depuis la route et les hameaux voisins. Seuls deux chemins non carrossables y conduisent : l'un, au Sud, venant de la route de Manglieu, monte raide sur 1,8 km depuis La Farge ; l'autre, au Nord-Ouest, venant de La Beauté, traverse bois et champs sur 2 km pour descendre sur Dagout à l'arrivée. Quand on vient à Dagout, c'est « exprès », à pied, rarement en poussant un vélo, très exceptionnellement en char, tiré le plus souvent par deux vaches.

A l'est, en contre-bas dans la pente raide, un autre hameau, Les Fourguis, est très proche. Mais seul, un petit sentier qui monte en zig-zag à travers les bois permet de communiquer⁽¹⁴⁾. Les Fourguis eux-mêmes sont difficilement accessibles en voiture ou camion, par un chemin à peine carrossable, qui monte très raide sur 800 m.

(14) La route actuelle qui monte des Fourguis à Dagout n'existait pas. Un chemin a été créé après la libération par un groupe de prisonniers allemands à qui l'on a fait effectuer des travaux d'intérêt public. L'un d'entre eux, Varta était logé chez les Roussel à Dagout. Ce chemin a été goudronné des années plus tard, dans les années 80.

■ La famille Roussel

Les bâtiments de la famille Roussel sont au Sud, en bordure du hameau. Ils entourent la cour de ferme ; seuls arrivent dans cette cour ceux qui viennent pour rencontrer quelqu'un de la famille. En 43, vivent là : Marie, la mère, 55 ans, veuve depuis 1923 ; son fils René, 30 ans, prisonnier de guerre évadé ; et Simone, 14 ans, pupille de l'Assistance Publique, en nourrice chez Marie depuis qu'elle est bébé. Depuis qu'il a quitté la maison pour ses études puis son métier d'instituteur, à chaque vacance, Noël vient les aider.

René, frère de Noël, est déjà très actif. Il connaît très bien le pays et les gens aux alentours. Responsable de la sizaine de Manglieu pour le MUR, il est en contact avec de nombreux résistants du secteur. Souvent, il va plus loin pour des missions d'agent de liaison.

Il a repéré dans les hameaux voisins les sympathisants pouvant aider la Résistance (alimentation, travail, cache, etc...) : Alexis Rochette aux Vallières, au Brugeron, Bonhomme à la Maisonneuve, Bouchiche à Jalatogne, Chavarot aux Chatelets, Jean Vaure aux Fourguis, Laboureyras à Bouffevent, ou plus loin Bouffon à L'Osmeau de Brousse...

A partir de mi-Juillet 43, Noël reste à Dagout. Aux vacances scolaires, son épouse Marinette, récemment enceinte, le rejoint avec leur fils Gaby, tout juste âgé de 1 an. À la rentrée, elle retourne enseigner à Aulnat. Quand du courrier arrive pour Constant Noël Roussel, elle le refuse, en portant la mention « parti sans laisser d'adresse ». Gaby reste avec son père et sa grand-mère à Dagout. Marinette vient les voir aussi souvent que possible.

Noël et René participent alors activement aux actions de la Résistance dans le secteur.



La maison Roussel en 1959 (Annie, Gaby, Marinette)



La seule fontaine à Dagout jusqu'aux années 1970 (2024)



Gaby (septembre 1943)



Marie Roussel et sa sœur Eugénie Ribeyre de L'Osmeau (mars 44)

→ J.M. Flandin, recherché par la Gestapo, est caché à Dagout (sept. - oct. 43)

■ Le contexte

Dès 1940, Jean-Michel Flandin⁽¹⁵⁾, professeur au Lycée Blaise Pascal de Clermont Ferrand rassemble autour de lui les premiers étudiants qui refusent l'armistice. En 1941-42-43, il participe à de nombreuses actions : réunion de responsables locaux ou nationaux, cache de parachutistes anglais, mise en place d'un Service de Renseignements. La Gestapo vient l'arrêter chez lui en juin 1943. Il échappe de justesse, mais sa femme est arrêtée et la Gestapo installe une souricière chez lui.

■ La suite, écrite par Noël

Un après-midi de la fin du printemps 1943, Raynaud, (dit Fernoël), exécuter des hautes œuvres de la Résistance, se présente chez le professeur Flandin, rue Haute Saint André à Clermont-Ferrand. Il vient chercher les renseignements qui lui permettraient d'exécuter Herm, chef des services de sécurité de l'armée allemande, dont le génie se révèle catastrophique pour les patriotes auvergnats. Par une fâcheuse coïncidence, la Gestapo vient de faire une descente chez Flandin, qui a échappé d'extrême justesse. Fernoël tombe dans la souricière. Arrêté par deux hauts dignitaires de la Gestapo, il les abat l'un et l'autre et s'enfuit⁽¹⁶⁾.

La fureur de la Gestapo est au paroxysme : couvre-feu plusieurs jours et forte mobilisation allemande à Clermont, la ville est complètement bouclée⁽¹⁷⁾. La tête de Flandin, soupçonné d'avoir envoyé le tueur pour récupérer des documents, est mise à prix.

Flandin trouve refuge à Billom, puis à Champeix. Infirmes, ses déplacements sont difficiles et doublement dangereux.

(15) cf. Annexe 3 : Jean-Michel Flandin (Djinn)

(16) C'était le 24 juin ; plusieurs récits, tous un peu différents sont parus depuis

(17) Venant après un attentat le 20 Juin contre 2 soldats d'occupation, les représailles sont terribles : 39 étudiants d'un foyer alsacien sont arrêtés, et l'occupant exige de la police française qu'elle arrête et leur livre 34 israélites étrangers. Cf (4) p 70, 187, 254.

■ J.M.F. arrive à Dagout

René connaissait André Guillon⁽¹⁸⁾, de Billom, par Raymond Roussel⁽¹⁹⁾, de La Beauté. Un jour, Guillon leur demande s'ils peuvent camoufler quelqu'un. Seulement là, il faudra respecter une discipline très sévère parce que, comme il ne peut pas marcher, c'est encore plus embêtant.

René en parle à sa famille, sa mère Marie accepte. « Je dirai aux voisins que c'est un cousin de la ville. Quand ça va bien, ils ne nous connaissent pas, mais quand ça devient difficile en ville, ils sont bien contents de nous trouver ». Bien sûr, ils ignorent qui est la personne qu'ils doivent cacher. Ses papiers sont au nom de Jean-Marie Fournet. Le 1^{er} septembre 1943, il arrive à Dagout.

■ Flandin partage le quotidien de la famille Roussel

Très vite, Noël a deviné qui est leur hôte. Il porte une chevalière avec les initiales JMF : Noël lui glisse discrètement « méfiez-vous, votre chevalière peut trahir votre identité ».

C'est bien Jean-Michel Flandin. Noël est intéressé et impressionné par la culture, la maturité, les idées de Flandin, de dix ans son aîné ; ils discutent souvent, sur de nombreux sujets.

Quand Marinette est là, Flandin est très ému quand il la voit langer Gaby : il est sans nouvelle de sa femme, arrêtée par la Gestapo. Sa fille, 2 ans, est cachée : il est hors de question que les Allemands la trouvent car ils pourraient la prendre en otage pour attraper le père.

Le groupe de Dagout a été rejoint par Noël Mayet⁽²⁰⁾. Un jour, à Dagout, un groupe est à table ; les femmes s'activent pour le repas. Par la fenêtre, ils voient arriver dans la cour un type inconnu, vêtu d'un imperméable et d'un chapeau, qui frappe à la porte. Tous se figent ; Flandin met la main sur son pistolet, qu'il garde toujours sur lui. Le type entre, tous les regards sont braqués sur lui... Il bredouille « je suis le beau-père de Noël Mayet », puis, montrant Noël Roussel « je vous reconnais ». OUF !! Noël Mayet était absent ce jour-là ; son beau-père venait lui rendre visite pour lui annoncer la naissance de son fils. La peur de sa vie, dira-t-il plus tard.

■ Le Service de Renseignement des MUR

Flandin se repose quelques jours et reprend bientôt son activité au sein du Service de Renseignement des MUR : il est le chef adjoint du 2^e bureau (bureau centralisateur et archives), qu'ils ont créé avec André Paquot⁽²¹⁾ (Quinquina), qui en est le chef.

Flandin organise méthodiquement ce service, chargé de réunir toutes les indications sur les activités des Allemands et de leurs collaborateurs français. Un système de références et de fichiers très astucieux permet de trouver en quelques minutes tous les renseignements disponibles sur un personnage, un lieu ou un événement donné, et de les relier entre eux.

Plus de 200 agents locaux glanent les renseignements dans toutes les communes du département. Le Pr Paquot, André Guillon et d'autres, comme Grosdecoeur, coordonnent et centralisent. Guillon fait le roulement, apporte les résultats des renseignements, fournit la matière. J'aide Flandin à les classer et les relier entre eux dans le fichier. Les archives sont constituées de 4 fichiers, plus des documents. Trois fichiers sont cachés dans un mur avec cachettes aménagées, situé en bordure du bois séparant Dagout des Fourguis. Un fichier répertoire est sous une ruche dans notre jardin (cachette qui sera plus tard découverte, mais vide, par les Allemands).

(18) cf. Annexe 3 : André Guillon (Gaétan), fils du maire de Billom, Fernand Guillon, tous deux résistants.

(19) Ami de René, mais sans lien de proche parenté avec les Roussel de Dagout.

(20) Noël Mayet est un ami proche de Noël Roussel depuis leurs études à l'École Normale (cf. Mayet, photo page 15). Très doué pour les langues - il sera plus tard enseignant d'anglais au Cours Complémentaire - Mayet y animait un cours d'espéranto : c'est là que Noël et Marinette se sont rencontrés.

(21) cf. Annexe 3 : André Paquot (Quinquina)

Le service de renseignement fonctionne à Dagout jusqu'au 1^{er} novembre, mais le Pr Flandin, très prudent, a un principe : il ne séjourne jamais plus de 2 mois au même endroit. Le 1^{er} novembre, il part de Dagout et s'installe aux Rouchoux, commune de Cunlhat. Peu à peu, les archives sont elles aussi déménagées, et le 1^{er} décembre, il n'y a plus rien à Dagout. Une partie de ces fichiers sera détruite aux Rouchoux en janvier 44 lors de l'arrestation du père Charbonnier.



Hommage de son ami médecin Pierre Thabourin en 1970

(...) C'est chez lui que se donnent rendez-vous les chefs de l'armée secrète (Général de Jussieu, Général Lafont, Rochon, Paquot). C'est chez lui que trouvent refuge les agents anglais dès 1942. Arrêté en février 1943 par la police de Vichy, il dut peu après sa libération prendre le maquis. La Gestapo le manque de peu et arrête sa femme, son admirable collaboratrice, trouvant à son domicile un émetteur anglais et un dépôt d'armes parachutées. Dans les jours qui suivirent, deux chefs de la Gestapo sont abattus à son domicile par un agent de Jean-Michel FLANDIN. Madame Flandin sera déportée à Ravensbrück d'où elle reviendra en 1945 avec le typhus dont elle guérit par miracle. Jean-Michel FLANDIN rejoint au maquis son ami Paquot alors chef du Service de Renseignement des Mouvements Unifiés de la Résistance. Et c'est alors une vie intense, particulièrement exaltante, car la collaboration de ces deux Français courageux, à l'intelligence particulièrement vive et brillante est d'une efficacité qui met les services allemands de répression sur les dents. Et l'inévitable se produit, Paquot tombe dans une souricière. Il est déporté à Mauthausen dont il ne reviendra pas. Jean-Michel FLANDIN, qui avait précédemment refusé l'offre du général Mozat de rejoindre Londres par avion, voulant rester au contact direct avec l'occupant, continue la vie clandestine, torturé de savoir sa femme en camp de concentration et privé de la présence et de l'affection de sa fille, la petite Claude, heureusement en sûreté. Le voilà sans traitement, dans le plus grand dénuement, obligé à de multiples déplacements de par son activité et la nécessité de brouiller les pistes, dans le froid et la neige de l'hiver 1944 : les périodes de lassitude sont rares et brèves, mais la victoire trop proche, il faut payer de sa personne, encore plus si possible. Il résiste.

Extraits de documents appartenant à Claude Badenier-Flandin, fille du Pr Flandin, publiés avec son aimable autorisation

■ Mi-septembre 1943 : alerte à Dagout

Vers mi-septembre 1500 GMR⁽²²⁾ et miliciens cernent les bois de la Comté pour essayer de mettre fin à l'activité du groupe (Laurent), alors cantonné au château de la Chaux-Mongros. Prévenu à temps par le commandant gendarme Fontfreyde, (Laurent) a évacué la Chaux-Mongros, et tous les groupes, alertés, se tiennent sur leurs gardes. À Dagout, notre groupe Roussel-Flandin, prévenu par Albert Chavarot, un émissaire de Jarrige⁽²³⁾, part se cacher dans les bois, après avoir effacé toute trace de sa présence à Dagout.

Toute la nuit les routes des environs du bois de la Comté sont animées des grondements des camions et voitures du GMR ou de ceux de la Résistance. Il y a un seul accrochage : le groupe Jarrige, venant de Vic-le-Comte pour se réfugier à Pourrat, dans un bâtiment appartenant à Prosper Charbonnier, tombe sur un barrage à la Croix des Gardes, entre Yronde et Saint Babel. Au volant de sa traction avant, Jarrige fonce sur le barrage, essuie une salve de coups de feu et passe, malgré un pneu crevé par une balle de mousqueton. L'équipe Flandin, cachée dans un champ de topinambours en bordure d'un bois, passe la nuit - particulièrement douce pour la saison - à la belle étoile.

(22) Les Groupes Mobiles de Réserve, souvent appelés GMR, étaient des unités de police organisées de façon paramilitaire, créées par le gouvernement de Vichy. Leur développement fut l'affaire privilégiée de René Bousquet, secrétaire général à la police, faisant fonction de directeur général de la Police nationale (source : Wikipedia)

(23) cf. Annexe 3 : Lucien Jarrige (Lamy)

Le lendemain et le surlendemain, les GMR, après avoir patrouillé sur les routes des environs, regagnent Clermont. Un camion est signalé sur la route vers La Farge, mais il continue sans s'arrêter sur La Beauté et Billom. L'alerte est passée pour cette fois.

→ Le transfert du maquis de Rayat au Conroc⁽²⁴⁾

Brousse était professeur à l'école militaire de Billon. C'était un ancien scout, un éclaireur de France. L'été 43, il avait monté un camp pour les réfractaires au STO, à la façon scout, sous des tentes de l'armée. Ce camp était sur les flancs du bois de Rayat*, entre Isserteaux et Saint-Jean des Ollières. C'était pas mal, parce qu'ils restaient ainsi hors des maisons. Mais les tentes, c'est bien l'été, quand il fait beau temps ; mais dès qu'il commence à faire mauvais, ça ne va plus. Brousse avait prévu le coup : pour l'hiver, il faudrait les abriter dans une maison. Alors on avait repéré toutes les maisons qui étaient vides et isolées pour pouvoir les rentrer.*

A 1,2 km de Dagout, la ferme du Conroc* est inhabitée, bien cachée dans un ravin, et n'est pas indiquée sur la carte d'Etat Major. Elle appartient à la famille Plagne, à 2 frères, de Sauxillanges ; l'un est prisonnier, l'autre est tout jeune. L'installation est préparée par le commandant Brousse (Dupuy) et René Roussel. L'accord du régisseur est obtenu. Le ravitaillement est prévu chez René Roussel, Bouchiche de Jalatogne, Henri Chavarot, Albert Chavarot, Fernand Laboureyras, Alexis Rochette, Mouillaud, Jean Vaure, Decroix, Blaise Bard.

Je fais le transfert de leur matériel (je me souviens, ils n'en avaient pas beaucoup) avec un attelage de vaches en septembre 43. Au début ils étaient peut-être une vingtaine ; ils ont été jusqu'à 30-40, pour la plupart des étudiants. C'était tout à fait variable, parce que ça allait ça venait. Ils se ravitaillaient en achetant leur nourriture : des pommes de terre, du blé... Ils avaient de l'argent, je crois 45 francs par type ; mais ça arrivait assez irrégulièrement. Ils étaient bien perçus par les voisins, c'étaient des gamins, ils devaient avoir 20 ans.

Ce maquis a été visité, entre autres, par Llorca (Laurent), par Huguet (Prince) et René Pialoux qui ont eu une entrevue avec Flandin à Dagout, par le conférencier Poujat.

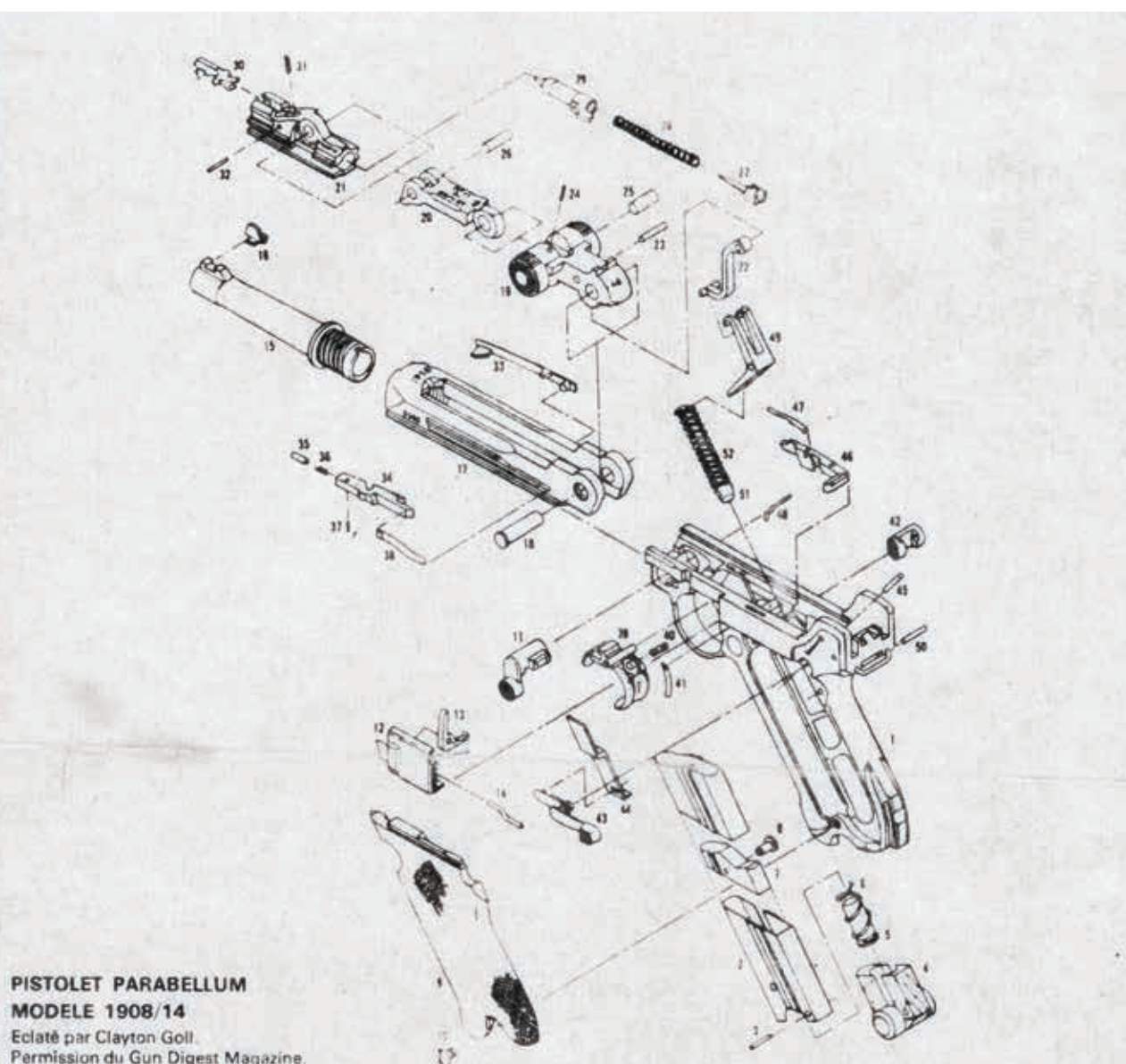
Les maquisards du Conroc ont participé à plusieurs opérations dans les environs. Par exemple, ils ont fait brûler les pneus de chez Michelin. À Vertaizon*, ils ont enlevé le dépôt du chantier de jeunesse où il y avait peut-être 40 000 blousons, pantalons, paires de godasses. Le même jour, ils ont essayé de faire sauter le poste de brouillage des émetteurs anglais, qui était du côté de Lezoux, là-bas, à La Rapine - mais ça n'a pas marché - ; c'est au cours de cette expédition que Marcel Bourloton (Freddy)* a été tué en forçant un barrage allemand. Ils ont aussi participé à l'expédition de Pont du Château, à la récupération du parachutage à Manglieu⁽²⁵⁾.

Le fonctionnement de ce camp a été presque parfait tant qu'il est resté sous l'autorité du commandant Brousse. Après son départ vers fin novembre-début décembre, le maquis est passé sous le commandement de Adrien Pommier (Arthur)*.

Il a donné bientôt lieu à de multiples incidents et frictions avec la Résistance locale de Manglieu et d'Isserteaux, et avec les habitants du voisinage pourtant tous acquis à la cause de la Résistance. Le moins qu'on puisse dire, c'est que (Arthur) n'était pas diplomate.

(24) L'ouvrage de M. Rispal, « BILLON 1941-1943 », paru en 2013, a eu de nombreux lecteurs dans la région de Billom. Il réunit les récits de résistants ou témoins d'événements, ou de leurs descendants, en particulier pour les maquis autour d'Isserteaux. Plusieurs concernent des personnes ou des lieux cités par Noël, repérés dans ce qui suit par un astérisque* ; les pages correspondantes de l'ouvrage sont données en Annexe 3.

(25) cf. Conroc page 30.



Nomenclature des pièces

Carcasse	1	Elément postérieur de genouillère	19	Goupille de confort de genouillère	37
Cage du chargeur	2	Elément antérieur de genouillère	20	Ressort de gâchette	38
Goupille de fond de chargeur	3	Culasse	21	Calibre	39
Fond de chargeur	4	Chainette	22	Renvoi de ressort de récupérateur	40
Guide du ressort de chargeur	5	Axe de chainette	23	Ressort d'arrêt de chargeur	41
Ressort de chargeur	6	Goupille d'arrêt d'axe central	24	Arrêt de chargeur	42
Élévateur	7	Axe central de genouillère	25	Goupille de sûreté facultative	43
Curseur de l'élévateur	8	Axe antérieur de genouillère	26	Sécurité facultative	44
Plaquette (2)	9	Guide du percuteur	27	Goupille de sûreté facultative	45
Vis de plaquette (2)	10	Ressort de percuteur	28	Axe percuteur de fin de chargeur	46
Verrou de glissière	11	Percuteur	29	Ressort d'avertisseur de fin de chargeur	47
Plaque de recouvrement	12	Extracteur	30	Ressort de verrou de glissière	48
Levier coudé	13	Ressort d'extracteur	31	Renvoi de ressort récupérateur	49
Axe du levier coudé	14	Axe d'extracteur	32	Axe du renvoi de ressort récupérateur	50
Canon	15	Ejecteur	33	Guide du ressort récupérateur	51
Guidon	16	Gâchette	34	Ressort récupérateur	52
Glissière	17	Bonhomme de gâchette	35		
Axe postérieur de genouillère	18	Ressort de bonhomme de gâchette	36		

Le maquisard doit savoir comment fonctionne son pistolet et l'entretenir !

Soldat. Plastique.
cartouche explosif de 100g. plastique.
matière analogue au mastic. se moule sur
l'objet à détruire : explose à l'aide d'un
détonateur fonctionnant grâce à un bickford.
Plastique : se moule sur la pièce sur le
réservoir, sur un magasin de pistolet, une
transmission, un gouvernail d'avion, glisse dans
un réservoir (monte entre 2 avions en fer à cheval)
dans une brique de chignon, dans un trou
d'une dalle de fonte. etc... très grand
pouvoir perforant. ~~se~~ applique contre une
plaque d'acier de 2 cm d'épaisseur perfore la fonte
2 cartouches font sauter un rail (1 par 2 à 1 m
de distance).
On peut grouper les cartouches, soit en mélangeant
la plastique soit en reliant les détonateurs par
un bickford. manipulation sans danger.
La cartouche n'explose qu'à l'aide du
détonateur qui lui-même est enflammé par
un bickford (1 ou par seconde.) ou
par l'effet de rayon ultraviolet de 1/2 à 12 heures
et plus.
Dispositif électrique.
dispositif mécanique.
Plastique : Gros avantage : épouse la forme de
l'objet. si c'est une tige l'entoure
dans un anneau de plastique.
Peut se rendre collante à l'aide de vaseline.
Pour faire plus d'effet perfore introduire
dans un tube d'acier : 120 ou 240g.
relève à un détonateur enfouie dans la matée.

Guérillas. les détails ne peuvent être
régles qu'une fois sur les lieux d'opération et
en tenant compte des nombre et de la
nature des troupes, de leur activité et de leur
comportement, de la nature du terrain
et de la nature des objectifs.

Cependant les consignes générales restent
généralement les mêmes.

Discipline : doit exister et être des plus
sévères surtout sur le sujet de la discipline
et du secret des opérations, et autres
mouvements du groupe même au cas
où le partisan tombe aux mains de
l'ennemi.

Mais la plus grande initiative doit
être laissée au partisan.

Conduite générale des opérations. la plus
grande mobilité doit être continuellement
observée pour déjouer l'ennemi.

Il faut toujours attaquer et ne jamais
se contenter de la défense.

Chaque expédition doit être minutieusement
préparée dans les moindres détails. Il faut
toujours se ménager un chemin de repli.

Utiliser au maximum la connaissance
du terrain et les renseignements fournis
par les gens ou acquis par une patiente et
minutieuse observation.

Armes, munitions, fibres, vêtements : doivent autant
que possible être pris à l'ennemi. Constituer
des stocks dans des cachettes absolument sûres.
Le matériel ne pouvant être emporté doit être
détruit : canon, rayon, dépôt de fourrages.

Notes prises par Noël (probablement lors d'une conférence au maquis du Conroc)

Transcription d'une 3^{ème} note manuscrite moins lisible
(nécessaire à avoir en cas d'évacuation d'urgence ?)

P.tie (?) Clandestine :

Papiers : carte d'identité ; carte d'alimentation (avec R.) ; certificat de recensement pour les 20-30 ans.

Organisation dépôts et denrées.

Repérages de gîtes : vieilles maisons abandonnées, cabanes, meules foin ou paille, fourrés.

Relais : personnes sûres, pouvant giter ou alimenter.

Matériel : Carte Etat-Major et Michelin région, boussole, Couverture, vieux vêtements, vêtements propres. Sac Tyrolien ou valise, Gamelle. Couteau très fort, Sel, Ciseaux, rasoir, savon, Aspirine, teinture d'iode.

→ Un parachutage à Manglieu (nov. 43)

Dans la nuit du 11 au 12 novembre 1943, mon frère René Roussel revient d'une liaison à Vic le Comte. Il est un peu plus de minuit, et la lune est à son plein. René à vélo a pris chez Jarrige une pleine musette de Courrier de l'Air, journal parachuté par la RAF au cours de ses missions sur la France. Il en jette quelques-uns tout au long de la route. Il passe par Manglieu, où tout dort, en jette quelques poignées dans les ruelles obscures, puis un paquet sur la place, repart vers La Farge. Il est à peine sorti de Manglieu qu'un bourdonnement se fait entendre vers le nord, de plus en plus fort. Brusquement, dans un vrombissement assourdissant, un Lancaster se découpe sur le ciel. René le voit énorme avec ses 4 puissants moteurs. L'avion suit la vallée, à une hauteur de 3 ou 400 m à peine. Il s'éloigne un instant vers le sud, et brusquement il revient, vire encore une fois, plus bas. De la vallée encaissée, René ne le voit plus, mais il a compris : des camarades inconnus reçoivent un parachutage.

Qui peuvent être ces compagnons de nuit ? Pas ceux du secteur à coup sûr, il le saurait. Déjà, dans le même coin, il y a quelques mois, une équipe avait reçu un parachutage. Mais il n'y avait jamais eu de contacts avec un commerçant de Sugères qui avait été mêlé à l'affaire.

Les jours suivants, les résistants locaux alertés prêtent l'oreille aux conversations et potins de la commune. Ils surveillent aussi les allées et venues de quelques voitures inconnues : Gestapo ou résistants ? Bientôt les bruits se précisent : il y a eu un parachutage derrière la route de Vic à Sugères, face au café Michy ; sans doute Michy est-il au courant. Mais bientôt un autre bruit, venu de on ne sait où, se fait entendre : on a perdu les parachutages. Ce vague raconter se précise lorsqu'on apprend qu'un colonel d'Issoire est venu lui-même interroger les paysans du quartier. Il est revenu une deuxième fois, a interrogé, menacé, mais sans plus de succès. On ne l'a plus revu.

Le groupe de résistants de Manglieu ont un agent précieux, c'est le facteur Pothin : chaque jour en passant à Dagout, il nous fait son rapport. Bientôt, nous avons la conviction qu'un ou plusieurs parachutes ont été ramassés par un nommé XY, habitant une maison isolée au nord de la zone de parachutage. Il a montré une mitraillette Sten. Cet individu est déjà fiché comme auxiliaire de la Milice, dangereux agent de renseignement des Allemands. Malgré l'absence de certitude, il faut agir au plus vite. Il est impossible de prévenir le groupe issoirien dont on ignore les membres. XY peut livrer les armes aux miliciens, le colonel l'ayant déjà interrogé à deux reprises sans résultat. L'expédition est aussitôt décidée : nous la ferons avec un groupe de maquisards du Conroc.

La nuit est particulièrement sombre, on ne voit pas à un mètre de soi. René, qui connaît à fond tous les chemins et a l'habitude de circuler la nuit, guide le groupe parti du Conroc. Les gars doivent se tenir par la veste pour ne pas perdre le groupe. Ils contournent les Vallières sans qu'aucun chien n'aboie, et par des sentiers et des chemins, ils arrivent à la route au dessous du Passet.

Afin d'éviter toute surprise la maison de XY est cernée, et la route gardée de part et d'autre. René risquant d'être reconnu par XY, c'est moi qui suis chargé d'aborder l'individu, accompagné de l'un de nos camarades armé d'une mitraillette. Quelques coups de pied dans la porte incitent XY à ouvrir rapidement. Le chien, qui se précipite furieusement, est expédié d'un coup de soulier au fond de l'escalier et disparaît. XY apparaît sur le perron et se retrouve face à face à nous. Au coin de la maison, on distingue à la lumière de la lampe de la cour deux silhouettes et leurs fusils. L'entretien est rapide :

- Tu comprends pourquoi on vient ? alors vite, le matériel, où on t'embarque

Les termes sont vagues et veulent tout dire : je ne peux donner des détails que je ne connais pas.

Il ne faut surtout pas que la discussion commence. XY, terrorisé devant cette attaque aussi imprévue que décidée, reconnaît aussitôt « le matériel est là ». Il nous conduit à sa grange, et, sous un tas de foin, découvre neuf paquets de containers métalliques et un énorme colis. On n'en espérait pas tant.

- Où as-tu trouvé cela ?
 - Dans le pré en face, un matin
 - Quand ?
 - Il y a une quinzaine de jours
 - Pourquoi ne l'as-tu pas rendu à ceux qui venaient le chercher ?
 - Je voulais le donner à la Résistance...
 - Qu'est-ce que tu attendais ? tu voulais le donner à la Milice ?
 - Oh non, je suis un bon français, je ne connais pas la Milice.
 - T'amuse plus à fricoter avec la Milice, sans ça tu peux commander ton cercueil. On t'aura à l'œil.
- Sans perdre de temps à faire l'inventaire, les containers sont portés au bord de la route. Il manque les parachutes qu'il faut aller récupérer à la ferme voisine.

Il faut maintenant évacuer le matériel. Lorsque l'expédition a été décidée, on espérait récupérer au plus quelques mitraillettes : un parachute égaré, donc une centaine de kilos de matériel, facile à évacuer à dos d'hommes. Avec 600 kg, il n'en est plus question : chaque homme aurait à emporter près de 80 kg. Il n'est pas possible de le cacher aux environs pour venir le récupérer. Reste la solution d'aller le cacher à Manglieu, ce qui prendrait beaucoup de temps et ne manquerait pas d'attirer l'attention, la curiosité puis les bavardages compromettants. René part alors chez Félix Viallis, le vétérinaire. Il a une voiture, il sort souvent la nuit, personne ne s'en étonnera. Par chance, il est chez lui. On charge le matériel sur sa voiture, et en une seule fois, la petite voiture emmène le matériel aux Fourguis. Il faut la pousser pour monter la côte, mais au matin tout est fini.

Quelques jours plus tard les habitants du coin raconteront qu'une formidable expédition a eu lieu contre XY, qui a échappé de justesse à l'exécution. On avait même vu, affirmait le voisin, une auto-mitrailleuse, et une compagnie de maquisards parmi lesquels plusieurs américains parlant à peine le français.

Au recensement des armes, on s'aperçoit qu'il manque plusieurs mitraillettes. XY avait réussi à les garder ; prélevées sur le container, il ne les avait pas remises avec l'ensemble.

Le chef départemental de l'armement (Laforge) et Jarrige (Lamy) lui feront une visite, mais il ne voudra jamais le reconnaître. Perplexes, ils se retireront. Ce n'est que plus tard que, au cours d'une dispute, XY, pris de boisson, menacera un camarade de beuverie d'un de ses engins.

■ À Manglieu, place du Village et vieux pont (2024)



Maison du vétérinaire
Viallis



Le vieux Pont



Boulangerie (Chavarot ?)



LE COURRIER DE L'AIR



APPORTE PAR LA R.A.F.

LONDRES, 3 DECEMBRE · 1942

Les Nations Unies rendent hommage à la Flotte Française

LES explosions de Toulon ont retenti aux quatre coins du monde. Les Nations Unies, alliées de la France, s'inclinent devant les marins français qui, dans des circonstances tragiques, ont arraché à Hitler la proie sur laquelle il se lançait.

Le sacrifice de la flotte de Toulon enlève à Hitler le dernier vestige de l'espoir qu'il avait de changer en faveur de l'Axe la balance des forces en Méditerranée.

De Coventry à Stalingrad, de Washington à Rio de Janeiro, de Londres à Moscou les Nations Unies rendent hommage à la Marine française, à ses chefs, à ses officiers, à ses hommes.

M. Churchill, dans le discours qu'il a radiodiffusé, déclara à ce sujet :

« Cette flotte, dont la triste fin fut l'œuvre d'une folie fatale, sinon pire, a racheté son honneur par son sacrifice suprême. De la fumée, des flammes et des explosions de Toulon, la France resurgira. »

Lord Halifax, ambassadeur de Grande-Bretagne aux Etats-Unis, parlant à Richmond, Virginie, a dit de la Marine française :

« Saluons les braves marins de la Flotte française qui ont préféré la mort plutôt que de voir leurs navires servir contre la liberté française. »

« L'épée a jailli de nouveau du fourreau avant d'être engloutie dans l'eau », écrit le Times : « Les hommes de France étaient mus par le même esprit que ceux de St. Nazaire et des innombrables patriotes inconnus qui, silencieusement, frappent la soldatesque allemande et la machine allemande depuis l'armistice. »

« Ils ont su mourir » disent les Français, mais ceux de Toulon se sont montrés dignes de vivre — de vivre sous un régime bien meilleur et bien plus résolu que celui de Vichy. Leur acte est le jugement suprême de la collaboration. »

Le grand écrivain russe, Ilya Ehrenbourg, rend un hommage vibrant dont voici quelques passages :

« Le 27 novembre 1942 les matelots français ont sabordé le cuirassé *Dunkerque*. En 1940, au mois de mai, dans la ville de Dunkerque, la France fut la victime d'une tragédie sans parallèle. Le 27 novembre le cuirassé *Dunkerque* a remporté une grande victoire sur les Allemands, il est mort à son poste de combat. »

« Les nations qui luttent pour la liberté ont entendu le dernier salut du navire qui sombrait. Le 27 novembre 1942 la France tout entière s'est jointe aux Alliés en guerre. Les explosions de Toulon seront entendues par les soldats du général de Gaulle qui jureront de se venger sur les Allemands de la mort des navires. Les explosions de Toulon seront entendues par les Alliés : émerveillés par la grandeur de la France, ils

DES TROUPES FRANCAISES PARTENT POUR LA TUNISIE

Un contingent des troupes de l'armée française défile sur le quai de la gare de Oran devant une garde d'honneur de soldats américains.



L'Italie reçoit des bombes de 4000 kilos

Pour la onzième fois depuis le début de l'offensive actuelle des Nations Unies en Afrique du Nord et en Méditerranée, une puissante formation de bombardiers britanniques décollait de Grande-Bretagne dans la soirée du 28 novembre pour infliger à l'Italie la plus puissante attaque aérienne qu'aucune de ses cités ait subie dans cette guerre.

Le raid, dont l'objectif était Turin, et au cours duquel les bombardiers lâchèrent des bombes de 4000 kilos (pour la première fois sur l'Italie), de nombreux chapelets de bombes explosives et plus de 100.000 bombes incendiaires, causa des dégâts

d'une importance telle que le communiqué italien lui-même les qualifia de « ingento » (énormes).

Les Arsenaux royaux, les usines Fiat, les usines d'aviation Caproni et bien d'autres usines de guerre furent attaquées avec un grand degré de précision. Les conditions atmosphériques au-dessus de Turin étaient bonnes et un seul de nos appareils n'a pas rejoint sa base.

La nuit suivante, une autre formation de bombardiers britanniques, plus petite, attaqua de nouveau Turin et à la lueur des incendies allumés la veille, infligea de nouveaux dégâts à la ville.

Offensives russes

L'HIVER N'APPORTE PAS DE REPIT AUX ALLEMANDS

LE discours de M. Churchill a révélé que la grande opération anglo-américaine en Afrique du Nord et les offensives russes sur le front oriental font partie d'un plan que le Premier Ministre britannique avait mis au point avec M. Staline, lors de sa visite en août. Il donne ainsi la preuve concrète que l'initiative est passée aux mains des Nations Unies.

Il est fort difficile de prévoir ce que sera dans l'avenir la stratégie russe, qui a déjà plus d'une fois étonné le monde depuis juin 1941. Toutefois, certaines caractéristiques de la campagne actuelle tendent à indiquer que l'objectif immédiat du Haut Commandement russe est de n'accorder aucun répit aux armées allemandes enfoncées dans les profondeurs de la Russie, où elles sont obligées de passer leur deuxième hiver. Ainsi, au lieu d'engager toutes leurs forces disponibles sur le front de Stalingrad, où ils avaient réussi à surprendre et à mettre en déroute les corps d'armée allemands, les Russes ont déclenché une autre offensive de grande envergure sur le secteur central.

Conséquence de ces deux offensives, les troupes allemandes accrochées à Stalingrad dans le sud et à Rjef au centre sont presque encerclées, car les Russes ont, dans les deux cas, coupé des lignes ferroviaires vitales. Les Allemands n'ont pas donné l'ordre d'une retraite générale. Ceci indique peut-être qu'ils ont des réserves disponibles pour des contre-offensives sérieuses. Il se peut aussi que le Führer-Commandant-en-Chief hésite à donner l'ordre d'évacuer de vastes et fertiles territoires qui font miroiter tant d'espoirs alimentaires chers au ventre allemand.

Un développement plus rapide de l'offensive russe à Stalingrad peut mettre en danger les armées germano-roumaines opérant dans le Caucase. Sur le front central une continuation des succès russes peut mettre en péril les armées ennemies basées sur Smolensk et opérant contre Leningrad.

L'armée russe est assez forte pour priver les Allemands du répit d'hiver dont ils ont tant besoin.

Les Grecs avaient le mot juste

En Grèce, les ouvriers qui pressent les olives désignent les presses sous le nom d'Alexander et d'Eisenhower. Et ils nomment l'olive Rommel.

F.45

Un exemplaire du Courrier de l'air, parachuté par les Anglais.

Attaque de l'armée Allemande :

16 décembre 43

→ La situation le 16 décembre au matin

■ Le dépôt d'armes aux Fourguis

Vers novembre 43, Roger Coulon (Laforge), responsable départemental de l'armement des maquis d'Auvergne, prend contact avec René en vue de créer un dépôt d'armes dans la région de Dagout. Un bâtiment des Fourguis appartenant à Mr Imbert de Pressoires, et un autre appartenant à Mr Debaine de Mercuriol sont jugés convenant à ce but. Les propriétaires sont visités et donnent leur accord. Rien n'est organisé dans l'immédiat, les locaux étant en réserve.

A la suite de l'expédition de Vertaizon*, un camion atelier de l'armée (camion Schneider) est monté avec difficulté aux Fourguis, par (Adémaï)*, aidé des maquisards du Conroc. Il tombe en panne et est laissé sur la placette des Fourguis. Après l'expédition pour récupérer le parachutage à Manglieu, les armes et le poste émetteur récupérés sont entreposés aux Fourguis. Début décembre, un important matériel, environ 2 tonnes d'armes et d'explosifs divers, provenant d'un parachutage fait dans les environs de Gelles, sont aussi ramené aux Fourguis.

Cela fait alors aux Fourguis un important dépôt de 4-5 tonnes d'armes, 1 guetteur, 1 émetteur récepteur Eureka, le camion atelier, la voiture personnelle de Jarrige (Lamy), plus la voiture d'un particulier⁽²⁶⁾.

Deux familles habitaient là, les Vaure et les Bard, une dizaine d'habitants.

■ Depuis le 12 décembre, alerte maximum

À la suite de la prise de Saint-Maurice par les Allemands le 12 décembre, les événements se précipitent. L'évacuation des Fourguis est décidée. (Laforge) et Darson (Charly) viennent s'y installer. Un groupe de maquisards du Conroc vient les renforcer et assurer la sécurité.

Les groupes de Pontgibaud viennent chercher un camion de matériel. Mais un deuxième groupe, celui de Randan, n'est pas au rendez-vous.

Dans la nuit du 15 au 16 décembre 43, le groupe de résistants de Manglieu, comprenant mon frère René, le vétérinaire Viallis, Albert Chavarot, Marcel Bonhomme, et moi-même, essaie de convaincre (Laforge) de disperser le dépôt dans les bois voisins. Cela peut être fait dans le courant de la nuit. Malgré notre insistance, (Laforge) refuse, arguant que les armes risquent de tomber aux mains des « civils », parmi lesquels il y a des communistes⁽²⁷⁾.

(26) Note écrite de Noël : La voiture n'appartenait pas au maquis mais à Toussaint Jacob. Sous-directeur des Galeries de Jauze, il aurait fait partie de la Résistance, puis été arrêté et retourné par la Gestapo, mais ce cas n'a jamais été éclairci.

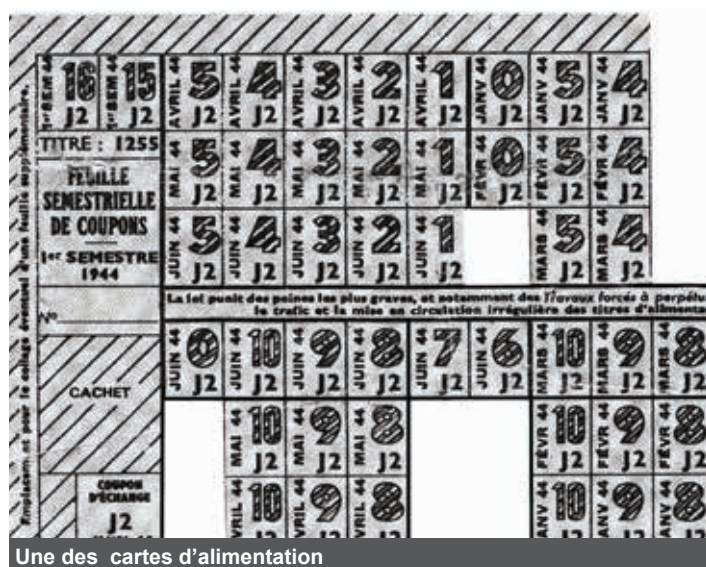
(27) Commentaire oral de Noël : René avait des contacts un peu partout, en particulier avec des mouvements communistes, ce qui lui a valu certains déboires... Parce qu'en Auvergne, pour des raisons très particulières, les mouvements communistes n'étaient pas très bien vus. Il y avait des gens dans le MUR, parce que quelqu'un avait des sympathies pour les communistes, eh bien ils le mettaient à l'écart.

→ Le 16 décembre, l'armée allemande attaque partout

Le 16 décembre, de Dagout, on a entendu tirer vers Isserteaux ; il y avait du brouillard, je me rappelle, ça devait être le matin. Alors, quand on a entendu tirer, on n'a pas fait long feu pour sortir en vitesse tout ce qu'il y avait à sortir et cacher à Dagout. Heureusement qu'ils ne sont pas venus directement à Dagout, sinon on se serait fait prendre.

■ Aux Fourguis

Et vite, on est descendu aux Fourguis pour voir ce que (Laforge) voulait essayer de sortir. Le groupe de protection était déjà parti sans rien évacuer. Au lieu de nous faire sortir les armes, il nous a fait sortir une caisse de 45 000 cartes d'alimentation qui était aussi stockée là... Des trucs qui étaient précieux, il faut bien reconnaître, parce que le ravitaillement, c'est indispensable. On est allé camoufler la caisse dans le bois dans la pente, dans une touffe de buissons, et on l'a recouverte de feuilles : au mois de décembre, c'est la fin de l'automne, il y a beaucoup de feuilles⁽²⁸⁾.



Une des cartes d'alimentation

L'évacuation des hommes par route étant impossible, (Laforge), (Charly) et la femme partent à pied. Comme ils ne connaissent pas le pays, je les conduis à travers bois jusqu'au chemin des Vallières au-dessus de la Romandie. De là, ils regagneront Saint-Babel et la région de Besse, ayant échappé à l'encerclement allemand.

Pendant ce temps-là, René et Fernand Laboureyras ont sorti des armes, peut-être 500 kg : (Laforge) parti, il n'y avait plus de patron, plus d'autorisation à demander ! Ils ont fait très vite, ils les ont cachées dans la pente, dans les buissons, par-ci, par-là⁽²⁹⁾... Ils n'ont pas pris le poste émetteur, non parce qu'il était trop lourd, mais parce qu'il était très encombrant et ils n'ont pas su comment s'y prendre. Ce poste avait été parachuté dans une coque de caoutchouc, grosse 2 fois comme ce bureau,

(28) Ces cartes, cachées ensuite dans le bois de Laure, puis des côtes du Pré Neuf, et remises à (Charly) serviront aux maquisards jusqu'à la libération ou presque.

(29) Roger Coulon (Laforge), membre actif du Premier Corps Francs d'Auvergne depuis 1942, reçut plus tard la Croix de la Légion d'Honneur pour ses nombreuses actions. Cependant, dans l'article de « La Montagne » paru sur cette distinction et conservé dans ses archives, Noël a eu la surprise de trouver parmi ses actions « avoir sauvé le matériel au nez et à la barbe de l'ennemi, partant le dernier du PC des Fourguis ».

pour qu'il ne se brise pas ; ils ont pensé qu'il faudrait emporter cette coque, mais qu'ils n'y arriveraient pas. En réalité, le poste émetteur était dans une valise dans la coque, il aurait suffi d'attraper la valise et l'emporter, mais ils ne le savaient pas. Et moi, pour aller et revenir aux Vallières, ça a fait un bon moment, et entre temps, j'ai cassé la croûte.

Quand j'ai cru retourner aux Fourguis, ce n'était plus le moment d'y aller : l'armée allemande - 2 compagnies munies d'engins motorisés - était arrivée et avait tout occupé et fouillé. René et Fernand avaient réussi à s'échapper. Les Allemands ont trouvé beaucoup de choses : le poste émetteur, les 2 tonnes d'armes qu'on n'avait pas pu déménager, le camion atelier chargé de pneus et de soufre, 2 voitures... Ils étaient contents d'avoir pris tout ça. Quand ils ont découvert les armes, ils ont fait brûler la baraque où elles étaient, qui était à la sortie, en dessous du chemin qui va à La Farge ; elle a été reconstruite depuis. Ils ont collé les habitants contre le mur, ils menaçaient de les fusiller. Mais les gens ont raconté qu'ils ne pouvaient rien faire, qu'ils étaient vieux, que les autres les terrorisaient.

Aux Fourguis, ce jour là, il n'y a aucun fusillé, aucun déporté. Ce même jour du 16 décembre, (Adémaï)*, celui qui avait monté le camion, est pris à la Baraque près de la Beauté ; 4 jours plus tard il sera tué par la Gestapo au 92 à Clermont.

■ À Dagout

Le même jour, les Allemands arrivent à Dagout. Les maquisards présents ont fui de justesse. Avec René, nous avons caché dans les bois voisins le maximum possible, armes et documents. Notre mère, Marie, nous a aidés ; elle a eu soin d'effacer avec une pelle toutes les traces de chaussures sur la boue, puis en y faisant passer ses moutons.

Elle reste seule avec Simone, 14 ans, enfant de l'Assistance qu'elle a élevée, et Gaby, son petit-fils de 17 mois.

Les Allemands ne sont pas montés par les Fourguis, il n'y avait qu'un sentier à travers la forêt, et ils ne le savaient pas. Ils sont arrivés par en haut : ils étaient passés avant avec leurs avions de reconnaissance, ils avaient probablement repéré les chemins, les endroits ; et puis ils avaient les cartes d'état-major.

Perquisition méticuleuse dans tout le hameau : ils découvrent un paquet de tracts de la RAF (Courrier de l'Air⁽³⁰⁾) dans la grange, une cachette vide sous une ruche du jardin. Pillages, vols, coups de pied et de crosse, menaces de fusillade...

Marie, les enfants, les voisins sont alignés vers la grange des Coudert, derrière sa maison. Les Allemands crient, menacent, mettent en joue, quelques coups de feu éclatent. Simone supplie « Ne tuez pas ma maman ». Gaby hurle de terreur.... Personne ne parle.

Les Allemands finissent par partir, il n'y a pas d'autres dégâts : pas de fusillés, pas d'otages, pas d'incendie.

La nuit tombée, René revient pour chercher Gaby et l'emmène sur ses épaules chez les Rochette, aux Vallières de Sallèdes, où il est plus en sécurité. Il y restera au moins 15 jours, loin des siens⁽³¹⁾...

(30) cf. page 32.

(31) Marinette (la mère de Gaby), enceinte de 7 mois, est encore institutrice à Aulnat. Le samedi suivant 18 décembre, elle ne vient pas à Dagout, ni pour les vacances : elle a reçu un télégramme non signé « tante malade très contagieuse, venue absolument impossible ». Elle comprend. Impuissante, ignorante, angoissée, redoutant les questions, elle n'osera pas aller chez ses parents sans son enfant pour Noël : elle le passera au loin chez ses amis les Mansat, près de Saint Eloy-les-Mines. Ensuite, brouillard : interrogée alors qu'elle était très âgée, elle n'arrivera pas à se souvenir quand et comment elle a retrouvé Gaby. Une seule chose est sûre : début janvier, Marinette n'était pas à Dagout, mais elle y était, avec Gaby, le 25 janvier, pour la naissance de sa fille Annie.

■ Au Conroc

Le maquis du Conroc, pourtant recherché par les nazis, n'est pas découvert. Privés des contacts avec leurs supérieurs, brouillés avec les résistants locaux dont ils avaient méprisé les consignes et l'autorité, le chef du maquis, un sous-officier originaire de Lyon, Meygret* (lieutenant Robert) et son adjoint Briand (sous-lieutenant Antoine) décident de quitter le Conroc.

■ Les jours suivants, les Allemands reviennent aux Fourguis

Ils sont revenus aux Fourguis pendant 3 jours ; ils craignaient la nuit, ils s'en allaient tous les soirs et revenaient pendant la journée. Ils cherchaient, puis chargeaient le matériel pour l'emmener. Ils ont emporté les armes le premier jour. Nous, le jour, on était dans les bois, mais on revenait pendant la nuit. On pouvait faire quelque chose, oh, pas grand chose d'ailleurs. On a fini de cacher ce qu'on n'avait pas pu cacher d'une façon très soignée au début : les cartes d'alimentation, les armes, les mitraillettes, les grenades, bombes incendiaires, plastic... tout ce qu'on avait sorti. Le camion atelier, on aurait tout juste pu le faire sauter. On ne l'a pas fait, de peur de signaler la présence encore active des résistants. Mais on a aussi enlevé quelques armes qui restaient encore. En fait, ils les avaient laissées traîner exprès, ils ont eu la preuve que les résistants revenaient la nuit. Le camion, ils n'ont jamais compris comment on avait pu le monter. Au bout de 3 jours, ils ont réussi à lui faire descendre le chemin jusqu'à la route, alors que (Adémaï) et quelques maquisards l'avaient monté en 4h la nuit !

→ Les rafles dans la région : arrestations, déportations, fusillés



Aux Fourguis et à Dagout, on a eu de la chance, parce qu'ils n'ont arrêté, n'ont fusillé personne, c'étaient les seuls endroits. Ça dépendait sur quelle équipe on tombait. Autour, ils ont fusillé ou déporté tous les hommes qu'ils ont attrapés : à La Baraque, puisqu'il n'y en a pas un qui en a réchappé ; à Gague*, là-haut, à Issertaux ; au château de La Chaux-Montgros*, tous les gars qui y étaient. Aux Antoines, du côté de Saint-Julien-de-Coppel*, ils ont arrêté le maire, Pradier, et puis ils l'ont fusillé ; et un autre type, Armand Benoît, qu'ils ont déporté. Ils en ont aussi tué*

sur place, mais c'était plutôt du massacre, c'était même pas de la fusillade. Ils en ont fusillé au stand du 92, sans savoir ni pourquoi ni comment, un peu au hasard. A La Baraque, ils ont enmené Vaure qui a été fusillé au 92. Un autre de La Baraque a été tué à La Chaux-Montgros, parce que quand ils ont fait l'attaque, ils tiraient de tous les côtés, sur tout ce qu'ils voyaient. Probablement que c'était des équipes plus méchantes, plus barbares que celles des Fourguis ou de Dagout.

Les témoignages sur les rafles de décembre 1943 dans le secteur ont fait l'objet de plusieurs publications. En particulier pour Saint Maurice (2008) « *RECUEIL DE MÉMOIRES* Rafle des 12 et 13 décembre 1943 » Édit. Commune ST Maurice ; pour Billom (3) Rispal, M. (2013) *BILLOM 1941-1943* - Édit. Authrefois.

La traque des résistants :

fin décembre 43 - début janvier 44

→ Fin décembre 43, les arrestations continuent

Les attaques allemandes et rafles continuent dans la région. En cette période d'hiver glacial, les résistants ne savent plus où passer, où trouver un abri en dur. Vu les dangers encourus, les gens, même favorables, deviennent réticents à les accueillir. Il faut changer d'endroit tout le temps, ils se cachent souvent dans les bois.

■ Gaspard⁽³²⁾, chef des maquis d'Auvergne donne des ordres stricts :

Extrait de (2) « Histoire des Corps Francs d'Auvergne » p 114-115

A la veille de Noël, Gaspard lançait l'ordre suivant qui, dans les quarante-huit heures atteignait les cinquante cantons du Puy-de-Dôme.

TRES URGENT INSTRUCTION N°4

A Billom, 100 arrestations dont une quinzaine de camarades.

Un agent de la Gestapo aurait déclaré que celle-ci avait l'intention de nettoyer quinze cantons de la même façon. Étant donné qu'il y a plus de 2 000 indicateurs dans le Puy-de-Dôme (une trentaine au minimum par canton rural) on peut s'attendre à une rafle CATASTROPHIQUE si les ordres ci-dessous NE SONT PAS STRICTEMENT RESPECTES.

- 1- Toute action doit être arrêtée immédiatement jusqu'à nouvel ordre.
- 2- Tous contacts entre militants doivent être EVITES.
- 3- Les chefs actifs (cantons et communes) NE DOIVENT PLUS COUCHER CHEZ EUX (c'est un ordre), par conséquent DOIVENT PRENDRE LE MAQUIS.
- 4- Il est souhaitable que les chefs politiques cantonaux changent provisoirement de DEPARTEMENT (puisqu'ils n'ont pas à participer à l'action).
- 5- Tous documents ou armes doivent être MIS A L'ABRI.
- 6- UN NOUVEAU PSEUDONYME sera choisi par chaque responsable.

Les chefs cantonaux porteront la présente à la connaissance des chefs politiques et chefs communaux dans un délai de vingt-quatre heures et la détruiront.

Le 23 décembre 1943, Le Chef départemental des M.U.R. COLT

■ Arrestation de maquisards du Conroc à Roure*

Les maquisards, partis précipitamment du Conroc le 16 décembre, trouvent refuge à la ferme de la Bonsonne, au sud de Jalatogne de Manglieu. Vers le 20 décembre, toujours privés de contacts avec les chefs et la Résistance locale, ils décident de se séparer en deux groupes : une partie reste à Bonsonne avec Briand (Antoine), l'autre part avec le chef Meygret (Robert).

(32) cf. Annexe 3 : Émile Coulaudon (Gaspard ou Colt)

Le groupe de (Robert) essaie de rejoindre les bois du Livradois et de la Chaise-Dieu. Peu entraînés aux marches forcées, peu soumis à la discipline rigoureuse des groupes clandestins, les hommes s'arrêtent dans une ferme abandonnée à Roure* aux environs de Montboissier de Brousse. Fatigués, ils se reposent dans la cuisine, auprès d'un bon feu. Or cette ferme venait d'être évacuée par un groupe de maquisards parce qu'elle avait été signalée comme « connue » des Allemands⁽³³⁾. Le soir, les Allemands arrivent et cernent la ferme : les maquisards, une douzaine environ, sont arrêtés. Deux hommes, qui étaient partis chercher du ravitaillement, reviennent. L'un se rend. L'autre, Jean, se défend, et réussit à s'échapper après avoir tué ou blessé un Allemand. La jambe traversée par une balle, il arrive à gagner les fourrés ; il est recueilli par des paysans qui le soignent. Les autres seront acheminés vers les camps de la mort, dont très peu reviendront. Le groupe d'(Antoine) quittera La Bonsonne après l'affaire du Brugeron⁽³⁴⁾ début janvier. (Antoine) sera tué au Mont Mouchet⁽³⁵⁾ en juin 44.

■ Arrestation d'André Paquot à Orbeil

Vers la Noël 43, le Pr André Paquot⁽³⁶⁾, chef du 2^{ème} bureau de Renseignement du MUR est arrêté à Orbeil, au cours d'une descente allemande chez Abel Gauthier. *Un de ses anciens élèves, Mathieu*, était devenu un des chefs de Gestapo. Paquot traversait Orbeil, et par malheur Mathieu était là, qui l'a reconnu, et l'a fait arrêter. Alors le service a été désorganisé pendant un certain temps.* Paquot sera torturé puis déporté. Il mourra tué par un bombardement américain.

→ Début janvier 44, retour de la Gestapo dans le secteur

Au début janvier 44, Schmidt et Roth, deux agents de la Gestapo, reprennent leurs investigations afin de vérifier les quelques renseignements qu'ils avaient obtenus à la suite des arrestations massives de ce jour-là.

C'étaient des Allemands, ils étaient deux. Ils parlaient très bien français, ils avaient un peu d'accent, c'est tout. Ce n'étaient pas des soldats, ils étaient en civil. Le 16 décembre, ils y étaient aussi, mais ils étaient avec l'armée, tandis que la 2^e fois ils étaient seuls. Ils faisaient une enquête : ils venaient pendant la journée, suivaient toutes les maisons où ils étaient passés auparavant, tous les endroits où ils avaient trouvé des armes. Ils posaient des questions pour savoir qui il y avait, si on était nombreux, et qu'est-ce qu'on faisait, etc... Ils cherchaient Flandin, ils donnaient sa description, un grand type qui boîte ; ils cherchaient le père Guillon, un type qui avait la voix enrouée. Nous, on repassait par derrière la nuit et on demandait aux gens ce qu'ils avaient demandé pour voir ce que la Gestapo savait. Et les gens nous le disaient.

Ils arrivent à La Baraque de La Beauté, sont repérés par René. Dès leur départ, René enquête et alerte les groupes susceptibles d'être visités. Dans le courant de la nuit, chacun prend ses dispositions, faisant disparaître les traces compromettantes, ou prenant les bois malgré les rigueurs de la saison. Le même jour, la Gestapo a fait une descente aux Rouchoux près de Cunlhat. Flandin (Capitaine Djinn) et André Guillon ont réussi à fuir, et veulent rejoindre Dagout. La nuit, vers 4h du matin, ignorant tout des événements, ils arrivent à La Beauté, essaient de réveiller Raymond Roussel, mais n'y parviennent pas. Flandin, épuisé, incapable d'aller plus loin, attend le réveil de Raymond, et Guillon part pour Dagout. Il nous trouve en train d'évacuer les derniers objets compromettants avant d'aller avertir les équipes de Jarrige au Brugeron. Ce contre-temps imprévu complique la situation.

(33) Note écrite de Noël : Un maquis avait été fondé à Roure dans une ferme isolée (Ponchon) par Roger Lazard, des Ardents. Il a quitté Roure en décembre 43, le lieu ayant été signalé comme connu des Allemands.

(34) cf. page 39

(35) cf. Mont Mouchet, pages 44-46

(36) cf. Annexe 3 : André Paquot (Quinquina)

Parant au plus pressé, René part aussitôt pour La Beauté, et, avec Raymond Roussel, réussit à récupérer Flandin. Il est impossible de lui trouver un abri dans les fermes, fouillées l'une après l'autre par les Allemands, ou déjà occupées par des maquisards particulièrement mobiles, alors que, devenu hors d'état de marcher, il ne peut pratiquement plus se déplacer, on doit le porter à dos d'homme. Caché dans un tombereau sous des bottes de paille, ils le mènent vers les bois des Côtes et des Châtelets, par un froid glacial de -10° . Je les rejoins, et reste auprès de Flandin.

André Guillon, après s'être reposé quelques heures, repart avec René pour Le Brugeron, où ils alertent l'équipe Jarrige (Lamy). L'équipe prend aussitôt ses dispositions pour tendre une embuscade aux hommes de la Gestapo. Sur le chemin du retour, Guillon et René remarquent la voiture de Schmidt et Roth au moulin de Lavaur. Ils hésitent. Guillon veut abattre les deux Allemands ; mais les abattre à Lavaur, c'est à coup sûr causer de très gros ennuis au meunier Chavarot, qui est un agent de la Résistance. René est d'avis de leur tendre une embuscade plus loin au ravin de la colline du Massacre ; mais c'est aléatoire, il risque d'y avoir des témoins, et les deux résistants sont connus dans la région. Les 2 hommes décident de se rendre à la colline du Massacre... mais trop tard, les hommes de la Gestapo sont déjà passés.

Les Allemands font une rapide enquête à Manglieu, visitant 2 agents à eux, puis ils se rendent chez un 3^{ème} agent TZ au château d'Auger. TZ les conduit par des sentiers à travers bois à la ferme du Brugeron. Une première bagarre a lieu dans la forêt entre Lescure (Le Jeanne) et les 2 Allemands, sans dommage pour aucun des 2 camps. Fonçant vers la ferme, la Gestapo surprend Francine, membre de l'équipe Jarrige, et la fait prisonnière. Jarrige n'a rien entendu ; las d'attendre les Allemands sur le chemin de Lavaur, il revient alors vers la ferme. Il est brusquement attaqué par surprise à la mitrailleuse et à la grenade par les Allemands qui occupent la ferme. Il réussit à décrocher sans mal. Avec l'obscurité qui arrive, profitant de la dispersion des hommes de l'équipe Jarrige, et vu leur incertitude sur le nombre de leurs ennemis, Roth, Schmidt, TZ se replient, les uns au château d'Auger, les autres vers le moulin de La Farge. Ils emmènent Francine prisonnière et un otage pris en passant (Faye Marins de Pourrat) et repartent la nuit pour Billom.

Pendant ce temps, nous, avec Flandin, on était dans les bois, à 3 km de là, mais de l'autre côté, vers Les Châtelets. Guillon et René nous avaient rejoints. On a entendu les coups de feu et les explosions, mais on ignorait ce qu'il se passait. Ça pouvait être la réussite de l'embuscade de Jarrige ? ou une forte expédition allemande ? Quand il a vu que ça chauffait comme ça, épuisé, Flandin a voulu redescendre à Billom. On allait à La Beauté, sur le bord de la route, tout d'un coup on entend une voiture. Il y en a un qui dit : « il n'y a qu'à arrêter la voiture, on se fera descendre à Billom ». Un autre dit « laissons donc la voiture tranquille, va savoir qui c'est. Peut-être qu'ils en parleront, qu'ils diront il y a tel ou tel type, et ça peut provoquer des embêtements ». Alors on s'est dissimulés dans une haie, et on a laissé passer la voiture. Heureusement, car c'était la voiture de Schmidt et Roth qui regagnait Billom en emmenant Francine ! Ils ne nous ont pas reconnus, quatre hommes déguisés en paysans ; mais un coup d'œil leur aurait suffi pour voir que l'un d'eux était soutenu par les autres. Francine réussira à s'échapper le lendemain de la gendarmerie de Billom, mais les 2 hommes de la Gestapo pourront regagner Clermont, et commettre encore de nombreuses atrocités avant d'être enfin abattus par les maquisards. Flandin, caché dans une ferme, pourra se soigner et se remettre un peu. Quelques temps plus tard, il reprendra son activité.

■ Et Après ?

Après, on est remonté du côté de Brousse, on est resté quelques jours. On redescendait, en faisant bien attention, on ne couchait pas à la maison. Et puis ça s'est tassé, les Allemands ne sont plus revenus. On est retourné à la maison.

De janvier à mai 44

■ Après les attaques et rafles allemandes, prudence !

Décus par leur expédition début janvier, ou trop occupés par d'autres affaires, les Allemands ne reparaissent plus dans le secteur durant l'hiver 1944. Ils se contentent d'envoyer quelques patrouilles sur les routes, ou quelque avion de reconnaissance qui survole les villages à très basse altitude. D'ailleurs les résistants ont redoublé de prudence, et les groupes de maquis, cruellement éprouvés, ont appris que la prudence et la discrétion sont nécessaires dans cette lutte sans merci.

On est resté un peu en sommeil, on avait reçu deux sacrées secousses !

Courant janvier, René et Noël reviennent habiter Dagout. Marinette, enceinte de 8 mois, les rejoint enfin avec Gaby. Le 25 janvier, les contractions de l'accouchement commencent. René part appeler le médecin, Marie fait les préparatifs. Mais le nouveau-né se pointe, le médecin n'est toujours pas arrivé... Heureusement, Marie sait ce qu'il faut faire : avec Noël, ils sortent le bébé, coupent le cordon. Mais Marinette fait une hémorragie, il y a urgence ! Le médecin arrive enfin, stoppe l'hémorragie et recoud : il était grand temps.



Dagout, devant la grange, Marinette et Gaby (février 44)

A ce moment, tu (Annie) étais toute petite, Marinette affaiblie, on ne pouvait pas se déplacer, ce n'était pas le moment que les Allemands reviennent. Alors on est resté tranquille, on se faisait petit. Et aussi il n'y avait plus personne dans le coin. Ceux du Conroc n'y étaient plus, Jarrige était parti du côté de Volvic. Il ne restait plus que l'ancien groupe de Flandin, sans Flandin qui se cachait ailleurs.

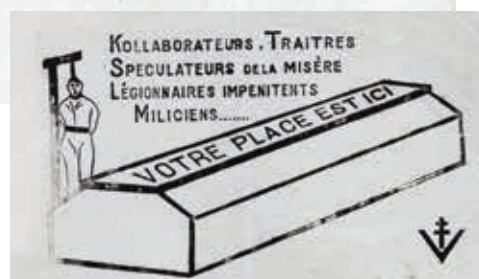
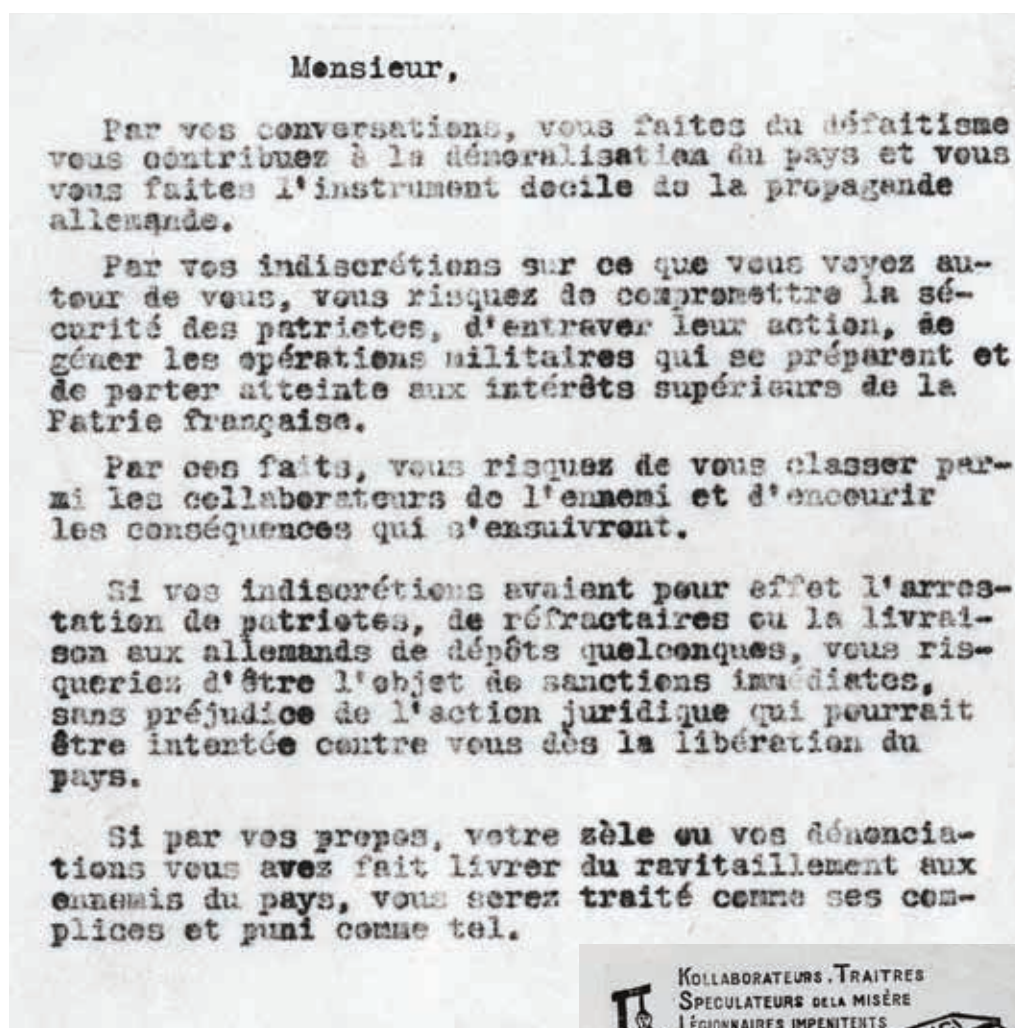
■ À Dagout

Noël, René et leurs camarades continuent leurs actions clandestines : fabrication de faux-papiers, liaisons, renseignements, diffusion de tracts ou journaux, accueil de résistants de passage, et aussi :

Relance des syndicats

Au printemps 44, on a reformé les syndicats. A ce moment la CGT, c'était l'Union Fédérale des Syndicats, le Syndicat des Instituteurs n'était pas autonome. Un délégué de la CGT, Mercier, a nommé un type pour chacun des syndicats : celui des Instituteurs, celui des Postiers, celui des Cheminots, et chacun remontait ensuite son syndicat. Pour le Syndicat des Instituteurs, c'est Grenier, mon ancien instituteur à Isserteaux, qui a pris l'initiative. Pour faire le premier bulletin, on était 3 sur tout le département, pas besoin d'être 15 ! Il était mal foutu d'ailleurs. Il l'a envoyé par la poste ; parce que on était coquins, on l'a timbré comme si l'expéditeur était l'inspection académique, avec des faux tampons, comme ça, c'était en Franchise Postale. Puis on a envoyé un 2^{ème} au bout de quelque temps, puis un 3^{ème}...

Menaces proférées aux collabos⁽³⁷⁾

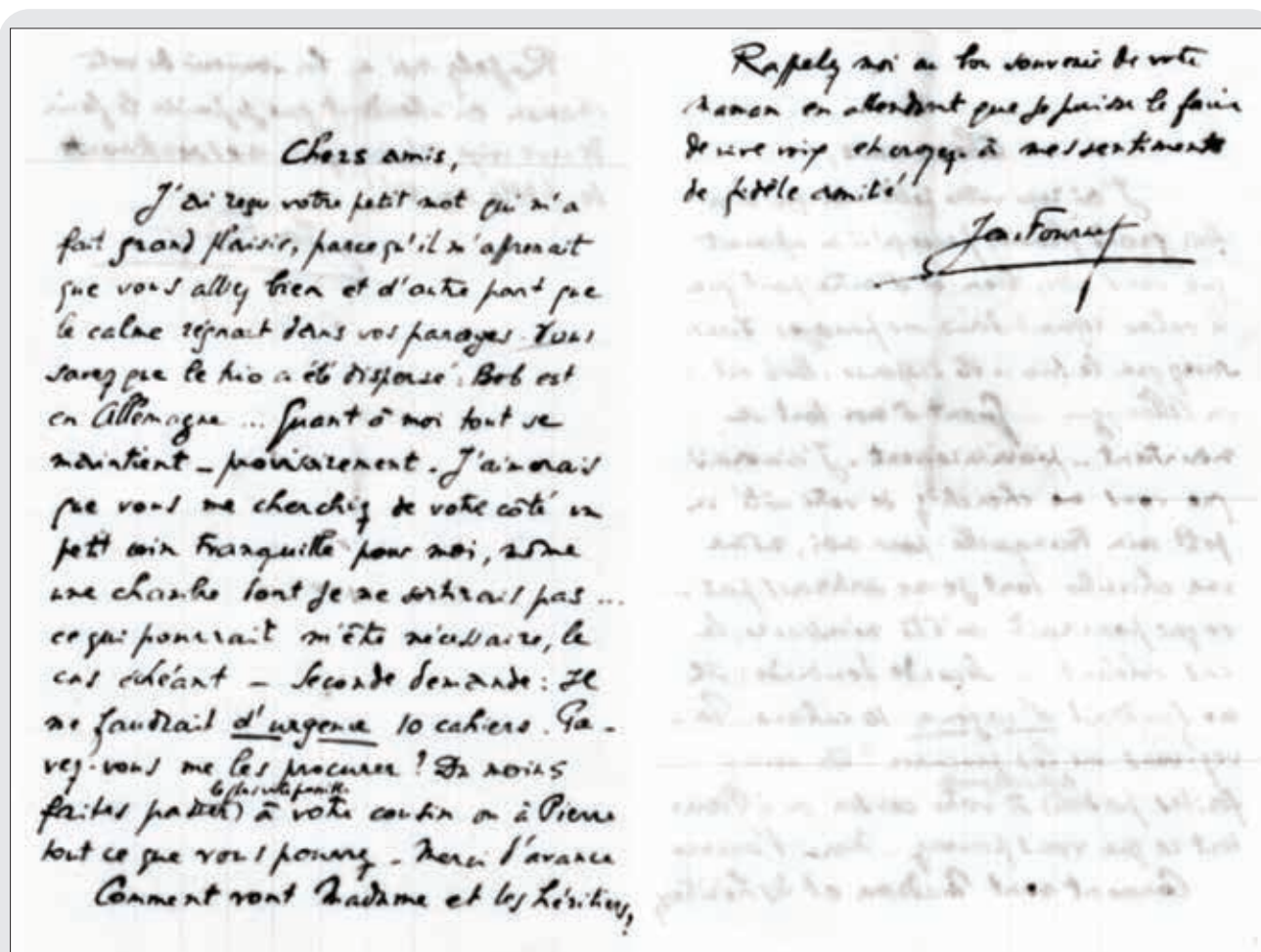


(37) Menaces rédigées par Noël (Daniel), accompagnées d'un rappel de la loi donné en Annexe 4.

Entretien des dépôts d'armes, qui seront livrées plus tard aux groupes de combat⁽³⁸⁾

La vigilance restant primordiale :

- Plusieurs petites alertes sont données, sans suite ; en particulier, en mars 44, la Milice arrive jusqu'à Isserteaux, mais n'arrive pas à Dagout.
- Flandin, toujours en contact, demande de rechercher un point de chute « au cas échéant » :



Chers amis. J'ai reçu votre petit mot qui m'a fait grand plaisir parce qu'il m'apprenait que vous allez bien et d'autre part que le calme régnait dans vos parages. Vous savez que le trio a été dispersé : Bob est en Allemagne... Quant à moi tout se maintient provisoirement. J'aimerais que vous me cherchiez de votre côté un petit coin tranquille pour moi, même une chambre dont je ne sortirais pas... ce qui pourrait m'être nécessaire, le cas échéant. Seconde demande : il me faudrait d'urgence 10 cahiers. Pouvez-vous me les procurer ? Du moins faites passer le plus vite possible à votre cousin ou à Pierre tout ce que vous pouvez. Merci d'avance. Comment vont Madame et les héritiers ? Rappelez-moi au bon souvenir de votre maman en attendant que je puisse le faire de vive voix, et croyez à mes sentiments de fidèles amitiés.

Jean Fournet.

(38) Note écrite de Noël : Les armes cachées en décembre étaient réparties par petits dépôts aux Côtes, à Pressoires, à Favy, à la Virade, au bois de Lore, aux Châtelets, à Bouffevent. Elles seront livrées au groupe de Vic le Comte en mai et juillet 44 (armes, pistolets, mitraillettes, grenades et munitions) ; au groupe de Billom en août 44 (pistolets, mitraillettes, grenades) ; au groupe d'Isserteaux en Juillet 44 (mitraillettes, fusil mitrailleur).

Extraits d'une lettre de Flandin à René, frère de Noël, que l'on peut dater entre le 30 avril (bombardement d'Aulnat), et le 6 juin 44 (Débarquement), signée d'un autre nom d'emprunt, Jacques.

Mon cher ami . Je suis bien content que les dégâts de l'appartement⁽³⁹⁾ de votre frère soient minimes et en somme ne le concernent pas. Heureusement que sa femme n'avait pas repris son service. J'ai reçu des nouvelles de ma femme qui est bien malheureuse dans le camp d'Allemagne où elle a été déportée. Cherchez toujours pour moi. Ça a l'air provisoirement moins pressé, mais c'est surtout en cas d'alerte : il me faut un coin proche et tranquille pour attendre les événements. Faites pour le mieux, je vous fais entièrement confiance. Cette fois ci ça devient long...

Remarquez que si j'arrive chez les gens de nuit, en restant enfermé dans une pièce le jour, je devrais passer complètement inaperçu. Il est vrai que ça suppose une pièce inoccupée. Il y aurait moins de Gestapo à Clermont. Courage, on les aura.

Bien amicalement à vous tous, Jacques

■ Au Conroc

Après le départ du groupe le 16 décembre 43, des armes y sont parfois stockées provisoirement. En janvier 44, avec Lagier (Mémé), nous transportons les armes et munitions qui étaient dans une cabane entre la Baraque et les Antoinettes (dépôt qui avait été constitué par Roger Gruin, Fernand Chavarot et (Adémaï), avant leur arrestation à La Baraque). Ce dépôt sera enlevé quelques semaines plus tard par Lagier.

Le Conroc sert aussi d'endroit où passer la nuit : des petits groupes y séjournent brièvement comme le groupe de Lagier, Gobert, Roussel. *On n'y tenait pas tellement, parce qu'on avait toujours peur que les Allemands le sachent. Mais enfin, pour y rester 2-3 jours, quand c'était très calme, ça pouvait se faire.*

Lagier se propose d'y créer un important maquis, mais le projet est abandonné car le lieu est connu des Allemands, de nom tout au moins.

■ Plus loin...

Gaspard lançait ses équipes spécialisées d'un autre endroit. Le 12 décembre, elles étaient dans la région, à Saint Maurice, puis du côté de Billom, à La Baraque. Après, ils sont passés de l'autre côté, du côté de Volvic, de Pontgibaud. Ils ne se sont pas arrêtés, c'étaient des équipes spécialisées, qui faisaient des sabotages, des coups de main.



(39) Suite au bombardement de l'Aéroport d'Aulnat le 30 avril – cf. Extrait « bombardement Aulnat », page 18.

De juin 44 à la Libération

NOTE DE LA RÉDACTRICE : Pour cette période, lors des enregistrements des récits oraux, nous avons longuement abordé les événements du Rassemblement et des Combats du Mont Mouchet en Mai-juin 1944, très importants dans l'histoire des Maquis d'Auvergne, mais auxquels Noël n'a pas participé. Je n'ai alors conservé que ce dont il a été le témoin direct (la mobilisation, puis après la dispersion), mais inséré une rapide présentation de ces événements.

Hormis ses témoignages oraux, Noël n'a pas eu le temps de mettre par écrit ses actions à partir du printemps 44 ; seules quelques notes concernant les maquis du Conroc ou de Dagout sont disponibles. Pour les récits oraux, j'ai résumé mes questions et gardé les réponses.

→ Juin-juillet 44 : rassemblement du Mont Mouchet et la suite

Extraits du site : <https://www.cheminsdememoire.gouv.fr/fr/le-maquis-du-mont-mouchet>

(...) Le maquis du Mont Mouchet constitue sans doute, avec le Vercors, le rassemblement de Résistants le plus important réalisé en un seul point du territoire national.

C'est dans un paysage grandiose, au cœur du massif de la Margeride, à 1 400 mètres d'altitude, aux confins des départements du Cantal, de la Lozère et de la Haute-Loire, entre Saint-Flour, Chaudes-Aigues, et Langeac, que vont se dérouler les combats du Mont-Mouchet. C'est en effet dans ce lieu que s'est implanté, sous l'autorité du Colonel Gaspard (Emile Coulaudon), chef régional des Forces Françaises de l'Intérieur (F.F.I.) de la zone R.6, l'un des cinq grands maquis de France.

(...) Comme ses homologues des Glières et du Vercors, ce maquis implanté dans une région reculée, d'accès difficile, a notamment pour but d'être un « abcès de fixation » pour des forces allemandes en même temps qu'un regroupement de beaucoup de jeunes réfractaires au STO. Dans cet esprit, il est notamment prévu que, au moment du débarquement, le maquis du Mont Mouchet doit avoir une action retardatrice, en utilisant tous les moyens possibles pour contrarier la jonction des troupes allemandes venant du sud avec celles du front de Normandie, facilitant ainsi l'action des troupes alliées débarquées...

La formation du maquis

(...) Le 20 mai, l'État-Major régional ordonne la mobilisation de tous les volontaires des divers Mouvements de résistance. (...) Pendant une quinzaine de jours, des milliers de volontaires se dirigent vers la Margeride, à pied ou à bicyclette, en camions ou par le train. (...) On estime les effectifs à 2 700 hommes au Mont-Mouchet (1 300 venant du département du Puy de Dôme, 400 du département du Cantal, 400 du département de l'Allier, 300 du département de la Haute-Loire, 300 venant d'autres régions de France mais aussi d'autres pays d'Europe). (...) Et aussi, 1 500 à Chaudes-Aigues (Réduit de la Truyère).

■ Mai-juin 44 : la mobilisation pour le mont Mouchet

Ça ne s'est pas fait en un jour, on n'improvise pas une histoire comme ça, il a fallu un certain temps ! Gaspard en a donné l'ordre, par voie d'affiches : « Ordre de mobilisation ». Cet ordre est dans le livre « A nous Auvergne ». Enfin, pas tous d'ailleurs, puisque les spécialistes restaient sur place, là où ils étaient. C'était une mobilisation, même les gars qui ne faisaient pas partie de la Résistance, les volontaires, y sont montés.

Ordre de rassemblement au Mont-Mouchet :

Extrait de (1) « A NOUS AUVERGNE » de Gilles Levy et Francis Cordet,

AUX CHEFS DE DEPARTEMENTS ET DE SOUS-ARRONDISSEMENTS

ORDRE N°1

L'Armée de la Libération est maintenant constituée au cœur de nos montagnes d'Auvergne.

Je rappelle aux Chefs responsables qu'en dehors des hommes auxquels il a été confié une mission précise (sabotage, épuration, renseignements), tous les hommes sans exception (sédentaires ou maquis) doivent nous rejoindre.

Les défaillants seront rayés des Forces Françaises de l'Intérieur et de la Libération.

Chaque homme doit emporter avec lui :

- sa meilleure paire de souliers et sabots,
- chaussettes et linge de corps,
- une ou deux couvertures chaudes,
- leurs armes, s'ils en ont reçu,
- si possible, une tente ou bâche par 10 hommes.

Le Chef de groupe doit s'assurer d'un camion qui servira au transport des troupes.

Il y a grand intérêt à rejoindre immédiatement, avant que les routes ne soient barrées et que le plan allemand (listes noires) ne soit mis en application.



AU MAQUIS, le 20 Mai 1944

Le Chef Régional des F.F.I.

Gaspard
GASPARD.

NB- Préparer liste des hommes dont le départ peut provoquer une demande de secours pour charges de famille.

"Ordre N° 1" du Colonel GASPARD, en date du 20 mai 1944, ordonnant aux résistants de la Région 6 de rejoindre l'Armée de la Libération constituée au cœur des montagnes d'Auvergne.

Les regroupements pour les départs ont commencé fin mai. Gaspard était au Mont Mouchet, il avait assez à faire là pour y organiser le rassemblement. Les responsables cantonaux organisaient les départs par commune : aujourd'hui on va faire un camion avec ceux de tel et tel endroit. Et puis les responsables des communes en prenaient la direction. Pour ceux de Manglieu, le camion n'a pas pu partir, je ne sais pas bien ce qu'il a eu, il est tombé en panne je crois ; et quand le camion aurait pu y aller, ce n'était plus le moment ! Il y a des communes où ça ne s'est pas fait, car les départs n'ont pas duré longtemps : quand la bataille a été engagée, le Mont Mouchet cerné par les Allemands, les gars ne pouvaient plus y rentrer. On ne pouvait plus en sortir, ni y rentrer non plus, il aurait fallu traverser les Allemands !

René était dans ceux qui restaient, les chefs locaux restaient sur place pour organiser les départs. Les services aussi restaient sur place, il fallait bien que ceux qui étaient au Mont Mouchet sachent ce qui se passait ailleurs, pour utiliser des renseignements.

Noël ne part pas au Mont Mouchet⁽⁴⁰⁾.

■ Les combats du Mont Mouchet (du 2 au 22 juin 1944)

NOTE DE LA RÉDACTRICE : Noël se documentait soigneusement sur le sujet, essayait de comprendre. Il avait écrit et tapé à la machine un premier document de travail qui n'est pas repris ici. Depuis, de nombreux récits, documents ou émissions sont parus sur les combats du Mont Mouchet. Selon les témoignages ou documents cités, les différents livres ou sites que j'ai consultés peuvent diverger sur les faits ou leurs interprétations⁽⁴¹⁾. Afin d'éclairer la suite du récit, un petit résumé des faits est donné ci-après, réalisé à l'aide de quelques extraits d'un site « officiel » du gouvernement.

Extraits du site : <https://www.cheminsdememoire.gouv.fr/fr/le-maquis-du-mont-mouchet>

Les combats du Mont Mouchet

(...) Le 2 juin 1944, un bataillon allemand attaque au Mont Mouchet et doit se replier après avoir subi de lourdes pertes. Le 10 juin, ce sont 2 800 à 3 000 hommes qui sont alignés du côté allemand.

(...) La bataille fait rage toute la journée. Le 11 juin vers 9 heures, l'attaque allemande reprend, les combats sont acharnés, les munitions s'épuisent. Très lourdes pertes, d'où replis vers La Truyère ou des forêts voisines. Au «Réduit de La Truyère», l'effectif total (des maquisards) sera alors de 4 000 hommes environ. Pendant une semaine des armes et des munitions seront parachutées et distribuées. (...) Le 20 juin au matin 15 000 à 20 000 hommes (Wehrmacht, SS, Luftwaffe, Milice confondues) attaquent. Lutte héroïque, très lourdes pertes. Les principaux objectifs militaires sont arrosés de bombes. Étant donné la disposition générale des forces, le colonel Gaspard se résout à donner l'ordre de décrochage, à la tombée de la nuit. Durant ces combats acharnés, les Allemands ont incendié et pillé des villages, les fermes isolées se trouvant sur leur passage, fusillé des habitants de la région. (...) Le courage et le sacrifice des Maquisards, dont les lourdes pertes, 260 morts et 180 blessés, ne dépassent guère celles du côté allemand, ont permis de bloquer deux divisions allemandes alors en train de remonter sur le front de Normandie.

(...) A la fin du mois de juin et au début juillet, les Compagnies FFI sont reconstituées et dispersées dans les quatre départements de l'Auvergne. Elles continuent le combat jusqu'à la libération totale de la région.

(40) Il n'était pas appelé, car il était au Service de Renseignements. Mais il était inquiet : ce rassemblement très important lui semblait risqué, vu les recommandations usuelles du général Koenig concernant les maquis, mais peut-être nécessaire pour retarder le regroupement des troupes allemandes au moment du débarquement, que tous espéraient très proche. Il savait que de nombreux jeunes volontaires qui partaient n'avaient pas appris le maniement des armes, la discipline d'une armée... Il fait part de son inquiétude à Marinette lorsqu'elle lui apprend que, comme beaucoup de jeunes gens, plusieurs jeunes de son village (Parent, près de Vic le Comte, 300 habitants) sont partis. Deux d'entre eux, les frères Mirallès, seront tués au Mont Mouchet.

(41) Le plus complet sur le sujet me paraît être le livre (4) de l'historien E. Martre, L'Auvergne dans la tourmente.

■ Juin-juillet 44, après la dispersion

Que sont devenus les gars qui étaient montés ?

Une grande partie des types sont rentrés chez eux comme ils ont pu, ce qui ne s'est pas fait sans mal, parce que les Allemands en ont pris un certain nombre sur les routes et les ont fusillés. Certains sont revenus de là complètement démoralisés, ils ne voulaient plus entendre parler de la Résistance. Ils nous ont raconté : quand ils ont été attaqués, il y avait pour une matinée de munitions, les Allemands les ont attaqués pendant 2 jours. Quand tu n'as plus rien pour tirer, pour te défendre... Mais, je n'en sais rien, je ne les ai pas tellement vus. Et puis, tout de suite, on n'en a plus parlé, ça a été un sujet tabou. Les autres sont restés encadrés, ils ont gagné le Livradois ou d'autres zones de combat, et ont formé des maquis isolés. Les maquis étaient très dispersés à ce moment, on en voyait partout. Par ici, il y en avait du côté de Brousse, dans le bois de Vic le Comte, dans le bois de Saint-Germain L'Herm, dans le bois de Montboissier, au Conroc⁽⁴²⁾.

Comment ces maquis se ravitaillaient ?

A ce moment on commençait à ravitailler en bons, c'est-à-dire qu'on avait des carnets à souche, et on mettait un tampon avec Résistance Française. Les gens l'acceptaient, ils étaient bien obligés. Surtout que, généralement, les gens chez qui on allait chercher le ravitaillement n'avaient pas la conscience bien tranquille : ils étaient contents de donner le veau ou la vache et de prendre un bon si on leur en donnait. Après ils ont été payés. De même, pour les voitures, la Résistance a reconstitué un parc d'autos ; pas comme avant bien sûr, ils en avaient laissé là-haut.

Comment étaient-ils armés ?

Au Mont Mouchet, ils avaient les armes qui avaient été parachutées pendant toute l'année 1943 et début 1944 ; beaucoup ont été utilisées ou laissées là-haut. Il y avait aussi des armes qui n'étaient pas allées au Mont Mouchet, qui étaient camouflées, on en avait par là. Les armes qu'on avait sauvées aux Fourguis n'étaient pas déclarées, elles ne sont pas allées au Mont Mouchet.

Étaient-ils pourchassés par les Allemands ?

Les Allemands les poursuivaient, mais ils trouvaient 200 types à un endroit, 50 types à un autre, ils n'en finissaient jamais, c'est très difficile de combattre un ennemi dispersé. Surtout que, à 50 types, c'est facile de se tirer.

Dans la population, les gens étaient toujours disposés à vous cacher ? les jeunes à vous rejoindre ? Ça dépend lesquels. Par ici, les gens n'avaient pas vu comment ça s'était passé au Mont Mouchet. C'était en mi-juin, et le débarquement a eu lieu à ce moment là. Ça compensait, parce qu'en juin-juillet les alliés avançaient continuellement en Normandie, alors ça remontait le moral. Si, ça a changé que pratiquement la Résistance a été un peu paralysée par la suite, il n'y avait plus cette confiance qu'il y avait. On aurait pu avoir beaucoup plus de types quand il y avait un coup dur, on aurait pu faire beaucoup plus qu'on a fait. Par exemple en Août, quand les Allemands ont fait sauter tous les ponts sur l'Allier, on aurait pu les empêcher, si on avait été assez nombreux. Seulement les types n'étaient pas assez nombreux, pas assez armés, ils n'avaient pas assez de voitures non plus. Et puis les chefs aussi étaient un peu dispersés.

■ Au Conroc

En juillet 44, un groupe de maquisards billomois s'installe au Conroc, commandé par un réfugié (Henri l'alsacien). Malgré une discrétion et une discipline d'une extrême rigueur, il est repéré par la

(42) cf. carte manuscrite en Annexe 7

milice : vers le 14 juillet, ils y sont montés à 2 ou 300 miliciens. Ils ont pris un gars à Sallèdes, lui ont foutu une mitrailleuse sur le ventre, et l'ont menacé « on te tue si tu ne nous amènes pas au Conroc ». Alors le gars les a amenés au Conroc. Seulement il y a plusieurs chemins pour aller au Conroc : il les a fait serpenter dans le bois, c'est plein de sentiers, ça fait un boucan du tonnerre de Dieu. En entendant le raffut, les guetteurs du groupe donnent l'alerte : le groupe décroche à temps, sans livrer un combat que l'énorme supériorité de l'ennemi aurait rendu aléatoire. Il n'y a aucun blessé, aucun prisonnier. D'autres groupes sont venus de temps en temps.

Les bois du Conroc sont aussi les témoins de plusieurs exécutions. Peu de renseignements sont certains sur ce sujet. On sait qu'un dénonciateur qui avait conduit les Allemands au refuge d'un groupe de maquisards a été exécuté par les rescapés de l'opération. Il a été enterré derrière le four, puis possiblement exhumé clandestinement par la famille et inhumé dans un cimetière.

Certains prétendent que deux miliciens auraient été abattus et enterrés dans la forêt ; des rochers auraient été basculés sur leurs corps. Personne ne semble s'en être soucié ensuite, leurs dépouilles doivent encore séjourner dans les taillis au-dessus des ruines de la ferme.

Fin juillet, il y a eu par ici une autre alerte à la Milice, mais ils se sont arrêtés à Isserteaux.

→ Fin août 44 : la Libération

Début août 44, Noël rejoint le groupe de combattants de Vic le Comte, et participe à leurs actions jusqu'au 28 août 1944.

Comment ça s'est passé la Libération ?

Eh bien les Allemands ont regroupé toutes leurs troupes, toutes celles qu'ils ont pu regrouper. Parce que certains n'ont jamais pu atteindre Clermont, ils ont été faits prisonniers. Là, une fois, à Vic le Comte, on aurait pu en cravater une bande, il y en avait peut-être 3 ou 400, ils étaient complètement démoralisés. Si on avait été une cinquantaine de types décidés, on les faisait tous prisonniers. ... C'était au mois d'Août, autour du 15-20 août. Alors ils ont tout regroupé sur Clermont, et puis le 27 août, ils ont pu partir de Clermont, en force. Ils étaient peut-être 4 000, qui avaient encore des armes. C'était difficile d'attaquer 4 000 types armés. Mais finalement ils se sont quand même fait ramasser dans le bec d'Allier, le confluent de l'Allier et de la Loire : ils se sont fait coincer par les maquis du coin, qui s'étaient tous donnés rendez-vous là, qui les attendaient, et ils ont été faits prisonniers, 18 000 soldats allemands prisonniers ! Le bec de l'Allier, ça devait être vers le 5 septembre.

Que sont devenus les groupes armés d'ici ? Vos chefs vous demandaient de continuer ?

Et qu'est-ce que tu veux qu'ils fassent de nous ? pour nous faire faire quoi ? il aurait fallu nous nourrir ! Non non, ils ne tenaient pas du tout à nous garder, au contraire ! une armée de la Résistance, les grands chefs n'en voulaient pas ! C'est bien simple, on nous a dit : maintenant on n'a plus besoin de vous, vous allez rentrer chez vous, on vous rappellera si jamais on a de nouveau besoin.

Mais certains ont été volontaires pour continuer ? par exemple tes amis Maurice Authier ou Lucien Vernet de Saint Maurice ?

Ceux qui ne voulaient pas rentrer chez eux, qui voulaient continuer quand même, ils les ont aiguillés sur des groupes de renfort des armées : il fallait renforcer les armées qui montaient par la vallée du Rhône ou celles qui continuaient vers l'Est. Il fallait combler les vides, remplacer les tués et les blessés.

Et ceux qui restaient là, ils ont dû rendre leurs armes ?

Oui, ils nous ont fait rendre les armes. Mais on n'a pas tout rendu⁽⁴⁴⁾ ! on a rendu les armes lourdes, les mitraillettes, les fusils mitrailleurs, les trucs comme ça.

Et toi ?

Eh bien moi, j'en ai eu marre. Je suis allé à l'Académie de Clermont, voir s'ils voulaient nous donner un poste, et puis je suis rentré à la maison.

■ À la rentrée, à Boudes, les traces de la guerre à l'école

Noël et Marinette sont alors nommés instituteurs à Boudes, au sud du département, où ils assurent la rentrée en octobre 1944. L'institutrice qui les précédait, Madame Vodable, avait une classe unique de 35 élèves. Avec son mari, qui travaillait à la base aérienne d'Issoire, ils habitaient dans le bâtiment d'école, une ancienne ferme viticole. A l'armistice de 1940, Monsieur Vodable avait réussi à soustraire des armes, qu'il avait cachées dans divers endroits du bâtiment : certaines étaient sous l'estrade de l'institutrice, d'autres sous des lattes du plafond d'une cage d'escalier, d'autres dans les fosses d'aisance des cabinets de l'école, dans le jardin arrière. Ces armes n'étaient plus là à la rentrée de 1944. Sous l'étage des classes, au rez-de-chaussée du bâtiment, un des cuvages de l'ancienne ferme était rempli de fumier de lapin, sur une hauteur de 50 cm. Noël se demandait comment une telle quantité de fumier de lapin avait pu être accumulée là. Quelques temps après la rentrée, Monsieur Vodable est revenu chercher un pont roulant de l'armée, démonté, qu'il avait dissimulé sous le fumier. Plus tard, au tout début des années 1950, les enfants Gaby et Annie jouaient sur un gros tas où on déposait les cendres des poêles à chauffage des classes. En creusant, ils tombèrent sur une petite bombe à ailette d'aviation enterrée là, longue de 20-30 cm. Heureusement, elle n'a pas explosé !



A Boudes (hiver 50-51) La cour de l'école, classes au premier étage, cuvages au rez-de-chaussée.

(44) La guerre n'était pas finie. Comme beaucoup de résistants, Noël a conservé son pistolet et un petit carton de balles. Il l'a toujours entretenu et gardé dans une cachette aménagée à cet effet dans la maison. Après son décès, vers 1990, la maison a été cambriolée. Le pistolet et les balles n'ont pas été découverts ; mais Marinette, inquiète de leur découverte et usage possible par des cambrioleurs, les a aussitôt remis à la gendarmerie de Vic le Comte.

Épilogue : que sont-ils devenus ?

NOTE DE LA RÉDACTRICE : Ce paragraphe sur notre famille, plus personnel, a été conçu et rédigé avec mon fils Marc : après avoir décrit de façon factuelle ce qui s'est passé pour eux pendant la guerre, il nous a paru intéressant de raconter brièvement leurs parcours, leurs personnalités. Comme il n'y a pas d'ambiguïté sur l'auteur de l'écrit, on utilise le graphisme noir réservé jusqu'à présent aux écrits de Noël.

→ Mes parents, Noël et Marinette

Ils vivent ensuite une vie de couple d'instituteurs typiques de ces « *hussards noirs de la République au service du savoir*⁽⁴⁵⁾ ». Ils sont nommés dans un classique « Poste-double » des petits villages de la campagne : à Boudes où ils restent 11 ans, puis à Saint-Maurice-es-Allier pour le reste de leur carrière, où ils s'installent définitivement à leur retraite.

Marinette fait la classe aux petits (de 5-6 ans à 8 ans), leur apprend à lire, à compter, l'éducation de base ; Noël prend la suite et enseigne aux grands, pour les conduire au Certificat d'Étude ou à l'entrée en 6^{ème}. Étant issus du même milieu social, ils sont proches des préoccupations des habitants du village, pour la plupart paysans ou devenus ouvriers récemment. Ils sont réputés très bons instituteurs, à la fois dévoués et exigeants, et même sévère pour Noël. Persuadé par conviction autant que par expérience personnelle de la puissance émancipatrice de l'instruction, Noël veut faire pour eux ce que son instituteur a fait pour lui : les amener au maximum de ce qu'il est possible. Les conditions d'étude étant souvent difficiles à la maison, en hiver, ils organisent une étude du soir - bien sûr gratuite - pour tous ceux qui le désirent. Elle ne fonctionne pas le 3^{ème} trimestre, où les enfants sont sollicités par leur famille pour aider aux travaux agricoles après la classe. Mais pour ceux qui préparent le Certificat d'Étude ou l'examen d'entrée en 6^{ème}, c'est alors un ou deux soirs par semaine une heure de dictées ou exercices supplémentaires.

Ils transmettent aussi leurs fortes valeurs, un mélange de maintien éthique, d'attention aux autres et au Monde. Ainsi, l'installation pour quelques jours des roulottes de « bohémiens vanniers » sur la place du village et l'accueil provisoire de leurs enfants à l'école est l'occasion d'aborder et faire accepter la diversité humaine. Quand une dispute éclate entre deux élèves, Marinette les envoie faire quelques tours de la cour d'école bras-dessus bras-dessous, en général suffisants pour qu'ils reviennent en riant. Afin de pouvoir nous situer, d'interagir avec notre environnement, il est important de comprendre et savoir nommer ce qui nous entoure : Noël aime aiguïser la curiosité des élèves par des expériences ou des leçons qui sortent parfois des programmes officiels. Il construit une ruche avec une paroi transparente pour révéler aux élèves la vie intérieure de la ruche : travail des abeilles, différents couvains, reine. Pour qu'ils sachent reconnaître les serpents dangereux, il conserve quelques spécimens de vipères, couleuvres ou orvets dans des bouteilles transparentes emplies de formol ; étalage qui fait frémir certains visiteurs, mais pas les enfants.

(45) Tels que les appelait Charles Peguy ou Gilles Goiset dans « *Les Hussards noirs de la République au service du savoir* » Le Pythagore Eds (2022)

■ À Boudes

Intéressés par les méthodes pédagogiques Freinet, ils créent un petit journal de l'École : les élèves écrivent des articles, les grands impriment sur une petite imprimerie artisanale avec ses caractères en plomb. Ils organisent une fête de l'École : c'est l'occasion de travailler des saynètes de théâtre, pour Marinette de faire chanter les élèves en chœur, pour des jeunes du village d'interpréter des chansons plus récentes... L'argent récolté sert en partie à financer la coopérative scolaire, en partie à un voyage de découverte en fin d'année scolaire. Dans leur jardin, derrière l'école, au milieu de petits massifs de fleurs ou potagers, deux rangées sont réservées pour que Noël enseigne à ses élèves la greffe et la taille des arbres fruitiers. Les bibliothèques - une pour les élèves, l'autre pour les adultes - sont largement fournies de livres dont les péripéties se déroulent dans des campagnes proches de leur univers familial (La guerre des boutons, Jacquou le Croquant, le Grand Meaulnes, Marie-Claire, Gaspard des montagnes, Jeantou le maçon creusois, Clochemerle, livres de Colette, Georges Sand...), quand d'autres sont plus propices à l'évasion, comme les classiques de Jules Verne ou d'Alexandre Dumas.

Noël est un hyperactif qui s'intéresse à tout, aime apprendre et réaliser. Il entretient un grand jardin, il lit, il chasse, il pêche. Au temps des postes TSF à lampe, abonné à une revue de Radio, il apprend à monter et réparer les postes : il fournit la famille en postes, et devient le dépanneur local et gratuit. Pour faire plaisir à Marinette, il monte une petite chaîne TourneDisque 78 Tours, Ampli, HautParleur ; la famille est ravie ; les jeunes du village aussi, qui viennent parfois emprunter chaîne et disques pour une soirée. Doué pour le dessin, à l'aide de livres, il apprend ou se perfectionne pour réaliser aquarelles, peintures à l'huile, ou dessins à l'encre de chine.

Marinette s'occupe des repas, de la tenue de la maison, des soins matériels aux enfants. Elle trouve le temps de lire, tricoter, coudre, en écoutant ou chantant des chansons (elle en connaît une quantité sidérante), d'approfondir ses connaissances en Histoire, Peinture, Botanique, Astronomie. En 1950, leurs fidèles amis Armand et Cécile Mansat⁽⁴⁶⁾, qui ont des enfants du même âge, les persuadent de partir en vacances en camping avec eux, pour un séjour en bord de mer et quelques visites touristiques. Marinette en rêve, mais Noël est réticent : il redoute de revivre le traumatisme des nuits passées dans les bois durant ce terrible hiver 43-44. Il se laisse convaincre⁽⁴⁷⁾. Parents et enfants deviennent des adeptes enthousiastes de ces vacances entre amis, qui continueront toute l'enfance et l'adolescence des enfants.



Printemps 48 : Gaby, Noël, Marinette, Annie. Tricots et vêtements d'enfants confectionnés par Marinette



Pointe du Raz - Peinture à l'huile sur Toile 17x22 cm (1955)



Dessin à la plume, en couverture du livre (1977-78)

(46) C'est chez eux, près de Saint Eloy-les-Mines, que Marinette s'était réfugiée fin décembre 43 (cf. Mansat, Note 31 page 35). Toute leur vie, ils sont restés très proches.

(47) Ce qui provoquera le seul et bref conflit que j'ai vu entre Noël et son frère René. En apprenant cela, René reproche à son frère de partir en vacances, plutôt que de venir presque tout l'été à Dagout pour l'aider aux durs travaux agricoles, ce qu'il faisait jusqu'à présent.

■ À Saint-Maurice-ès-Allier

Les conditions des familles évoluent : un peu de confort, la voiture, la télévision arrivent dans les foyers. Le Certificat d'Étude est bientôt supprimé, tous les enfants vont en 6^{ème} au collège. Avec un brin de nostalgie, Noël doit adapter son enseignement : les élèves partent plus jeunes, il devient plus difficile de les intéresser après tout ce qu'ils découvrent à la Télé.

A Saint-Maurice, en complément, il occupe le poste de secrétaire de Mairie. Ce qui veut dire aussi servir d'assistante sociale ou d'écrivain public pour tous ceux qui en ont besoin. Les horaires d'ouverture sont élastiques au gré de l'urgence des demandes.

Ses occupations, toujours nombreuses, évoluent. Sobre, il préfère la récupération et le bricolage à l'attrait du neuf : avec Gaby, ils apprennent à bobiner des transformateurs pour postes de soudure à l'arc, avec du matériel qu'ils vont chercher chez le ferrailleur du coin ; ils en font une vingtaine, pour la famille ou les amis. Marinette aime observer et identifier les constellations du ciel : à l'aide de lentilles prélevées sur des anciennes jumelles de l'armée, et de tuyaux d'aspirateur, Noël et Gaby montent une lunette de Galilée. Elle permettra aussi, par projection sur un écran, d'observer avec leurs élèves l'éclipse totale de soleil de février 1961. Ils fabriquent une remorque-attelage pour transporter le matériel de camping, un canoé-kayak pour promenades en mer...

Noël s'intéresse à l'histoire du village, qu'il voudrait écrire ; il fouille les archives, note, classe, tape à la machine, mais n'aura pas le temps de finir. Ses Notes d'Histoire, illustrées de nombreux dessins à l'encre de chine, sont éditées par la famille, et republiées ensuite par la mairie de Saint-Maurice, où elles sont encore disponibles. Et à l'histoire de la famille : il réalise un arbre généalogique et remonte certaines branches jusqu'au XVII^{ème} siècle.



Noël (années 1960)



Noël et Marinette (fin des années 1950).

Couple très uni, leurs tempéraments sont complémentaires. Tous deux ont des convictions humanistes et laïques. Ils s'intéressent à la politique, fermement à gauche mais loin des rhétoriques marxistes : la Guerre leur a appris où mènent à la fois les excès en politique et le manque de fermeté sur les principes. Leur morale est exigeante, avec un sens élevé du « bien public », de « l'intérêt général ». Ils ont une soif de lire et savoir. Les livres leur ont manqué dans leur jeunesse : ils constituent une bibliothèque impressionnante, aux multiples sujets (littérature, sciences, médecine, histoire, arts...). Ils continuent à chercher des chemins d'émancipation par la réflexion et le dialogue. Afin d'avoir un cadre pour mieux réfléchir et échanger sur les idées et mutations sociales en cours, Noël rejoint une loge maçonnique de Clermont-Ferrand et devient un franc-maçon convaincu.

Ce sont des parents très aimants, même s'ils l'expriment peu en parole. Ils aiment voir ou recevoir leurs nombreux amis ou les amis de leurs enfants.

Noël est très sensible, parfois austère, facilement anxieux ou méfiant ; de tempérament un peu tourmenté, il aime le vent dans les arbres, les paysages sauvages, les vagues qui fouettent les rochers. Mais il aime tout autant plaisanter, rire, discuter, raconter ou écouter des histoires.

Marinette est souriante, d'humeur égale, plus confiante et optimiste, plus discrète et réservée aussi ; elle le calme, le rassure. Elle a ses propres convictions, profondément humanistes et pacifistes, plus modérées dans leur expression. Elle parle peu, observe, calme le jeu.

Pour leur retraite, ils font construire une maison à Saint-Maurice, à partir de plans discutés ensemble et réalisés par Noël. Outre l'étage d'habitation, beaucoup d'activités sont prévues : un atelier radio, un atelier photo, un très grand atelier où Noël, souvent avec Gaby, s'adonnera à d'innombrables bricolages ; sans oublier une cave indispensable dans ce pays vigneron. Dehors, ils entretiennent un grand potager, un peu plus loin, un verger et un rucher. Ils sont toujours restés attachés à la vieille maison de Dagout. Elle restait pour eux un refuge de secours : on ne sait jamais, en cas de « coup dur ». Ils la conservent après que son frère René et sa famille l'aient quittée pour une ferme plus grande, et commencent à la retaper à leur retraite.

Ils sont fiers de leurs deux enfants, qui, continuant l'ascension sociale républicaine, ont fait des études supérieures, l'un à l'École d'Ingénieurs des Arts et Métiers, l'autre à l'École Normale Supérieure. Mais Noël me confie un jour qu'un tel changement de milieu social en deux générations n'est pas facile à vivre pour lui.

Ils auront plus tard la joie de pouvoir gâter quatre petits-enfants.



Noël avec Marc (Fin déc. 1974)



Avec Marianne et Olivier (Fin déc. 1977)

Noël ne profitera hélas pas longtemps des parties de pêche et des livres à raconter aux enfants. Frappé d'un douloureux cancer des os, soigné chez lui jusqu'à la fin par Marinette, il s'éteint en juillet 1978.

Marinette poursuit seule la route, toujours dans la maison de Saint-Maurice. Pour être autonome, à 60 ans, elle passe le permis de conduire. Elle s'implique dans la vie associative du village, où elle a la chance d'avoir eu quasiment toute une génération d'habitants comme élèves. Elle participe à la fondation et reste longtemps présidente du Club des anciens de Saint Maurice. Elle accueille souvent ses enfants et petits-enfants, garde tout l'été les 2 enfants de Gaby.



Marinette (1989)



À Saint Maurice, avec ses quatre petits-enfants (été 1987)



Annie, Marianne, Marc, Marinette, Olivier (été 2000)



La complicité entre Marinette et son petit-fils Marc (été 2000)

Elle restera toute sa vie curieuse des innovations techniques : machine à tricoter, trancheuse électrique, walkman, minitel, four micro-ondes... seront l'exceptionnel pêché mignon de cette femme frugale. Elle chantera encore avec ses arrière-petits-enfants, avant de s'éteindre en 2010, à 90 ans.

Les vies de Noël et Marinette sont exemplaires de l'ascension sociale républicaine d'enfants de paysans d'Auvergne, lui très pauvre, elle à peine moins, volontaires, sensibles, travailleurs, devenus instituteur et institutrice. Ils ont laissé de nombreux témoignages sur leur histoire, qui battent encore dans le cœur de ceux qui les ont connus. Tout ceci fera peut-être un jour l'objet d'un roman... En hommage et en témoignage d'une affection que le temps n'altère pas.

→ Mon oncle René et ma grand-mère Marie

René reste, avec sa mère Marie, cultivateur à Dagout. En 1948, il épouse Madeleine Auger, et les trois sont contraints de vivre sous le même toit. La famille s'agrandit avec l'arrivée de trois enfants : Roland en 49, Pierre en 50, Mireille en 55. La vie devient de plus en plus difficile sur la petite propriété morcelée dans les collines, toujours très difficile d'accès ; leurs enfants ont à faire 5 km à pied pour aller à l'école, comme René et Noël en leur temps. En 1958, René et Madeleine se résolvent à quitter Dagout : ils louent une ferme à Perrot, plus bas dans la même commune de Manglieu, 90 ha d'un seul tenant, sur un plateau aux terres moins ingrates. Ils triment très dur : il faut créer des cheptels de vaches, de moutons, de chèvres, acheter un tracteur... Aucune dépense personnelle, tout va au fermage et au développement de l'exploitation. Les choses commencent juste à s'améliorer, mais voilà que les propriétaires mettent la ferme en vente. Que faire ? trouver une nouvelle ferme à louer ? Acheter ? Ils consultent leurs deux fils, alors adolescents : l'ainé, mécanicien, ne restera pas à la ferme, le second, oui. Ils décident d'acheter la ferme, achat financé par un très gros emprunt au Crédit Agricole sur 15 ans. Les voilà contraints à continuer à travailler très dur et économiser sur tout pendant des années pour payer les traites. On ne les verra qu'exceptionnellement sans leurs vêtements de travail élimés, ses sabots de bois pour René, ses pantoufles ou caoutchoucs pour Madeleine. Leur ferme devient bien connue, on vient parfois de loin acheter les excellents produits fermiers dont Madeleine s'occupe : fromages de chèvre, œufs, volailles élevées en liberté et livrées une fois plumées à la main sur place. L'accueil est simple et chaleureux, instant de détente dans leur dur métier. On s'assoit autour de la grande table de la cuisine, on partage petit casse-croûte ou gâteaux secs, on prend un moment pour échanger. René et Madeleine, comme leurs visiteurs, ont grand plaisir à ces rencontres⁽⁴⁸⁾.

L'esprit curieux, René s'intéresse à tout, et aime intéresser les autres. Lecteur attentif de revues agricoles qui lui donnent une meilleure connaissance de son métier, il sait nous expliquer la prophylaxie des maladies des brebis, chèvres, ou vaches, les soins à leur apporter. Les terrains de Perrot sont habités ou cultivés depuis l'époque Gallo-romaine ou celle du rayonnement de l'abbaye de Manglieu dès les années 800. Quand il laboure les terres, il remarque des morceaux de tuiles ou poteries anciennes dans le sol, et s'interroge « ce sont peut-être des restes de villa romaine ? » : il descend de son tracteur, ramasse les morceaux, en fait une collection dans un carton où il note lieu et profondeur de chaque découverte. Il met à jour d'anciens drains : « de quand peuvent-ils dater ? ». Il cherche à comprendre les idées en cours : un jour, sur la table, nous remarquons un livre de Pierre Mendès-France en cours de lecture, contraste saisissant avec l'environnement ; une autre fois, il nous demande « On parle beaucoup de Sartre, j'aimerais lire un de ses livres, d'après vous, lequel ? ».

René est aussi un conteur. Il oublie pour un moment les soucis et la dureté d'existence de sa famille. Le regard rieur, « Je vais vous conter... » dit-il. Suivent des histoires vraies ou parfois arrangées, voire franchement féériques. Ainsi, les vieux morceaux de bois trouvés avec son neveu Gaby en fauchant un pré humide à Dagout deviennent les restes d'une barque des Vikings, arrivés autrefois jusque là (être incapable d'imaginer qu'une barque puisse s'échouer au sommet d'une colline témoignerait d'une totale absence de poésie...). Plus tard, il entraîne ses petits-enfants et petits-neveux voir sa nouvelle découverte, « des œufs de dinosaures ! », trouvés en creusant un drain ; en fait des inclusions d'argile blanche dans le terrain, mais tous les enfants en gardent un souvenir émerveillé !

(48) Dans son film *Le Chagrin et La Pitié* (7), M. Ophuls interview les frères Grave, qui habitent Yronde, village du même secteur que René, et paysans comme lui. René les connaissait depuis ses activités de liaison : je trouve chez eux un accent, une façon de s'exprimer, un humour similaire à celui de René.



René...



...et Madeleine dans leur cuisine à Perrot (vers 1978)



René sur le tracteur conduit par sa fille Mireille, à Perrot (vers 1970)

Il a toujours pris son temps pour nous parler, nous montrer les nouveautés de la ferme, les bons coins à champignons « là où j'ai parqué les brebis l'an dernier », le taureau « dont il ne faut pas s'approcher, parce qu'il n'aime pas les parisiens »...

Il n'a jamais eu d'automobile, au plus une mobylette. Il marchait à grands pas, les épaules légèrement voutées, n'avait pas l'air pressé, mais il est allé plus loin que beaucoup d'autres.

En 1958, Marie ne peut rester seule à Dagout, où il ne restera plus qu'un seul habitant, et part avec la famille de René à Perrot. Elle n'est plus « chez elle », mais continue à aider de son mieux. Jusqu'à un âge avancé, elle va garder les moutons, s'appuyant sur un bâton de noisetier, accompagnée par son chien, un bâtard affectueux qu'elle a très bien su dresser : quelques mots et gestes, et il sait comment aller chercher et ramener les moutons.



Marie et ses 4 petits enfants Gaby, Pierre, Roland, Annie, à Dagout (1953)



Marie à Perrot (vers 1980)



Marie à Saint-Maurice (1974)

Chaleureuse, elle aime raconter les histoires des aïeux de la famille, qu'elle a su rendre très vivants à nos yeux : c'est elle qui nous a donné le goût de la transmission. Et aussi les histoires qui se racontaient dans les veillées d'hiver, où l'on n'avait ni radio, ni télé !

Devenue très âgée, elle aime les rencontres dans la cuisine à Perrot. Assise sur une chaise longue, au chaud derrière la cuisinière à bois, caressant un chat sur ses genoux, elle écoute, intervient parfois... Elle prend plaisir à emmener ses arrière-petits-enfants ramasser les œufs que les poules cachent dans le foin, ou découvrir les derniers-nés de la ferme, poussins, canetons, agneaux, veaux, porcelets...

Parfois coléreuse aussi : ses yeux font alors les pistolets, disait sa petite fille Mireille.

Comme ses fils, elle est curieuse de tout. À Perrot, il y a un grand arbre qu'elle n'identifie pas, isolé au sommet du plateau. Elle interroge tous les visiteurs, jusqu'à avoir enfin une réponse : c'est un sequoia, arbre rare, offert par les Américains aux français venus avec Lafayette les aider dans leur lutte pour l'indépendance.

L'âge a à peine estompé la persistance des douleurs d'une existence rude : la disparition sans traces de son frère préféré dans les tranchées de la première guerre mondiale, l'angoisse pour son mari envoyé à la bataille des Dardanelles, la joie puis l'immense douleur de le voir revenu pour mourir si peu de temps après. Encore sourde, disait-elle, des balles qui ont sifflé à ses oreilles quand les Allemands l'ont collée au mur pour lui faire dire où étaient ses fils. Et ses genoux, toujours douloureux depuis qu'elle avait passé une nuit glaciale à cacher dans les bois ce qu'ils ne devaient pas découvrir. Et la pauvreté, qui l'aura suivie toute sa vie.

Mais elle est restée malicieuse, d'une intelligence vive. Et, à 96 ans, elle ira un soir comme les autres se coucher calmement, mais ne se réveillera pas. Les poutres de sa chambre ne seront désormais plus hérissées des dizaines de clous qu'elle plantait à chaque fois qu'elle voulait suspendre un vêtement ; une petite manie qui est devenue la trace pointillée de son fantôme souriant.

Annexe 1 : L'organisation d'un maquis

NOTE DE LA RÉDACTRICE : Ce texte structuré et complet fait partie des notes manuscrites de Noël. Non daté, écrit sur des fiches cartonnées, il a vraisemblablement été écrit dans les années 70 pour un exposé.

Le but des maquis est de permettre de subsister et conserver leur liberté à des gens recherchés par les Allemands ou la police pour leurs actions dans la Résistance ou pour leur refus du STO. La plupart sont organisés par les mouvements de Résistance MUR ou FTP ; mais certains sont montés par des gens hardis qui n'ont pas ou peu de liaisons avec la Résistance, et prennent contact après.

Dans la région, les premiers maquis apparaissent au printemps 43, au moment où on appelle les jeunes au STO, puis deviennent très nombreux vers l'été 1943. Ils se raréfient en hiver 43-44, dû à un hiver rigoureux et surtout aux terribles attaques allemandes de décembre 43 : on a alors de très petits maquis disséminés un peu partout, qui se tiennent cachés, de 3-4 hommes. De mai 44 à la Libération, les maquis deviennent de plus en plus nombreux, et sont constitués militairement en troupes armées en vue de l'insurrection contre les Allemands.

■ L'implantation d'un maquis nécessite :

1- Un travail de prospection pour trouver un endroit sûr, fait par des membres de la résistance. Dans la région, cette prospection a commencé dès octobre 42. Dans des lieux éloignés des grandes villes, des régions peu peuplées ou accidentées, il faut trouver des maisons abandonnées, vieilles fermes, vieux moulins, cabanes forestières..., isolés de préférence. Ceci pour qu'il y ait davantage de sécurité : les expéditions allemandes mettent plus longtemps à arriver, et peuvent être signalées si le service de renseignement fonctionne (alertes données par messenger ou téléphone, en code ou en clair). Et aussi pour qu'il y ait moins de risques de représailles pour la population. Les régions boisées sont plus sûres, la retraite étant plus facile et rapide ; les Allemands entrent peu dans les bois et se contentent souvent de patrouiller dans les allées forestières. En été, ce peut être aussi dans des camps sous tente de l'armée, ou cabanes en branchage dans les forêts ou en bordure.

2- La mise en place d'un bon réseau autour du maquis, en liaison avec des membres locaux de la Résistance, avec

- les possibilités de ravitaillement chez des paysans ou commerçants favorables
- les liaisons nécessaires pour recevoir du courrier, contacter un médecin...
- les renseignements nécessaires à la sécurité : connaissance des gens hostiles ou dangereux, qui collaborent avec les Allemands et pourraient dénoncer les maquis ; connaissance des gens favorables, surtout chez les Maires, Gendarmes, PTT..., qui peuvent donner des renseignements ou l'alerte en cas d'attaque allemande.

3- Des possibilités de repli en cas d'alerte, qui doivent avoir été étudiées à l'avance, pour un repli immédiat ou un repli lointain.

4- Un commandement reconnu.

■ Le fonctionnement d'un maquis demande :

Un chef responsable devant l'organisation et un chef adjoint en remplacement éventuel.

Un trésorier économe qui gère les fonds, un cuisinier.

La sécurité, très importante, avec un tour de garde assuré jour et nuit (des maquis furent pris parce que ce tour de garde fastidieux à la longue n'était pas assuré), un système d'alerte en liaison avec l'organisation et les résistants locaux.

Le ravitaillement indispensable

sur place : eau potable à proximité, achats aux paysans (pommes de terre, pain, viande, choux, haricots, etc..) ou achetés aux commerçants (boulangers, meuniers, bouchers) ou parfois donnés par des sympathisants,

ou fourni par l'organisation qui prend ravitaillement ou tickets d'alimentation lors de coups de main : dans les stocks allemands, trains, camions, dépôts, dans les chantiers de jeunesse de Vichy, quelquefois chez des commerçants collaborateurs ou chefs de trafiquants du marché noir.

Les vêtements : stocks des chantiers de la jeunesse des miliciens pris au cours d'expéditions, stocks de l'armée donnés par certains chefs militaires, effets personnels... Vers décembre 43, l'habillement classique du maquisard est : blouson de cuir, pantalon vert en lainage des chantiers de jeunesse, souliers de montagne ferrés, couverture des chantiers de jeunesse.

■ Comment on entre au maquis ?

Généralement, c'est un jeune requis pour le STO en Allemagne qui refuse de partir (dit réfractaire) : il est alors recherché, devient « clandestin », et cherche à rejoindre un maquis. Ceci nécessite des précautions de sécurité : il doit prendre contact avec la Résistance par quelqu'un qui se porte garant ; des filières sont organisées, de point de chute en point de chute, avec des signes de reconnaissance (mot de passe, cartes postales, journaux ou objets divers, ou, le plus fréquent, un accompagnateur). Généralement, le candidat reste quelques jours dans un groupe de sécurité où il est sondé, étudié. Il arrive au maquis lui-même, conduit par un agent de liaison, ou un maquisard qui vient le chercher.

■ La vie au maquis :

La vie du maquisard est démoralisante : les jeunes vivent isolés, doivent rester discrets, ne pas avoir de contacts avec la population. On s'efforce de l'intéresser à la vie du groupe :

L'entretien du camp et son perfectionnement : ses dispositifs de sécurité, d'accès, de camouflage.

Les repas. L'entraînement militaire : gymnastique, théorie des maquis, des armes, des explosifs, démonstrations, mais guère de tirs, bruyants et nécessitant des munitions. Les jeux (cartes, domino, etc..).

Les informations : écoute de la radio de Londres si on a un récepteur TSF et l'électricité ; sinon un ou deux maquisards vont la nuit écouter Londres chez des gens sûrs et font ensuite un rapport à leurs camarades. Les lectures : après collecte de livres et revues. Les discussions politiques ou autres. Les conférences, par des conférenciers qui vont d'un maquis à l'autre (exemple : Poujat) ou par des gars du maquis lui-même. L'aide aux paysans dans certains cas, pour des travaux agricoles.

L'étude de l'évacuation en cas d'alerte, la prospection de nouveaux camps...

Il était aussi de la plus grande importance que les maquisards paraissent sympathiques à la population : la propagande vichyste les présentant comme des bandits, il fallait qu'ils paraissent le contraire.

■ Il y a différentes sortes de maquis :

1- Maquis pour cacher les réfractaires au STO :

Constitués de 10 à 30 ou 40 hommes (guère plus), ils ne se déplacent guère, font peu d'actions. La consigne est de ne pas être trop visibles, ne pas attirer l'attention, passer inaperçus. Ils prêtent pourtant leurs concours en cas de besoin aux Corps Francs, et font parfois de petites actions locales.

2- Maquis d'action : les Corps Francs :

Très mobiles, ils ne restent pas longtemps au même endroit. Les lieux sont plus proches des grands centres (par exemple Saint-Maurice). Ils sont puissamment armés, équipés d'autos, de camions, de matériel perfectionné : Premier Corps Francs d'Auvergne, Corps Francs Laurent. Ce sont eux qui font les coups de mains, sabotages, attaques ; ce sont en général des spécialistes.

3- Maquis spéciaux :

Ce sont des petits groupes de spécialistes aux tâches très précises : postes de commandement, de transmission, de centralisation des renseignements, de garde des dépôts d'armes, etc...

4- Hommes cachés dans des fermes avec des faux papiers ; ils sont à la disposition des maquis et de la Résistance qui fait appel à eux quand besoin (1 à 3 hommes maximum au même endroit).

■ L'armement :

Quelques maquisards possèdent un armement personnel en arrivant : petits pistolets où revolver donné par les parents ou des amis (6.35, 7.65, 9mm), vieux fusils Mausers, trophées de la guerre de 14-18 (mais peu de munitions), fusils de chasse (mais encombrants et de portée faible)

Armes fournies par l'organisation :

Fusils de guerre français ; mitraillettes et fusils mitrailleurs français (donnés par l'armée) ; armes prises au cours d'expéditions sur la milice, les gendarmes, les Allemands ; armes parachutées : grenades de 9mm, mitraillettes Sten (peuvent tirer les 3 sortes de munitions : allemandes, françaises, anglaises), revolvers et pistolets anglais ou américains

Les chefs et les corps-francs ont des armes individuelles plus efficaces : mitraillettes Thompson 11,45, carabines américaines, pistolets Colt, Parabellum, Smith & Wesson.

Les maquis des Corps Francs disposent d'un arsenal très complet et très étudié de matériel de sabotage (plastic, 808, crayons à retardement, bombes incendiaires, bombes aimantées, etc..). Ils ont de véritables cours de sabotage et d'utilisation de ces engins.

■ Utilité et usage des armes :

Avant octobre 43, les maquis ordinaires sont peu ou pas armés, et réclament avec insistance armes et munitions. Ils le sont davantage après les parachutages d'octobre-novembre 43. Mais certains chefs hésitent à armer les maquis ordinaires et les groupes de résistance de peur d'un usage inopportun de ces armes.

En 43, début 44, à part les Corps Francs en opération de sabotage ou autre, le maquisard fait rarement usage de ses armes, qui lui sont cependant très utiles :

Elles donnent un sentiment de sécurité : le maquisard armé se sent plus fort, plus confiant que s'il a les mains nues : il sait qu'il pourra compter sur son arme en cas de péril extrême.

Aux yeux de la population, il impressionne, surtout s'il possède des armes américaines ou anglaises. Les Allemands eux-mêmes prennent des précautions avant d'attaquer un maquis qu'ils savent armé, ce qui donne plus de temps de décrocher.

Elles servent pour l'intimidation des collaborateurs, de la police vichyste, des miliciens, et même des Allemands : en cas de mauvaise rencontre (policiers faisant du zèle) un gros pistolet remplace avantageusement une carte d'identité même parfaitement imitée. Et même à l'attaque d'un dépôt, on tire rarement sauf pour faire peur ou en cas de péril.

Dans les mauvaises situations, les maquisards les utilisent pour se dégager, franchir les barrages allemands ou miliciens sur les routes.

Elles sont indispensables en vue de l'instruction militaire

En 44, les armes servent de plus en plus à se dégager en cas de péril.

À partir de juin 44 : c'est la guerre totale.

■ En conclusion :

Les maquis ont permis à un grand nombre de jeunes appelés au STO de rester en France. Ils ont constitué le noyau des forces FFI. A partir du débarquement, ils ont fixé à l'intérieur d'importantes forces allemandes qui auraient pu aller combattre sur le front du débarquement. Ils ont réalisé d'importantes coupures sur les voies de communication qu'elles utilisaient, attaqué leurs convois en retraite ou en déplacement, d'où la très grande lenteur de ces mouvements. Ils ont libéré eux-même certaines régions.



Annexe 2 : Prouver ses activités de résistant

Leurs activités étant clandestines, il a parfois été compliqué pour les résistants de les faire reconnaître auprès des différentes administrations. Noël a dû demander à plusieurs reprises des certificats, pour obtenir différentes cartes (voir copies pages suivantes).

Résistance mai 1943 - août 1944

FFI 1^{er} août 1943 - 28 août 1944

{ Billon. Vic le Comte décembre 43 - janvier 44
noire Vic le Comte août 1944.

mat'inspiration - 5-43 - 6-44. Arthur Mauphin

Rédaction journaux 6-42 - 8-44 Arthur Mauphin

prise identité 3-43 - 6-44. Arthur Mauphin

avec asflong 11-43 - 8-44. Arthur Mauphin

Hebeferment 5-43 - 8-44. Arthur Mauphin

Noël écrit un récapitulatif de ses actions

→ Attestations et cartes obtenues par Noël

■ Certificats ou Attestations de l'activité Résistante :

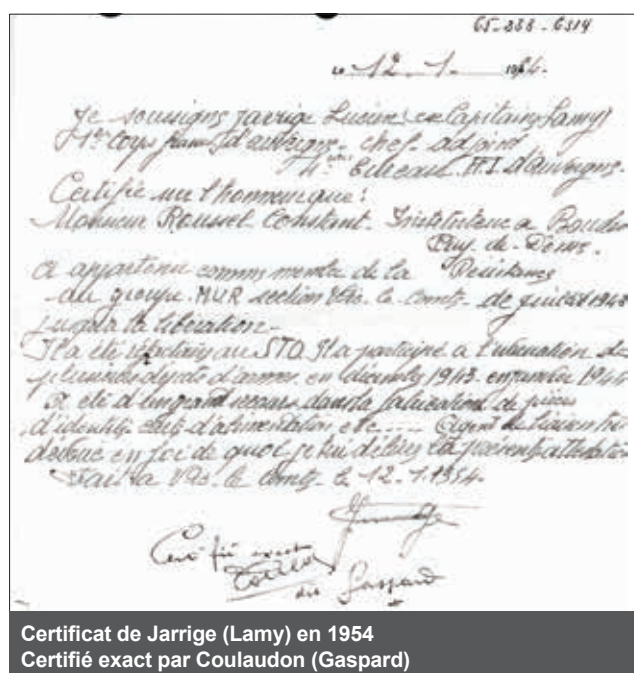
- Capitaine Jarrige (Lamy), responsable FFI du canton de Vic le Comte, en novembre 1944.
- Commandant Jean Mazuel (Judex), délivrée par 13^{ème} région Militaire FFI, en juillet 1945.
- Capitaine Jarrige (Lamy), certifié exact par Coulaudon (Gaspard), en janvier 1954.
- Jean-Michel Flandin (Capitaine Djinn), signature authentifiée par Yves Morandat, Compagnon de la libération, en février 1954.



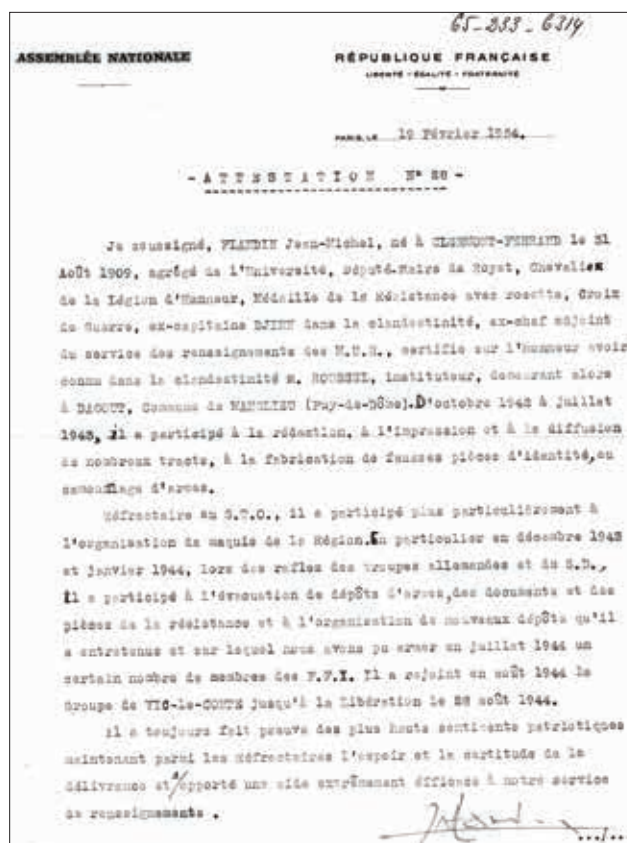
Certificat de Jarrige (Lamy) en 1944
Responsable FFI du canton de Vic le Comte - Novembre 1944



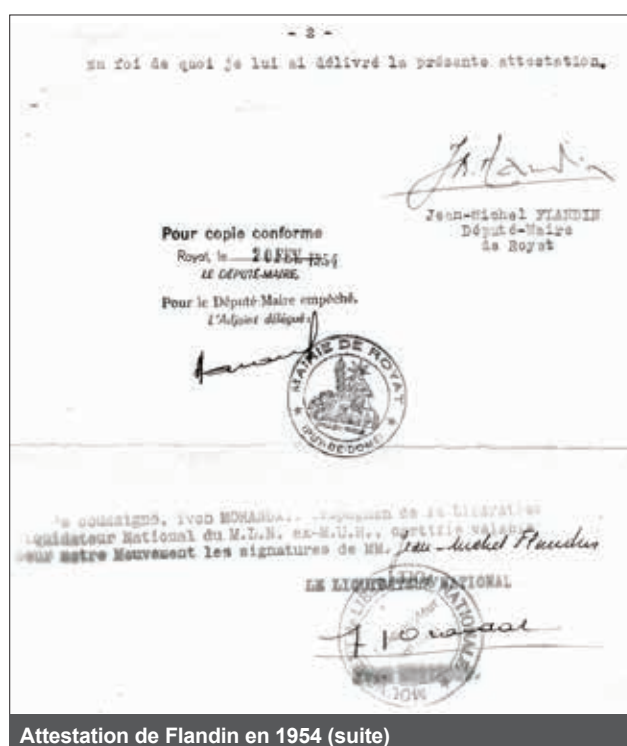
Certificat de Mazuel (Judex) en 1945



Certificat de Jarrige (Lamy) en 1954
Certifié exact par Coulaudon (Gaspard)



Attestation de Flandin en 1954



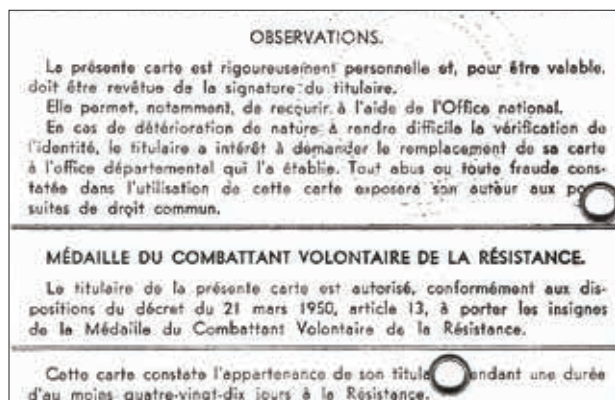
Attestation de Flandin en 1954 (suite)

■ Cartes et Croix de Combattant :

- Carte de Combattant volontaire de la Résistance, avec Médaille du combattant volontaire de la résistance, délivrée en février 1956 par Office National des Anciens Combattants.
- Carte du Combattant, avec Croix du combattant, délivrée en avril 1956 par Office National des Anciens Combattants, valable du 6-4-1956 au 5-4-1961.
- Croix du Combattant volontaire 1939-1945, délivrée en février 1970 par le Ministère de la Défense.



Carte de Combattant Volontaire, février 1956 (recto)



Médaille du Combattant Volontaire, février 1956 (verso)



Carte du Combattant, avril 1956 (recto)



Croix du Combattant, avril 1956 (verso)

À son départ en retraite en décembre 1974, Noël a du mal à obtenir du Bureau de Recrutement de l'Armée l'attestation demandée par l'Éducation Nationale pour prendre en compte les services effectués durant l'année 43-44. Pourquoi ? il n'a pas rempli le bon formulaire ! Cette année sera finalement prise en compte.

Plus tard, il aidera les autres à constituer leurs dossiers :

A partir de 1966, il est membre de l'ANACR (Association Nationale des Anciens Combattants de la Résistance), comité de Vic le Comte, où il retrouve plusieurs de ses camarades. En 1976, il fait partie du bureau départemental, où il est chargé de l'aide à la constitution de nombreux « dossiers de demande de carte du combattant et d'attestation de durée de service ».

→ Copies de documents

26 SEP 1962

V^e REGION MILITAIRE
BUREAU DE RECRUTEMENT
DE LYON

LYON, le
N^o /R5/D

Rue Yves Farge

2ème Section

Tél. (78) LYON 72.14.41 et
37.50.58

Poste : 29.80

-1-

Le Colonel, Commandant le
Bureau de Recrutement de LYON

à M^r ROUSSEL Constant

63. ST MAURICE es ALLIER

OBJET : Renseignements.

J'ai l'honneur de vous faire connaître que votre dossier de proposition pour l'obtention de la CROIX DU COMBATTANT VOLONTAIRE a été transmis au Commandement le 25 SEP 1968

Vous serez avisé en temps opportun de la suite donnée.

Le Chef de la 5^e Section

Demande de la croix du combattant volontaire, septembre 1968

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Ministère d'Etat
chargé de la Défense Nationale

Sous-direction des Bureaux
du Cabinet

Bureau des Récompenses

Loi du 4 février 1952 (D.O. du 5 février 1952)

N° d'inscription
83.372

**CROIX
DU COMBATTANT VOLONTAIRE
1939-1945**

Par décision n° 3.001 en date du 16 février 1970.

Le droit au port de la Croix du Combattant Volontaire a été reconnu à
Monsieur EDUARD Gombard, Tpt.,
né le 27 septembre 1912 à MARLIGNY (Puy-de-Dôme).

A Paris le 18 février 1970.

POUR AMPLIATION :
Le Ministre d'Etat
chargé de la Défense Nationale.
Signé : DENNE.

Croix du combattant volontaire, février 1970

Croix du combattant volontaire, février 1970

ETAT SIGNALÉTIQUE ET DES SERVICES

NOM ROUSSEL Prénoms Georgette Koch
 Né le 12 décembre 1919 à Mangrove Don Prof. de l'Ense.
 N° d'immatriculation au recrutement 3196340104915
 Nationalité F

DETAIL DES SERVICES ET MUTATIONS DIVERSES	DATES	CAMPAGNES
Je suis devenue aveugle le 9-5-40 On m'a pas mise en pension de retraite immédiate. Accusations comme ayant fait défaut à nos obligations après l'octobre. Ont été de la loi n° 66. 214 du 1-10-46. Je suis donc de F.F.I. du 1-10-46 au 1-10-48, Arrière avec congé ferme par un certificat d'ap-partenance aux F.F.I. accordé national et on payant été pris en compte comme blessée sur blessure	9-5-40 ←	1940 1941 1942 1943 1944 1945 1946 1947 1948 1949 1950 1951 1952 1953 1954 1955 1956 1957 1958 1959 1960 1961 1962 1963 1964 1965 1966 1967 1968 1969 1970 1971 1972 1973 1974 1975 1976 1977 1978 1979 1980 1981 1982 1983 1984 1985 1986 1987 1988 1989 1990 1991 1992 1993 1994 1995 1996 1997 1998 1999 2000 2001 2002 2003 2004 2005 2006 2007 2008 2009 2010 2011 2012 2013 2014 2015 2016 2017 2018 2019 2020 2021 2022 2023 2024 2025 2026 2027 2028 2029 2030 2031 2032 2033 2034 2035 2036 2037 2038 2039 2040 2041 2042 2043 2044 2045 2046 2047 2048 2049 2050 2051 2052 2053 2054 2055 2056 2057 2058 2059 2060 2061 2062 2063 2064 2065 2066 2067 2068 2069 2070 2071 2072 2073 2074 2075 2076 2077 2078 2079 2080 2081 2082 2083 2084 2085 2086 2087 2088 2089 2090 2091 2092 2093 2094 2095 2096 2097 2098 2099 2100 2101 2102 2103 2104 2105 2106 2107 2108 2109 2110 2111 2112 2113 2114 2115 2116 2117 2118 2119 2120 2121 2122 2123 2124 2125 2126 2127 2128 2129 2130 2131 2132 2133 2134 2135 2136 2137 2138 2139 2140 2141 2142 2143 2144 2145 2146 2147 2148 2149 2150 2151 2152 2153 2154 2155 2156 2157 2158 2159 2160 2161 2162 2163 2164 2165 2166 2167 2168 2169 2170 2171 2172 2173 2174 2175 2176 2177 2178 2179 2180 2181 2182 2183 2184 2185 2186 2187 2188 2189 2190 2191 2192 2193 2194 2195 2196 2197 2198 2199 2200 2201 2202 2203 2204 2205 2206 2207 2208 2209 2210 2211 2212 2213 2214 2215 2216 2217 2218 2219 2220 2221 2222 2223 2224 2225 2226 2227 2228 2229 2230 2231 2232 2233 2234 2235 2236 2237 2238 2239 2240 2241 2242 2243 2244 2245 2246 2247 2248 2249 2250 2251 2252 2253 2254 2255 2256 2257 2258 2259 2260 2261 2262 2263 2264 2265 2266 2267 2268 2269 2270 2271 2272 2273 2274 2275 2276 2277 2278 2279 2280 2281 2282 2283 2284 2285 2286 2287 2288 2289 2290 2291 2292 2293 2294 2295 2296 2297 2298 2299 2300 2301 2302 2303 2304 2305 2306 2307 2308</

Les difficultés au moment de la retraite, décembre 1974



Note manuscrite sur les dossiers traités dans le cadre de l'ANACR

GRODECOEUR André "Dédé"
né 19-7-1918 à St Girons du Gers 63
Domicile Vieille Louste (Route de Clermont) 63270

Als. Batté en Charente le 14 novembre 42 avec
Balancat (Reveau de Indre) et Volley (Dietz)
contredit par César en janvier 1943.
mis en rapport avec ROUCHIER Charles, responsable
Canton du MUR de Champéris (Mort en Résistance)
Opér. de Grissy : destruction de tract et fourniture ma-
chine à l'équipe Fernand octobre 1943 jusqu'à l'escape
de Volney janvier 1944
Groupe laissent jusqu'au 7 juin 1944
blème au Combat du Pont de Lemps 7.6.44
en mai 1944 assure la mise en lieu sur du
fusillat de Champéris (Apt) = Cottegny

CAPPI N° 03188
St. Vrain FFI homologué 8 Mars 1945. n° 4266
Chevalier de la légion d'honneur. Croix de guerre avec
Bleu 1944

Exemple de note pour aider à la constitution d'un dossier dans le cadre de l'ANACR

■ Hommage de l'ANACR

Des représentants de l'ANACR étaient présents avec drapeaux et discours aux obsèques de Noël en 1978 et ont déposé une plaque sur sa tombe. De même, une plaque a été déposée sur la tombe de son frère René en 1990.

Annexe 3 : Compléments sur les résistants cité

Les éléments qui suivent proviennent des archives familiales Roussel ou Flandin, ou de sites internet référencés dans la bibliographie en Annexe 5.

→ Compléments à partir des archives familiales

■ Jean-Michel Flandin (Gin ou Ginn ou Djinn)



Jean-Michel Flandin
(Gin ou Ginn ou Djinn)

1909 : Naissance à Clermont-Ferrand
 1934 : Agrégé de Grammaire, nommé à Clermont-Ferrand
 1937 : Chargé de cours de Philologie ancienne à la Fac de Lettres
 1940 : Rassemble des étudiants qui s'opposent à l'armistice
 1943 : Arrestation – Relaché - Révoqué par Vichy – Devient Clandestin
 Arrestation de sa femme. Activement recherché à la suite de l'assassinat chez lui de 2 haut-gradés Allemands.
 1944 : membre du comité de libération de Clermont-Ferrand
 1947 : élu au Conseil Municipal de Clermont-Ferrand (maire-adjoint)
 1949 : élu Conseiller général du Puy de Dôme
 1951-1955 : élu député du Puy de Dôme (parti gaulliste RPF)
 1953 : élu maire de Royat (Puy de Dôme)
 1956 : Nommé professeur au Lycée Carnot à Paris
 1967 : la maladie l'oblige à arrêter ses activités.
 1969 : décès à Isigny (Calvados)
Distinctions : Commandeur de la Légion d'honneur.
 Rosette de la Résistance.

Extraits de «Hommage à Jean-Michel Flandin». Ce document, édité par sa famille, regroupe de nombreux hommages reçus après son décès. Il nous a été offert par Claude Badenier-Flandin, fille du Pr Flandin, qui nous a donné son aimable autorisation pour publier ces extraits.

Un tempérament exceptionnel

(...) J.M. Flandin reste pour moi le modèle de l'amitié, de la fidélité, et du courage. Courage physique et moral tout au long de sa vie dans sa lutte contre la maladie, dans la Résistance et à l'égard de toutes les médiocrités rencontrées. (...) Sa vie fut un combat perpétuel et il n'était heureux que dans et par la lutte. Il était toujours du côté de ce qui lui paraissait noble, c'est-à-dire le plus souvent du mauvais côté pour qui aurait voulu faire carrière. *Georges Pompidou.*

(...) J'ai découvert sous les apparences de la courtoisie la plus accueillante, le grand universitaire, l'écrivain, le poète, le journaliste, le fin lettré aux formules teintées d'ironie, le psychologue attentif que son inlassable appétit de savoir conduisit de l'agrégation de grammaire et de philologie au doctorat de médecine ! l'homme de caractère inflexible, qu'aucune souffrance, aucune misère, ne firent jamais plier, même lorsqu'il eut à supporter de cruels sacrifices dans sa chair et dans ses affections, et qui cachait derrière un sourire un peu gouailleur une grande timidité de nature et le charme d'une jeunesse que ni l'âge ni l'expérience n'avait pu effacer. *Emilien Amaury*

Résistant, enseignant, député, partout, un entraîneur.

(...) Un mot me paraît le caractériser au mieux, ce fut un entraîneur. Entraîneur pour ses élèves qui l'adoraient, j'en ai eu maintes preuves. (...) Jamais il ne cessait de s'intéresser à ceux qu'il avait formés. Entraîneur pour ses compagnons du maquis, entraîneur pour ses collègues à la mairie de Royat ou à la Chambre des députés. Pourquoi y était-il rentré, pourquoi fut-il maire ? C'est qu'après le régime que nous avons eu à subir, après l'occupation, nous voulions, vieux et jeunes, contribuer de notre mieux à fonder une France nouvelle, plus libre, plus ouverte, plus moderne. Mais pourquoi ne pas le reconnaître, il n'était pas fait pour la politique. Il était trop droit, trop loyal, pour ses méandres ou ses compromissions. Il aimait trop aussi parler franc, et même il ne se privait pas de quelque sarcasme dont la vérité était redoutable. Député ou simple citoyen, dans la mêlée ou du dehors, il demeura fidèle à son idéal et à ceux qui l'incarnaient. Il y mit son honneur et son cœur. *Georges Wormser*

Agrégé de grammaire, il fait ses études de Médecine.

(...) Quelle est la part de la vocation et des circonstances dans la décision de Jean-Michel Flandin d'aborder des études médicales ? Les circonstances sont de deux ordres : le repliement de la faculté de médecine de Strasbourg à Clermont durant les années 39-45 et la destruction par la Gestapo de tous les documents réunis pour l'établissement de sa thèse de doctorat en lettres. Quant à sa vocation, elle correspond à son amour de l'homme, à sa curiosité intellectuelle qui le poussa à comprendre les phénomènes pathologiques tant somatiques que neuropsychiques qui affectent l'individu.

(...) Son PCB passé devant la faculté des sciences de Clermont-Ferrand, il se prépare à affronter les marches médicales. Une fois encore sa quête intellectuelle est repoussée par les événements. Son engagement total dans la résistance et son rôle de chef efficace contre l'occupant allemand lui vaut une destruction familiale complète, son indispensable disparition dans le maquis.

(...) Après la Libération, Jean-Michel passe facilement ses examens de première année et fréquente en élève assidu les stages hospitaliers. Brillant, son charme, sa joie au travail jouent au niveau des jeunes étudiants qui l'adoptent, et auprès des patrons qui deviennent ses amis.

Henri de Lignerat, Médecin

Député très actif

→ Cf. article sur le site : [https://www2.assemblee-nationale.fr/sycomore/fiche/\(num_dept\)/3023](https://www2.assemblee-nationale.fr/sycomore/fiche/(num_dept)/3023),
> biographies

Professeur Agrégé de grammaire, il préfère enseigner en premier cycle (de 6^{ème} à 3^{ème})

(...) Il n'était à ses yeux de plus hautes tâches que celle d'initier de jeunes garçons à notre culture, de les aider à découvrir le monde moderne à travers les humanités classiques. (...) Ce pédagogue-né était un éveilleur d'âmes. Il ne s'agissait point avec lui de pédagogie abstraite. Les théories, si brillantes soient-elles, ne le séduisaient guère ; les discussions d'école lui semblaient oiseuses et le laissaient indifférent. Il était attentif au regard de ses élèves et à leurs réactions, plus sensible peut-être à leurs efforts qu'aux résultats obtenus, toujours prêt à récompenser pour n'avoir pas à punir. *Henri Faure*

Le Pr Flandin et Noël sont toujours restés en contact, même lointain, en particulier à l'occasion des vœux du nouvel an. Voici quelques extraits de lettres adressées à Noël :

Clermont, le 28 octobre 1944

(...) Mon cher ami, J'ai appris avec plaisir votre nomination et que vous ne vous déplaitez pas dans votre nouveau poste. Je note dès le début de votre lettre vos éternelles illusions : la censure continue d'exister, mais elle a pour mission de nous renseigner sur l'état d'esprit du public, et des lettres comme la vôtre ne peuvent que confirmer nos sentiments. Il y a incontestablement un gros malaise, et si nous ne trouvons pas une solution rapidement je ne sais trop où nous irons... Ou plutôt je ne le vois que trop. J'aimerais d'ailleurs en bavarder un jour avec vous.

(2 paragraphes suivent au sujet des difficultés de Noël pour obtenir un certificat de ses activités de résistant, et des Allocations Familiales)

(...) Ne désespérons pas, il y a contre nous un intense travail de freinage. La 5e colonne n'est pas morte. A nous, par notre union et nos efforts, d'aller vers le mieux. J'assume pour ma part une sacrée besogne, je m'y crève et pourtant je m'y cramponne. Transmettez à votre femme mes hommages respectueux, une caresse pour les enfants et à vous mes plus cordiales amitiés. *J.M Flandin*

Paris, le 6 janvier 1960

(...) Chers amis, Vos vœux nous ont beaucoup touchés, comme votre souvenir et nous vous adressons à notre tour tous nos souhaits les meilleurs et les plus affectueux pour cette nouvelle année, pour vous, Gaby et Annie. Et je vous charge de ne pas oublier votre chère maman - se rappelle-t-elle le temps où je gardais les vaches ? - et votre frère, et de leur transmettre toutes mes amitiés.

Que votre frère soit déçu, comment s'en étonner ? Ne le sommes-nous pas tous ? Et ce qui vient de se passer n'est pas pour nous réjouir. Je sais bien que le progrès n'est jamais uniforme mais quel recul.

(...) Ne nous faisons pas d'illusions à notre tour : la lutte sera longue, et quoique nous soyons certains de l'issue - car la Raison l'emporte toujours - il y aura des heures difficiles.

(...) J'ai réduit mon activité depuis que mon amputation m'a obligé de m'apercevoir que j'étais - disons moins jeune -. Mais un appareil bien adapté maintenant me permet de penser que je vais bientôt reprendre la bataille. Écrasons l'infâme !

Donnez-moi l'adresse de votre frère, j'aimerais lui écrire un mot quelque jour, et peut-être lui enlever - qui sait ? - un peu de son pessimisme.

A tous les vœux que je fais pour vous et votre famille, laissez-moi en ajouter un : que cette année me fera la joie de nous revoir et de bavarder un peu plus longuement.

Cordialement à vous. *JM Flandin*.

Paris le 30 décembre 60

Chers amis, Cette année je ne veux pas me laisser devancer. Et j'espère que mes vœux arriveront à bon port avant les vôtres. Que vous souhaiter ? d'abord la santé pour vous et ceux qui vous sont chers. Et puis que les soucis dévorants ne vous assaillent point trop. Car comment ne pas avoir sa petite part ? J'espère que votre maman se maintient et que votre frère se tire au mieux de son dur métier. Quant à la situation, d'année en année, elle devrait aller mieux et elle empire. (...) Peut-être est-ce de notre faute, parce que nous avons laissé aller les choses. Et que les hommes hissés aux bonnes places ne sont point, il s'en faut, les meilleurs. (...) Décidément il vaut mieux ne pas trop philosopher, mais quand on est près des pouvoirs, comment ignorer les scandales qui s'y développent. Et nous avons parlé de ceux de la 3^e ? Enfin, j'espère bien que nous aurons l'occasion de rappeler le passé et les beaux jours du Conroc, au cours de cette année 1961. Bien cordialement, *JM Flandin*.

■ André Guillon (Gaetan)

André Guillon (1921-1978) est le fils de Fernand Guillon (maire de Billom en 1935-40, puis 1944-45), et frère de Yves Guillon (maire de Billom en 1965-83). Après la guerre, il termine ses études de médecine, et diplôme en main, cherche un bourg où s'installer avec sa jeune épouse, sage-femme. Noël, alors à Boudes avec sa famille, lui signale que leur médecin âgé du gros bourg voisin de Saint-Germain-Lembron, cherche un remplaçant...

Aussitôt dit, aussitôt fait : les Guillon s'installent à Saint Germain. A l'époque, peu de voitures, les visites sont souvent à domicile, le jour, la nuit, parfois loin dans les montagnes du Cézallier, même sous la neige : André achète des skis pour pouvoir assurer ses visites...

Il apprend à Noël les gestes de premiers soins, pour les élèves qui se blessent, mais aussi soins gratuits pour les gens du village quand nécessaire (pas d'infirmière aux alentours). Ainsi, Noël apprend à faire les piqûres : indispensable, en particulier pour quelques traitements à la toute nouvelle pénicilline pour de très jeunes enfants qui nécessitaient une piqûre toutes les 3 heures, y compris la nuit...

DOCTEUR ANDRÉ GUILLON
maire de Saint-Germain-Lembron

9 novembre 1978

C'est avec une profonde surprise et une intense émotion que la population Saint-Germainoise a appris le décès subit et brutal de son maire, le docteur André Guillon, frappé de plein fouet dans l'exercice de ses fonctions, à la mairie, où il s'effon-



dra, terrassé par une crise cardiaque. Il devait décéder peu après, lors de son transport à Clermont-Ferrand, à l'âge de cinquante-sept ans.

Docteur connu et très apprécié dans la région lembronnaise,

il avait fondé son cabinet en 1950. Précurseur de la médecine de groupe, à partir de 1963, il animait une équipe qui devait compter deux, puis trois et, enfin, quatre médecins.

Décoré de la croix de guerre 39-45 et de la médaille de la Résistance, il était membre du Conseil de l'Ordre des médecins. D'une activité débordante, il était tout d'abord élu conseiller municipal en mars 1959, maire en avril 1977. Il avait également été conseiller général, de 1958 à 1964, fonction au cours de laquelle il fut membre de la commission des finances et membre de la commission spéciale du Mont-Dore.

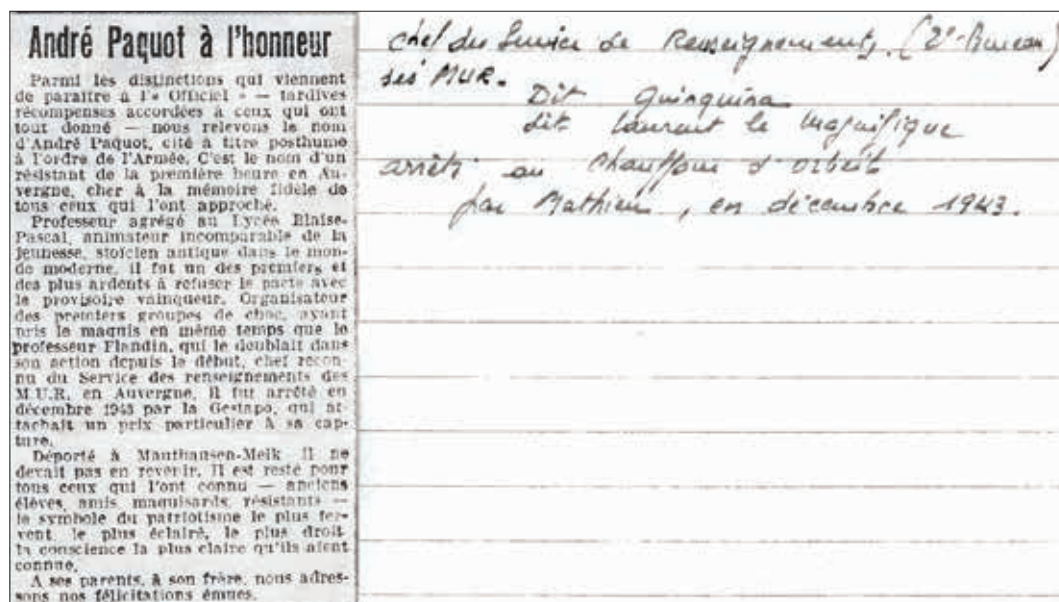
Enfin, il était membre du conseil d'administration de l'IM PRO de Scourdois, membre du comité départemental d'H.L.M., médecin de la compagnie du centre de secours de Saint-Germain-Lembron.

Devant le deuil brutal qui vient de la frapper, nous adressons à son épouse, Mme André Guillon et ses enfants, à Mme Fernand Guillon, à M. et Mme Yves Guillon et leurs enfants, ainsi qu'à toute sa famille et à ses amis, nos plus sincères condoléances et l'assurance de notre vive sympathie.

André Guillon (Gaetan)

■ André Paquot (Quinquina)

Vers Noël 1943, Paquot est arrêté à Orbeil, au cours d'une descente allemande chez Abel Gauthier. Reconnu par Mathieu, il est torturé et déporté à Mauthausen, où il meurt tué par un bombardement américain.



Notice PAQUOT André par Alain Dalançon, Jacques Girault, version mise en ligne le 8 juillet 2013, dernière modification le 8 juillet 2013.

<https://maitron.fr/spip.php?article147683>

(...) Né le 8 novembre 1910 à Château-Thierry (Aisne), mort le 10 juillet 1944 au camp de Mauthausen (Allemagne) ; professeur agrégé ; résistant dans le Puy-de-Dôme ; déporté.

(...) Reçu à l'agrégation de grammaire en 1935, il fut nommé professeur de lettres au lycée Blaise Pascal de Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme). Il effectua son service militaire (1936-1937) et fut mobilisé en septembre 1939. Après sa démobilisation en octobre 1940, il fut en congé, à sa demande, pendant l'année scolaire suivante, et reprit son poste en octobre 1941. Dès cette année 1941, avec Jean-Michel Flandin, il organisa un groupe de résistance parmi les étudiants de la faculté, détectant notamment les provocateurs infiltrés par les Allemands parmi les étudiants de la faculté de Strasbourg transférée à Clermont-Ferrand. Diverses attestations jointes à son dossier de demande de Légion d'honneur à titre posthume en 1948 évoquaient ses actions : montage du service de fabrication de faux papiers, collaborateur du deuxième bureau, acteur du regroupement des mouvements de résistance, liaison, responsable du renseignement du mouvement de résistance Libération-sud. Il prit le maquis en juin 1943 et dirigea le service de renseignements des MUR en Auvergne sous le pseudonyme de « Quinquilla ». Il fut suspendu sans traitement le 21 décembre 1943.

Arrêté à Orbeil par la Gestapo le 23 ou le 26 (selon les sources) décembre 1943, il quitta le camp de Royalieu près de Compiègne (Oise) par le convoi du 6 avril 1944 qui arriva le 8 avril au camp de Mauthausen-Melk où il décéda trois mois plus tard lors d'un bombardement américain, le 8 ou le 10 (selon les sources) juillet 1944.

Il fut cité à l'ordre de la Nation et décoré de la Légion d'honneur en 1949. Une plaque à sa mémoire fut apposée dans la cour du Centre Blaise Pascal.

■ Aimé Lagier (Mémé)

Lagier était un copain postier, nous étions à l'école ensemble.

médaille de la Résistance

10 octobre 1970 **Aimé LAGIER**

Hier, à Peschadoires, tous ses amis ont accompagné à sa dernière demeure Aimé Lagier, receveur des P.T.T. à Lezoux. Beaucoup d'entre eux ont eu l'impression de voir partir avec lui leur jeunesse tumultueuse dont il avait été l'élément rassurant. Car Aimé Lagier avait su apporter à la Résistance sa bonhomie de père tranquille. Avant ou après les coups durs il avait la même sérénité. Le courage ! Il ne connaissait pas. Pas plus que la peur ou la lâcheté.

Un jour, alors qu'il contemplait, assis à l'ombre, cette vie qu'il désirait calme et heureuse pour tous les hommes, on était venu lui apprendre que ce bonheur universel était gravement menacé. Tout naturellement il s'était levé pour le défendre. Comme on défend son point de vue.

Par amitié on l'appelait « Vive la France ». Oh ! pas la France des trompettes glorieuses. Celle des bons petits gars qui ont le cœur sur la main et le sourire aux lèvres. Ils ne font pas « leur devoir », ils font ce qu'ils ont à faire. Quelquefois ça dépasse le devoir. Ça dépasse même la vrai-

- 7 oct. 1970

semblance. Ainsi ce matin où, à cinq contre cinq cents, « Vive la France » tomba dans le fossé, le corps criblé de balles. On le crut mort. On avait tort. Parce qu'il n'avait pas fini de défendre son point de vue.

Dans ce village de Mirefleurs où il cachait alors un peu de son bonheur pour tous les hommes il retrouva ses forces en cultivant son jardin. Puis, quand l'heure fut venue de reprendre l'arme, il eut une satisfaction, celle de pouvoir mettre son blouson percé de trous.

« Je suis si bien dedans », nous dit-il.

Et il quitta sans un regret son coin de bonheur pour aller de nouveau défendre celui des autres. De tous les autres.

A Mme Lagier, à ses enfants, à tous les siens, « La Montagne » présente ses condoléances attristées.

laissé pour Mort par les Allemands au cours d'une embuscade à Rochefort Montceau

COUPURE DE COURANT

ELECTRICITE DE FRANCE informe ses abonnés que le courant sera interrompu le samedi 10 octobre 1970, de 12 heures à 14 heures.

■ Lucien Jarrige (Lamy)



Cote aux AD : 1 PER 812-40

Né le 25 janvier 1910 à Saint-Dier-d'Auvergne, Lucien Raymond Jarrige est entrepreneur de transport. Son surnom dans la Résistance est Lamy.

Il rejoint les rangs de la Résistance dès 1940. Malgré les risques encourus, il cache dans les locaux de son entreprise 40 tonnes de matériel de l'armée. Il rejoint le 1^{er} corps franc d'Auvergne début mars 1943, et travaille sous les ordres d'Émile Coulaudon (dit Colonel Gaspard). Ses responsabilités de capitaine l'amènent à organiser les actions résistantes de la région de Vic-le-Comte. Son équipe participe à toutes les expéditions dangereuses menées par le

1^{er} corps franc. À partir de 1944, il combat au sein des maquis du Cantal, et participe aux combats de la Margeride, de la Truyère, du Mont-Mouchet, de Chaudes-Aigues et de Paulhac en Lozère.

Il décède le 15 mars 1980 à Clermont-Ferrand.

Une rue de Vic le Comte porte son nom.

<https://www.archivesdepartementales.puy-de-dome.fr/n/lucien-jarrige-dit-lamy/n:563>

■ Émile Coulaudon (Gaspard ou Colt)

https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89mile_Coulaudon

(...) Émile Coulaudon, dit Colonel Gaspard, né le 29 décembre 1907 à Clermont-Ferrand et mort le 1^{er} juin 1977 à Clermont-Ferrand, fut un des principaux chefs de la Résistance Française en Auvergne, pendant la Seconde Guerre mondiale. Il est Compagnon de la Libération.

(...) En novembre 1942, il est responsable départemental de Combat pour le Puy-de-Dôme[4]. Entré en clandestinité en avril 1943, il crée le 1^{er} Corps Franc d'Auvergne, dont le poste de commandement est situé au hameau de Lospinasse, sur la commune de Pulvérières. À la tête de ses hommes, il se livre à de nombreuses actions de sabotage (aciérie des Ancizes, poste émetteur allemand de Royat, train de troupes allemandes aux Martres...) et d'évasions de résistants. Son action permet aussi de récupérer aux dépens du régime de Vichy plus de 200 000 litres d'essence, 100 tonnes de vivres et de vêtements (chantier de jeunesse de Châtel-Guyon), 150 véhicules divers, dont la Hotchkiss du général La Porte du Theil, chef national des Chantiers de jeunesse. À la recherche du PC des MUR du Puy-de-Dôme, le 11 décembre 1943, le SD lance une opération à Saint Maurice, Coulaudon Gaspard, Antoine Llorca Laurent, et les principaux responsables s'échappent de justesse, mais le SD, trouve le lendemain, une valise contenant des documents importants, qui n'a pu être détruite. Le lendemain, à Billom, Gaspard et ses amis (Laurent, Robert Huguette Prince, Max Menut Bénévol, Camille Leclanché Buron), échappent de peu à une expédition dirigée par Geissler, comprenant 2 000 soldats du 66^{ème} corps d'armée de réserve. Dans les jours qui suivent, des stocks de munitions, d'essence, des responsables locaux sont capturés. Certains résistants, comme Louis Cornuejous (Ade-maï), sont fusillés, soit immédiatement, soit après plusieurs jours de torture.

(...) En 1969, il apporte son témoignage dans le film de Marcel Ophüls *Le Chagrin et la Pitié*. Il y expose les raisons de son engagement et y présente quelques-unes de ses actions.

1^{er} juin 77

Emile Coulaudon

(LE COLONEL GASPARD, ANCIEN
CHEF DES MAQUIS D'AUVERGNE)

meurt subitement

Il a été terrassé par une crise cardiaque
lors de la remise des
Prix de la Résistance



«L A bataille du Mont-Mouchet fut justement l'épanouissement du mouvement de la Résistance... » Une brève hésitation et Émile Coulaudon, le héros des M.U.R. et des maquis auvergnats, s'est effondré. Il était à peine 16 heures : la cérémonie traditionnelle de remise du Prix de la Résistance allait bientôt se terminer.

Devant 300 écoliers

Le théâtre municipal de Clermont-Ferrand avait accueilli, hier après-midi, quelque trois cents jeunes écoliers ayant rédigé, durant l'année scolaire, une composition particulièrement remarquable sur le thème de la Résistance en Auvergne.

Un arrêt du cœur

De très nombreuses personnalités civiles et militaires participaient à cette manifestation ainsi que les principaux responsables de la Résistance en Auvergne.

Au Mont-Mouchet, en 1959, le général de Gaulle avait rendu hommage à son compagnon, le colonel Gaspard.

Articles publiés par le journal La Montagne au décès de Gaspard, le 1^{er} juin 1977

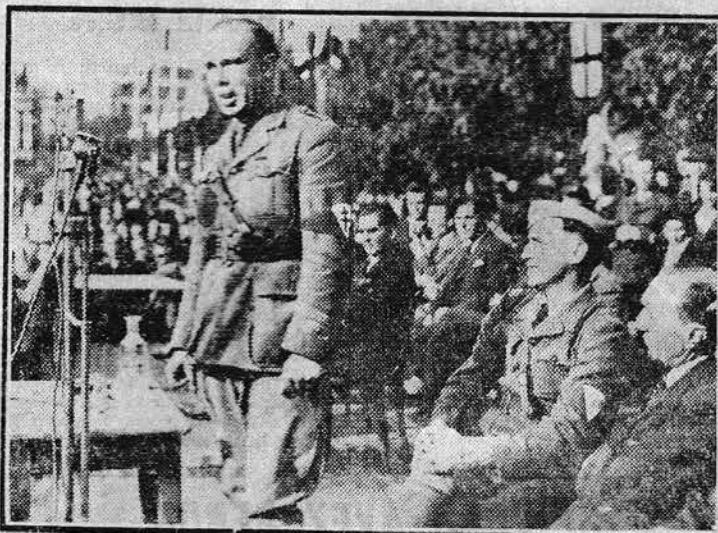
EMILE COULAUDON

Un "battant" solide comme la lave de Volvic...

« Je voudrais être le dernier des Compagnons de la Libération à mourir », m'avait dit un jour Emile Coulaudon, alias « colonel Gaspard ». Dans la bouche de cet homme, solide comme la lave de Volvic, ces paroles avaient valeur de symbole.

La mort, Emile, ou « Gaspard », comme nous l'appelions tous familièrement, il n'en parlait jamais. Peut-être avait-il été trop souvent au rendez-vous avec elle pendant les années noires, quand il commandait le 1^{er} corps franc d'Auvergne ou les grandes formations de maquisards qui luttèrent contre les troupes allemandes, au Mont-Mouchet ou dans les gorges de la Truyère. Il avait vu tomber beaucoup de ses camarades et leur souvenir restait constamment présent à sa mémoire. Il ne se passait pas un jour sans qu'il ne les évoque, au cours des interminables conversations avec les anciens, « ses » anciens.

Emile Coulaudon, que rien ne prédisposait à jouer un rôle de grand capitaine, aurait pu se contenter de faire une grande carrière dans le commerce, à l'exemple de son père, le regretté président Antonin Coulaudon.



« Gaspard » sur la place de Jaude, à Clermont-Ferrand, en septembre 1944, au lendemain de la Libération.

Mais il y eut la guerre. En 1939, il part avec son régiment, non pas pour combattre, mais pour relever les blessés. Il est alors sergent-chef

dans une compagnie d'infirmiers.

Fait prisonnier lors de l'armistice, Emile n'était pas homme à se soumettre. Il s'évade, revient à Clermont reprendre son poste dans l'établissement paternel de la rue Bonnabaud.

Les vexations et les souffrances imposées à la population, les exigences de l'occupant ne le laisseront pas longtemps insensible, et lui qui haïssait l'injustice le fit savoir bien haut. Dénoncé, traqué, il fut un des premiers à prendre le maquis où tout était à créer.

Sa grande volonté, son tempérament d'organisateur-né et ses qualités de meneur d'hommes allaient l'imposer comme un grand chef du Mouvement national de Libération.

Il faudrait des pages et des pages pour rappeler les actions et les coups de main qu'il entreprenait avec ses compagnons qui devenaient chaque jour plus nombreux. Avec la complicité bienveillante des populations rurales, celui qu'on appela d'abord « Colt », puis « Gaspard », forgeait un moral de résistant aux populations de l'Auvergne occupée et batonnée.

Aujourd'hui, notre peine est grande, et nous, qui avons servi sous ses ordres, nous savons bien que, désormais, la vie ne sera plus tout à fait comme avant. Emile, ou « Gaspard » nous manquera, comme nous manqueront ses formidables coups de gueule et les refrains qu'il aimait composer sur un coin de table, après la réussite d'une opération bien montée... et gagnée.

R. TOUNZE.

Combattant valeureux, fin diplomate, il joua un rôle décisif lors de l'unification des mouvements de résistance dont il fréquenta tous les grands chefs à l'échelon national. En 1944, à son P.C. établi dans le massif du Sancy, il avait reçu l'ambassadeur de Suisse, M. Walter Stucki, chargé d'une mission par le général allemand commandant la garnison de Clermont-Ferrand. Tout en préparant la libération de la capitale de l'Auvergne, il réorganisa les compagnies qui allaient poursuivre les troupes ennemies dans leur retraite jusqu'à Saint-Pierre-le-Montier.

Après la libération, il participa au renouveau de la vie en Auvergne. A cette occasion, il fut reçu plusieurs fois par le général de Gaulle, alors chef du gouvernement provisoire. Les rencontres des deux hommes, qui s'estimaient beaucoup, donnèrent lieu parfois à des scènes plutôt épiques. Mais l'un et l'autre n'étaient-ils pas deux hommes hors du commun et à la dimension de l'Histoire ?

→ Compléments dans la littérature et les sites internet consultés

■ Les Corps Francs d'Auvergne

Dans les publications sur la Résistance en Auvergne, les Corps Francs tiennent la place primordiale qu'ils ont eu dans la Résistance et ses combats. Certaines la raconte sous forme d'épopée ou de témoignages très vivants, tandis que d'autres, plus récentes, plus historiques, confrontent différents témoignages ou sources d'information. On y trouve décrits, avec les noms des participants impliqués : la constitution des groupes de Corps Francs ; leurs nombreux et audacieux « coups de main » pour sabotages, récupérations de matériel, libérations de leurs compagnons emprisonnés ; les repressions et les arrestations, en particulier celles de l'hiver 1943-1944 ; la mobilisation et les combats autour du Mont Mouchet et du Cantal ; les combats pour la Libération.

Dans celles que j'ai principalement consultées (cf. bibliographie en Annexe 5), on retrouve fréquemment les noms de résistants cités par Noël : leur chef Coulaudon (Gaspard) ; Huguet (Prince) ; Darsion (Charly) ; LLorca (Laurent) ; Coulon (Laforge) ; Pommier (Arthur) ; Brousse (Dupuy) ; Jarrige (Lamy) ; Raynaud (Fernoël) ; Cornuejous (Ademaï) ; Pacquot (Quinquina)...

■ Pour Billom et ses environs

M.Rispal, dans son ouvrage (3) *BILLOM 1941-1943*, a réuni de nombreux témoignages, photos et illustrations, en particulier pour le maquis d'Isserteaux. Plusieurs concernent des résistants ou événements dont parle Noël, qui ont été signalés dans le corps du texte par un astérisque*. Pour ceux qui possèdent cet ouvrage et désirent retrouver ces témoignages, on donne en note⁽⁴⁹⁾ les numéros des pages où ils sont cités.

■ Les services de Renseignement

Pour le moment (juin 2025), je n'ai pas encore réussi à trouver des informations sur les Services de Renseignement dont A.Paquot ou J.M.Flandin ont été les dirigeants. Ces informations semblent difficiles d'accès : « ...les réseaux de toutes sortes et de toutes origines furent extrêmement nombreux sur le sol français... L'organisation des réseaux, les filières empruntées par les renseignements... nous sont mal connus. » dit E.Martres dans (4) *L'Auvergne dans la tourmente*, page 139.

(49) Dans M.Rispal (3), numéros des pages concernant des résistants ou événements dont parle Noël :

Maquis d'Isserteaux : p 23, appelé aussi maquis de La Gravière ou Bouchiche ou Rayat ou Conroc ou Roure suivant le lieu d'implantation momentané du maquis : La Gravière p 19-22 ; Bouchiche p 24-25 ; Rayat p 26-27 ; Conroc p 30-31, 38-40 et (6) p 38 ; Roure p 39 et (6) p 40

Coups de main : Vertaizon p 34-35

Résistants : Brousse (Dupuy) p 20, 81 ; Bourlonton (Freddy) p 34, 36-37 et (6) p 34-36 ; Cornuejous (Ademaï) p 35 ; Coulon (Laforge) p 81 ; Meygret (Robert) p 22 ; LLorca (Laurent) p 34 ; Pommier (Arthur) p 6-8, 15

Lieux de Rafle : Billom p 52-53 ; Gague p 54-56, 66-68 ; La Baraque p 57 ; Saint Julien de Coppel p 60-61 ; La Chaux-Montgros p 62-63 ; Roure p 81-83

Autres : Saint Maurice ès Allier p 48-50 ; Mathieu (agent Gestapo) p 41.

Annexe 4 : Quelques documents d'époque

→ Appel unitaire à la Jeunesse de France

APPEL A LA JEUNESSE DE FRANCE !

L'Unité de la Jeunesse Patriotique de France est faite. Deux organisations qui s'étaient développées séparément tout en concourant au même but qui est de libérer la France de l'oppression étrangère, décident de fusionner.

Aux forces du FRONT PATRIOTIQUE DE LA JEUNESSE, à celles des FORCES UNIES DE LA JEUNESSE, s'ajoutent en outre les nombreuses et puissantes formations des JEUNES CATHOLIQUES RÉSISTANTS. Une nouvelle organisation est née : LES FORCES UNIES DE LA JEUNESSE PATRIOTIQUE. Elle réunit tous les groupements légaux ou non qui se sont jurés de contribuer à la plus noble et à la plus impérieuse de toutes les missions : rendre à la Patrie sa liberté et sa grandeur, sans qu'aucune considération d'ordre politique ou confessionnelle vienne entraver leur tâche.

* * *

L'union de toutes nos forces intervient au moment où l'ennemi recule partout. Sur l'immense front de l'Est, les Armées Soviétiques poursuivent impétueusement leur offensive, tandis qu'en Italie les Armées Anglo-Américaines refoulent régulièrement la Wehrmacht vers le Nord. La Corse, par l'action conjuguée des patriotes, jeunesse en tête, et des forces françaises d'Afrique, s'est libérée. Dans la Métropole, enfin, le combat continue et gagne en force et en violence.

Dans un de ses plus beaux discours, le Général De Gaulle disait :

« C'est dans la résistance et c'est dans le combat qu'en ce moment se révèlent les hommes que notre peuple jugera dignes et capables de diriger ses activités. De ces jeunes hommes vaillants trempés par le danger et élevés au-dessus d'eux-mêmes par la confiance des autres, la Patrie peut attendre demain le dévouement, l'initiative, le caractère qu'ils prodiguent héroïquement pour la servir dans la guerre ».

Jeunes gens et jeunes filles de France, prouvons tous ensemble que cette grande voix n'a pas parlé en vain ! Prenons notre place, toute notre place, dans le combat libérateur ! Mesurons nos forces à celles de l'envahisseur et faisons de la Victoire proche une Victoire française !

* * *

La France entière a souffert et souffre encore cruellement de l'occupation allemande. Mais comment ne pas reconnaître que c'est la jeunesse qui supporte le plus lourd fardeau ?

C'est un fait qu'à l'heure actuelle la grande majorité des jeunes Français a FAIM, et il est dangereux d'avoir faim à cet âge, car la santé s'en ressent pour tout le reste de la vie. Or, les rations alimentaires sont ridiculement insuffisantes. Le salaire du jeune travailleur, plus bas qu'il n'a jamais été, ne peut absolument pas lui permettre de manger mieux. Incapable de satisfaire son appétit, il est encore bien davantage de se vêtir et de se chauffer convenablement. Les maladies, et plus particulièrement la tuberculose, font des ravages terribles dans les usines, dans les écoles, dans les centres de Jeunesse. C'EST TOUTE UNE GÉNÉRATION QU'ON EST EN TRAIN DE DETRUIRE PAR LA FAMINE ET LA MISÈRE. Et ce n'est certes pas dans ces conditions que les jeunes peuvent songer à créer un foyer !

Sous la pression de l'envahisseur, les conditions de travail se font de plus en plus dures. On exige maintenant 50 et même 60 heures de travail par semaine. Plus d'apprentissage, plus de formation technique. C'est tout de suite la « chaîne » dont la cadence s'accélère tandis que les mesures de sécurité sont négligées et l'hygiène absente.

Quant aux loisirs, le jeune Français d'aujourd'hui n'en a plus guère. Et d'ailleurs le cinéma, de plus en plus cher, est nazifié ; la chasse supprimée ; le bal interdit ; le sport est de plus en plus domestiqué ; le camping est entravé de toutes les manières.

Mais le danger le plus terrible qui pèse sur la jeunesse française, celui qui menace son existence même, c'est certainement la déportation.

Les Boches, à bout de souffle, veulent arracher du sol de leur pays toutes les jeunes forces françaises, les plus aptes A PRODUIRE COMME A PORTER LES ARMES. Pour soutenir une cause depuis longtemps perdue, l'ennemi exige de la jeunesse de France son travail et son sang, après avoir supprimé d'un trait de plume les forces armées françaises de terre, de mer et de l'air dont les traditions patriotiques lui faisaient peur.

* * *

C'est à son attitude dans le malheur qu'on juge une grande nation. Pillée, affaiblie, asservie, déportée, la jeunesse de France a su mettre en valeur son courage et sa combativité. Il faut qu'elle persévère. Elle en a le devoir et elle en a les moyens.

JEUNES OUVRIERS ! vous POUVEZ et vous DEVEZ exiger, au besoin par la grève, l'augmentation massive des salaires, le respect des lois sur l'apprentissage et l'hygiène, une meilleure alimentation dans les cantines ; vous devez surtout, ET PAR TOUS LES MOYENS, saboter la production destinée aux Boches.

JEUNES PAYSANS ! vous POUVEZ et vous DEVEZ dissimuler les récoltes, entraver les battages, ravitailler directement la population, et aussi cacher et aider, PAR TOUS LES MOYENS, les réfractaires.

ÉTUDIANTS! vous POUVEZ et vous DEVEZ sauver la culture française menacée par la barbarie hitlérienne en dénonçant impitoyablement les faux savants, collaborateurs et racistes, en revendiquant le respect des programmes, en manifestant dans les Facultés, dans les grandes écoles pour exiger la mise en liberté des professeurs et étudiants de l'Université jetés dans les prisons et dans les bagnes, et pour rendre hommage à la mémoire de Vos martyrs.

JEUNES FONCTIONNAIRES et EMPLOYÉS! vous POUVEZ et vous DEVEZ saboter les opérations de recensement, égarer les dossiers, détruire les listes de S. T. O. Votre métier vous donne tous les jours la possibilité de favoriser les réfractaires et d'enrayer la répression contre les patriotes.

JEUNES FILLES! vous POUVEZ et vous DEVEZ faire pression, PAR TOUS LES MOYENS, sur les autorités locales pour obtenir l'amélioration substantielle du ravitaillement, l'augmentation du nombre des points textiles et des bons de chaussures, et des distributions plus abondantes de bois et de charbon. Vous pouvez surtout, l'exemple de Montluçon le prouve, empêcher le départ de vos pères, de vos frères, de vos fiancés en manifestant dans les gares.

SPORTIFS! vous POUVEZ et vous DEVEZ lutter contre la Charte nazie des Sports, exiger la construction des stades, des gymnases et des piscines qui vous font tant défaut et réclamer ballons et équipements.

JEUNES GENS et JEUNES FILLES DE TOUS MÉTIERS ET DE TOUTES CLASSES! vous POUVEZ et vous DEVEZ lutter AVEC SUCCÈS pour obtenir les indispensables 500 grammes de pain par jour ainsi que les suppléments de viande et de matières grasses nécessaires à votre développement. Vous devez refuser avec la dernière énergie le travail forcé dans les usines et dans les chantiers. Tout en France qui, en plus du désespoir, ne peut que vous apporter de très sérieux risques de mort.

Vous devez enfin, en imitant les meilleurs des patriotes de tous les pays occupés d'Europe, porter, PAR TOUS LES MOYENS, des coups sensibles à la machine de guerre de l'ennemi. Attaquez-vous à ses transports, à ses garnisons et aux traitres qui, en France, collaborent avec lui.

Tous, d'un seul cœur, d'un seul élan, nous répudions l'attentisme qui endort la vigilance, désarme la volonté et qui ne fait que prolonger la guerre et l'occupation, coûtant, en définitive, plus de sang et plus de larmes que le combat. Tous, dans l'action civile quotidienne et dans la lutte armée, nous entendons affaiblir l'ennemi jusqu'à sa perte.

CHACQUE REVENDICATION SATISFAITE, CHACQUE LOCOMOTIVE DÉTRUITE, CHACQUE CONVOI DE DÉPORTÉS DIFFÉRÉ OU EMPÊCHÉ, MARQUE UN PAS DE PLUS VERS LA VICTOIRE, VERS LA LIBÉRATION DE TOUS LES PEUPLES OPPRIMÉS PAR LA BARBARIE FASCISTE. Tous, nous entendons venger les nombreux martyrs de la jeunesse française tombés en héros sous le couperet de Vichy ou sous les balles allemandes et ceux qu'on enferme et qu'on torture par dizaines de milliers dans les prisons et dans les camps.

Jeunes gens et jeunes filles de France, chacun d'entre nous brûle du désir de contribuer à jeter l'ennemi hors du territoire national. **LES FORCES UNIES DE LA JEUNESSE PATRIOTIQUE S'ENGAGENT SOLENNELLEMENT À EN FINIR AVEC L'ABOMINABLE RÉGIME DE TERREUR ET DE FAMINE INSTAURÉ PAR L'OCCUPANT.** Rejoignez tous leurs rangs! Il ne doit plus y avoir une localité, une entreprise, un camp de jeunesse, une école, un atelier, un club sportif sans qu'y naisse et s'y développe un **COMITÉ DES F. U. J. P.**

Nous venons de tous les milieux, de tous les groupements français. Nous nous interdisons, répétons-le, toute querelle d'ordre politique ou confessionnel. Notre unique préoccupation, notre seule ambition est de fournir la preuve éclatante que la France a eu raison de compter sur ses fils, sur **TOUS SES FILS.** Notre foi et notre abnégation communes nous sont garantes que rien ne pourra nous diviser. Nous croyons de toutes nos forces que le Général De Gaulle avait raison lorsqu'il s'écriait :

« Le seul fait de nous unir tous dans la guerre aura tôt fait de nous unir aussi sur tout ce qui est essentiel au salut et à la grandeur de la France ».

Unie comme elle ne le fut jamais, la Jeunesse de France entre dans la carrière sous la conduite de ses aînés, eux mêmes unis dans le Conseil National de la Résistance. Elle sait qu'elle peut compter sur l'aide précieuse du Comité Français de la Libération Nationale, gouvernement de fait de la Nation en guerre. Elle sait aussi que son ardeur et sa foi patriotiques dans la bataille de France **SONT SEULES CAPABLES D'ASSURER AU PAYS UNE VÉRITABLE INDÉPENDANCE.**

Vive la jeune génération digne de ses devancières!

Mort aux envahisseurs hitlériens pour que vive la France!

Les Forces Unies de la Jeunesse Patriotique.

Jeunes Catholiques Résistants, Jeunes Protestants Patriotes, Fédération des Jeunesses Communistes de France, Jeunes de l'O. C. M., Jeunes des Mouvements Unis de Résistants, Francs-Tireurs et Partisans Français, Sport Libre, Union des Étudiants Patriotes, Jeunes Paysans Patriotes.

Ne jetez pas ce tract. Après l'avoir lu, passez-le à une de vos connaissances.

→ Note secrète de Combat (printemps 43) : consignes aux déportés

■ Pour ceux qui résistent en France

A faire circuler, à reproduire en 20, 100 exemplaires, vite, très vite.

1.- La Résistance en France

BUTS :

GAGNER DU TEMPS.

Entraver et retarder les opérations de déportation.

Sauver les meilleurs; les cacher en attendant le débarquement anglo-américain.

CONSIGNES :

1. L'administration allemande et la Gestapo, réduites à leurs seules forces, seraient incapables de conduire les opérations de déportation. Elles redoutent les colères des foules. Elles ont jusqu'ici reculé devant tous les refus collectifs qui ont été opposés par des groupements organisés. Aucune sanction n'a été prise. L'Allemagne qui craint un soulèvement français dont les répercussions seraient incalculables en Europe, tient par-dessus tout à ce que les opérations de déportation continuent d'être assurées par les Services des Ministères, les préfectures, la garde mobile, la gendarmerie. Tous les moyens doivent donc être utilisés pour mettre ces exécutants hors d'état de continuer leur abjecte besogne. Beaucoup d'entre eux attendent que nous les empêchions par la force de remplir leur mission, donc :

a) Mettre le désordre dans les services de recensement, dans les mairies, les préfectures, les commissariats de police, se former en équipe pour les piller de nuit, les saccager, incendier bureaux, archives et fichiers.

b) Neutraliser la police en mettant des avertissements dans les boîtes aux lettres des gendarmes, des policiers, des commissaires, en leur montrant leur trahison et les châtiements qui les attendent. Faire suivre d'actes ces avertissements. Les inciter à abandonner leur poste et à se cacher eux aussi. Les désarmer, les assaillir pour s'emparer de leurs armes, sans les tuer. Ils se laisseront faire, ce sont de pauvres bougres qui se cramponnent à leur solde. Opérer par équipes de quatre à six, de nuit de préférence, à la campagne ou aux carrefours propices. Menacer leurs familles. Leur rendre la vie intenable. Les obliger à quitter leur poste.

Créer partout une atmosphère de rébellion, d'agitation, des désordres à l'occasion des opérations de déportation. C'est en obligeant les effectifs de police à se disperser, en suscitant des émeutes à Limoges, à Toulouse, à Marseille, qu'on aidera ceux qui se battront en montagne. Préparer de longue main l'organisation de ces émeutes. Utiliser les femmes au maximum.

c) Neutraliser de même les S. O. L., les P. P. F. et tous les collaborateurs actifs. Semer la panique chez eux par des avertissements d'abord, par des actes ensuite. L'incendie est une arme excellente.

d) Intimider par lettres anonymes les préfets régionaux et départementaux, les intendants de police est un devoir. Ces hommes qui sont des négriers conscients sont coupables d'attenter à la vie de la nation.

e) Entraver par tous les moyens la marche des transports.

f) Pour le moment ne pas agir contre les troupes d'occupation.

2. Noyauter toutes les administrations. Y entrer, ainsi que dans la police, dans la milice S. O. L., y trouver une ouverture et y former des cellules de désorganisation.

3. Se cacher ou cacher tous ceux qui ont la volonté de ne pas partir, les plus hardis et les plus aptes à commander. On peut se cacher dans les villes comme dans les campagnes. Fuir les grandes agglomérations à partir de fin mars. Trouver les identités, les cartes d'alimentation, l'argent, le ravitaillement là où ils sont. Nous n'avons pas à hésiter, à reculer devant la prise par la force de ce qui nous est nécessaire. C'est à savoir si ce qu'il y a de meilleur en France va mourir pour respecter le coffre-fort des riches, la cupidité des paysans et la frousse des fonctionnaires. S'organiser partout dans une décentralisation extrême, par petits noyaux, petites bandes. En assurer la sécurité et le ravitaillement par tous les moyens. Le devoir est de piller les profiteurs et les collaborateurs en premier lieu. Les femmes peuvent et doivent apporter une aide considérable pour le ravitaillement, les refuges, le blanchissage, les liaisons.

Ne pas attendre toute l'aide immédiate des organisations existantes. La tâche est trop immense.

C'est affaire d'initiatives locales, de débrouillage individuel, de solidarité française.

Il n'y a pas à récriminer et à dire : « On ne nous aide pas, la Résistance est impuissante, la Résistance qui, la Résistance que... ». La Résistance vaut ce que nous lui avons donné. Il s'agit de faire là où l'on est, ce que l'on peut. Il faut s'unir avec ses amis, constituer de petits flocs de confiance, mettre tout en commun comme le firent les premières communautés chrétiennes.

4. Pour ceux qui ne se sentent pas assez de courage pour prendre le maquis ou qui sont pères de famille responsables des leurs, qu'ils partent en Allemagne avec la volonté bien arrêtée de continuer la lutte là-bas. Une grande tâche les y attend.

Si le débarquement se fait trop attendre, si la résistance dans les montagnes et les forêts devient vaine et coûte trop de sacrifices, nous-mêmes nous partirons en Allemagne ou en Suisse, mais avec des buts précis.

— **Considère complètement au sujet de la zone de stationnement des troupes italiennes.**

Fraterniser avec cadres et soldats italiens. Les démoraliser. Leur dire notre commune volonté de nous entendre, d'en finir avec les guerres et les fascismes. Obtenir des renseignements sur les emplacements de leurs armes, leurs stocks, leurs moyens de transports. Diriger sur les Alpes tous interprètes italiens sûrs, et particulièrement les jeunes femmes.

COMBAT

■ Pour ceux qui partent

A reproduire vite, très vite à 20, 100 exemplaires.
Les remettre à ceux qui partent, dans les trains, aux centres de rassemblement.

A CEUX QUI PARTENT...

2.- La Résistance en Allemagne

BUTS :

Faire en sorte que le jour où Hitler donnera l'ordre de FUSILLER LES OTAGES, cet ordre ne soit pas exécuté par les cadres subalternes.

Pour cela :

Reclasser les hommes, trouver les vrais chefs, former des unités constituées, se relier aux déportés européens et aux prisonniers, étendre un réseau cohérent sur toute l'Allemagne ;

Démoraliser les Allemands et les Indiens en fraternisant avec eux, en leur disant notre refus au nazisme et notre volonté de faire avec eux la révolution occidentale de demain ;

contre le nazisme,
contre le capitalisme,
contre le marxisme,
pour l'unité occidentale,
pour un socialisme humain.

CONSIGNES :

1. Ne parle plus jamais de relève, mais de déportation. Tu n'es pas un travailleur, mais un déporté.

Il faut cesser d'employer les mots menteurs et les remplacer par le mot vrai. C'est un premier courage.

2. Sois prudent, attentif, discret, silencieux. Dans ton train, dans ton camp, dans ton kommando, il y aura des espions. Observe longuement avant de parler. Ne te fais pas repérer inutilement. Sois plus fort que ceux qui te guettent.

3. Travaille le moins possible et organise la résistance passive autour de toi. Formez-vous par équipes où un chef admis par tous commande et règle le travail. Ne faites pas de grèves, ne manifestez pas bruyamment votre mauvaise volonté, mais simplement allez lentement, très lentement.

4. Si vous avez la certitude que l'un de vous vous espionne et vous vend, il faut l'abattre sans hésiter. Nous sommes en guerre et nous jouons le sort de la France. Abattons un traître pour sauver cinquante braves gens de la fusillade.

Que ceux qui s'en sentent capables s'imposent spontanément, commandent, organisent sans bruit, dans le secret. Qu'ils soient des organisateurs justes, énergiques et fraternels. Que chacun de ces chefs se choisisse trois camarades sûrs, bien éprouvés, hommes d'action, capables d'entraîner d'autres hommes. Il aura ainsi sa première CELLULE de trois hommes.

6. Entrez en contact avec les prisonniers. Formez des chaînes avec eux, passez-leur vos consignes. Faites-en autant avec les travailleurs des autres pays. Mais attention : méfiance, prudence !

Montrez-leur que nous n'avons nullement à choisir entre nazisme et bolchevisme, qui sont deux tyrannies étatiques toutes pareilles, mais à construire un édifice social nouveau que nous avons déjà conçu.

Montrez-leur qu'il est inutile qu'ils continuent la lutte le dos au mur : tous les Allemands qui tombent sont maintenant sacrifiés en vain. C'est une perte pour toute l'Europe.

Il s'agit bien plutôt qu'ils se préparent à neutraliser et à châtier les chefs nazis pour mettre fin à l'inutile boucherie. Nous les aiderons à exercer contre les grands coupables du Parti et de la Gestapo l'implacable justice qui doit être exercée.

5

■ Exemple d'une page des mêmes consignes reproduites, annotée par Noël

4 - Pour ceux qui ne se sentent pas assez de courage pour prendre le maquis ou qui sont pères de famille, responsables des leurs qu'ils partent en Allemagne avec la volonté bien arrêtée de continuer la lutte là bas. Une grande tâche les y attend.

Si le débarquement se fait trop attendre, si la résistance dans les montagnes et les forêts devient vaine et coûte trop de sacrifices, nous-mêmes nous partirons en Allemagne ou en Suisse, mais avec des buts précis.

- CONSIGNES COMPLEMENTAIRE AU SUJET DE LA ZONE DE STATIONNEMENT DES TROUPES ITALIENNES.

- Fraterniser avec cadres et soldats italiens, les démoraliser, leur dire notre commune volonté de nous entendre, d'en finir avec les guerres et les fascismes. Obtenir des renseignements sur les emplacements de leurs armes, de leurs stocks, leurs moyens de transports. Diriger sur les Alpes tous interprètes italiens sûrs, et particulièrement les jeunes femmes.

A CEUX QUI PARTENT

BUTS - Faire en sorte que le jour où Hitler donnera l'ordre de FURIELLER LES STAGES, cet ordre ne soit pas exécuté par les cadres subalternes.

Pour cela : Reclasser les hommes, trouver les vrais chefs, former des unités constituées, se relier aux déportés européens et aux prisonniers, étendre un réseau cohérent sur toute l'Allemagne.

Démoraliser les Allemands et les Italiens en fraternisant avec eux, en leur disant notre refus au nazisme et notre volonté de faire avec eux la révolution occidentale de demain.

Contre le nazisme
Contre le capitalisme
~~Contre le marxisme~~
Pour l'Unité occidentale
Pour un Socialisme humain.

CONSIGNES

I - Ne parle plus jamais de relève mais de déportation. Tu n'es pas un travailleur mais un déporté.
Il faut cesser d'employer les mots menteurs et les remplacer par le mot vrai. C'est un premier courage.

2 - Sois prudent, attentif, discret, silencieux. Dans ton train dans ton camp, dans ton commando, il y aura des espions. Observe longuement avant de parler. Ne te fais pas repérer inutilement. Sois plus fort que ceux qui te guettent.

3 - Travaille le moins possible et organise la résistance passive autour de toi. Formes vous par équipes et un chef admis par tous commande et régle le travail. Ne faites pas de grèves, ne manifestez pas bruyamment votre mauvaise volonté, mais simplement allez lentement, très lentement.

4 - Si vous avez la certitude que l'un de vous vous espionne et vous vend, il faut l'abattre sans hésiter. Nous sommes en guerre et nous jouons le sort de la France. Abattons un traître pour sauver cinquante braves gens de la fusillade.

5 - Ces opérations justicières, de même que la réglementation de la cadence du travail doivent être organisées collectivement. Isolée, elle ne peut rien : organisée, vous avez une force. Choisissez

→ Exemple de note de travail de Noël

Dagout (Guiz) : possibilité de dépôt étudié en octobre 1942
 par Roussel, Noël - L'ouest-est André
 et Roussel René
 1^{er} dépôt karkit. T.S.F. (vieux appareil, de France)
 école militaire de Bignon. Dubois
 Stoko à Dagout (mai - juin 1943)

2^o dépôt
 id / voir notes
 décembre 1943 : matériel fascicule révisé par la
 (Milla) et révisé par la Résistance
 - Émission (9.9. jours seulement)
 A partir du 16-12-43. Matériel évacué du dépôt
 de Fouguis
 les armes étaient par dépôt : au Ctes,
 à Priou, au Fay - à la Villedu - au bois de Lor
 au châtelet - à Bouffevant -
 les armes et munitions restées livrées
 30-12-43 - à Jorigne : Plastic - 800 - Cartes de forin
 12-43 - à Charly = 45000 cartes d'alimentation
 mai à juillet 44 - au groupe de la Côte = armes - pistolets
 mitrailleuses - grenades - munition
 Plastic
 août 44 - au groupe de Bignon = (Flandin)
 Pistolets - mitrailleuses - grenades
 juillet 44 - au groupe de S'ville (F.P. ? = Mathias)
 ne s'en rappelle pas Mitrailleuse - fusil mitrailleuse -
 V^e Roussel René [laboureyras. V^e]

Archives du L.R. constituées par 4 fichiers + documents
 une partie de ce fichier a été détruit
 à Curesbat / les Roucheux / au janvier 44
 lors de l'arrestation du père charbonnier
 - 3 fichiers étaient camouflés dans des coques
 situées dans un mur dans le bois
 entre Dagout et la Fouguis
 - un fichier répertoire était caché sous une
 roche dans un jardin proche de
 la maison abritant le magasin
 cette cache fut découverte, vide, par
 les allemands.

→ Menaces aux collabos : rappel de la loi

■ Ce texte accompagnait la menace envoyée aux collabos et dénonciateurs (cf. page 41)

NUL N'EST CENSE IGNORER LA LOI :

Depuis Septembre 1939, la France est en guerre contre l'Allemagne. l'Armistice de Juin 1940 n'est pas la paix et l'Allemagne nous le montre bien puisqu'elle occupe notre territoire, nous demande 500 millions par jour et retient nos armées prises nuières. Aucune convention n'a supprimé cet état de guerre. En conséquence, nous avons l'honneur de vous communiquer les articles suivants du Code pénal :

Art. 75 - Tout français qui aura porté les armes contre la France sera puni de mort.

Art. 77 - Sera également puni de mort quiconque aura pratiqué des manœuvres ou entretenu des intelligences avec les ennemis de l'Etat à l'effet de..... leur livrer des villes, forteresses, places fortes, ports, magasins, arsenaux, vaisseaux ou bâtiments appartenant à la France ou de fournir aux ennemis des secours en soldats, hommes, argent, vivres, armes ou munitions, ou de secourir les progrès de leurs armes sur les possessions ou contre les forces françaises de terre ou de mer, soit en ébranlant la fidélité des officiers, soldats, matelets ou autres envers l'Etat, soit de toute autre manière.

Art. 78 - Si la correspondance avec les sujets d'une puissance ennemie, sans avoir pour objet l'un des crimes énoncés à l'article précédent a néanmoins eu pour résultat de fournir aux ennemis des instructions nuisibles à la situation militaire ou politique de la France ou de ses Alliés, ceux qui auront entretenu cette correspondance seront puni de la peine de la détention, sans préjudice de plus fortes peines dans le cas où ces instructions auraient été la suite d'un concert constituant un fait d'espionnage.

Art. 79 - Les peines exprimées aux articles 75 et 77 seront les mêmes, soit que les machinations ou manœuvres énoncées en ces articles aient été commises envers la France, soit qu'elles l'aient été envers les Alliés de la France agissant contre l'ennemi commun.

De plus, suivant l'article 239 du code de Justice Militaire : Est considéré comme embaucheur et puni de mort tout individu convaincu d'avoir fait des enrôlements pour une puissance en guerre contre la France.

(Tout français qui coopère aux mesures de recrutement et de déportation se rend complice du crime de trahison et les peines infligées aux fonctionnaires et autres personnes qui se rendent complices de ces enrôlements sont prévues aux articles 114 - 166 - 184 et 341 du Code pénal.

Nota - Il est évident que l'article 75 s'applique aussi à ceux qui ont porté les armes aux service d'une puissance en guerre contre la France.

Nous rappelons également que :

Le règlement de la Haye du 18 Octobre 1907, signé par l'Allemagne et ratifié par la loi Française du 8 Septembre 1910 interdit d'utiliser en vue de la guerre les habitants des pays occupés.

La convention internationale sur l'esclavage du 26 Septembre 1926, signée par l'Allemagne, reconnue par tous les pays civilisés et ratifiée par la loi française du 20 Mars 1931 assimile le travail forcé à l'esclavage.

ATTENTION ! ATTENTION ! - L'Italie déjà s'écroule, la défaite de l'Allemagne est certaine, ses armées vont quitter notre sol. Très bientôt, la législation française sera rétablie en France ce me elle l'a été en Afrique du Nord.

Fonctionnaires, faites votre devoir ! - Vous êtes au service de la France, vous devez servir la France. Vos actes sont épiés. On tiendra compte de vos moindres défaillances.

Annexe 5 : Brève bibliographie

NOTE DE LA RÉDACTRICE : Cette bibliographie est très limitée : le sujet Résistance en Auvergne, très vaste et complexe, est abondamment traité ; de plus, n'étant pas historienne, je suis novice dans ce type de recherches. Mes motivations étaient de replacer les témoignages de Noël dans leur contexte, et la curiosité envers les compagnons de lutte de Noël et René, pour savoir ce qu'ils avaient fait, ce qui leur était advenu. De plus, je n'ai cette année pas pu me déplacer à Vincennes ou Clermont-Ferrand pour approfondir en allant sur place consulter les archives.

■ Principaux ouvrages consultés sur la Résistance dans la région de Billom et en Auvergne :

- (1) Levy, G. et Cordet, F. (1974) *A NOUS, AUVERGNE - 1940-1944* - Edit. Presses de la Cité.
- (2) Le MUR d'Auvergne (1981) *HISTOIRE DU PREMIER CORPS FRANC D'Auvergne*
- (3) Rispal, M. (2013) *BILLOM 1941-1943* - Édit. Authrefois.
- (4) Martre, E. (2001) *L'Auvergne dans la tourmente* - Edit. De Boree
- (5) Thers, A. (2002) *Auvergne de l'Occupation à la Libération* - Histoire & Collections
- (6) Rispal, M. (2016) *LA LIBÉRATION DÉSIRÉE* - Tome2 - Édit. Authrefois
- (7) Film de Ophuls, M. (1969 en Allemagne, 1971 en France) *LE CHAGRIN ET LA PITIÉ*
- (8) Martres, E. (2004) *LES ARCHIVES PARLENT 1940-1945* - Edit. De Boree

■ Principaux sites consultés :

Service Historique de la défense :

<https://www.servicehistorique.sga.defense.gouv.fr/guides-aide/je-recherche-un-resistant-pendant-la-seconde-guerre-mondiale-combattant-des-forces>

Mémoire des Hommes : https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/arkotheque/client/mdh/medailles_resistance/

Archives départementales du Puy de Dôme : 2^{ème} guerre mondiale - archives - recensement

<https://www.archivesdepartementales.puy-de-dome.fr/n/deuxieme-guerre-mondiale/n:924>

<https://www.archivesdepartementales.puy-de-dome.fr/archive/resultats/transversale/biblio/>

Musée de la Résistance en ligne : <https://museedelaresistanceenligne.org/index.php>

Fondation de la Résistance : https://www.fondationresistance.org/pages/action_pedag/recherches-biographiques-sur-resistant_dossier-thematique-28.htm

La suite ? : Si vous désirez commenter, apporter d'autres témoignages, obtenir certaines précisions, vous pouvez me joindre par mail à l'adresse : namz.rousseau@gmail.com

Afin de les rendre accessibles à toute personne intéressée, nous sommes en train de construire un site Web, où seront regroupés l'accès à cette brochure, les scans des documents de nos archives familiales, les liens utiles sur le sujet, quelques extraits sonores des témoignages oraux de Noël.

Ce site, <https://resistanceauquotidien.fr/>, sera régulièrement mis à jour.

Annexe 6 : Repères Historiques

■ 1939 :

23 août : signature du pacte germano-soviétique.

1^{er} septembre : Invasion de la Pologne par l'armée allemande.

3 septembre : l'Angleterre, puis la France déclarent la guerre à l'Allemagne.

■ 1940

10 mai : Début de l'offensive allemande victorieuse à l'ouest. La France est envahie.

17 juin : Pétain demande l'armistice.

18 juin : appel du général De Gaulle depuis Londres.

22 juin : signature de l'armistice entre la France et l'Allemagne.

octobre : Mussolini envahit la Grèce, Hitler viendra à son aide en Avril 41.

■ 1941

22 juin : L'Allemagne envahit l'URSS, rompant le pacte germano-soviétique.

■ 1942

Début 1942 : création des Francs-Tireurs et Partisans Français (FTP ou FTPF) par la direction clandestine du Parti communiste. Les FTP pratiquent la lutte armée.

11 juillet : début bataille Stalingrad.

août-septembre : constitution de l'Armée Secrète, organisée par Jean Moulin.

8 novembre : débarquement allié en Afrique du Nord.

11 novembre : occupation allemande de la Zone Sud.

■ 1943

1^{er} janvier : Jean Moulin, doté de moyens financiers, est parachuté avec mission d'unir les trois mouvements de Résistance : Combat, Franc Tireurs, et Libération-Sud.

14-24 janvier : De Gaulle à Casablanca – rencontre avec Roosevelt, Churchill, Giraud.

26 janvier : création du MUR (Mouvements Unis de Résistance).

2 février : lourde défaite et capitulation de l'armée allemande à Stalingrad.

16 février : la loi instaurant le Service du Travail Obligatoire (STO) en Allemagne pour 2 ans entre en application.

mai : fin de la guerre en Afrique du Nord : les forces de l'Axe se rendent.

27 mai : première réunion clandestine du Conseil National Résistance à Paris.

30 mai - 3 juin : De Gaulle à Alger.

21 juin : arrestation de Jean Moulin à Caluire.

10 juillet : débarquement allié en Sicile.

25 juillet : chute de Mussolini, libéré ensuite par les Allemands.

8 septembre : l'Italie signe un armistice avec les alliés anglo-saxons. L'Italie devient un champ de bataille et le théâtre d'une guerre civile entre fascistes et résistants.

novembre-décembre 43 : nombreuses rafles, arrestations, déportations en Auvergne.

■ 1944

février - 26 mars : installation du maquis des Glières, premiers affrontements.

20 mai - 22 Juin : rassemblement et combats du Mont Mouchet.

9 juin - 23 juillet : rassemblement et combats du Vercors.

6 juin : débarquement allié en Normandie.

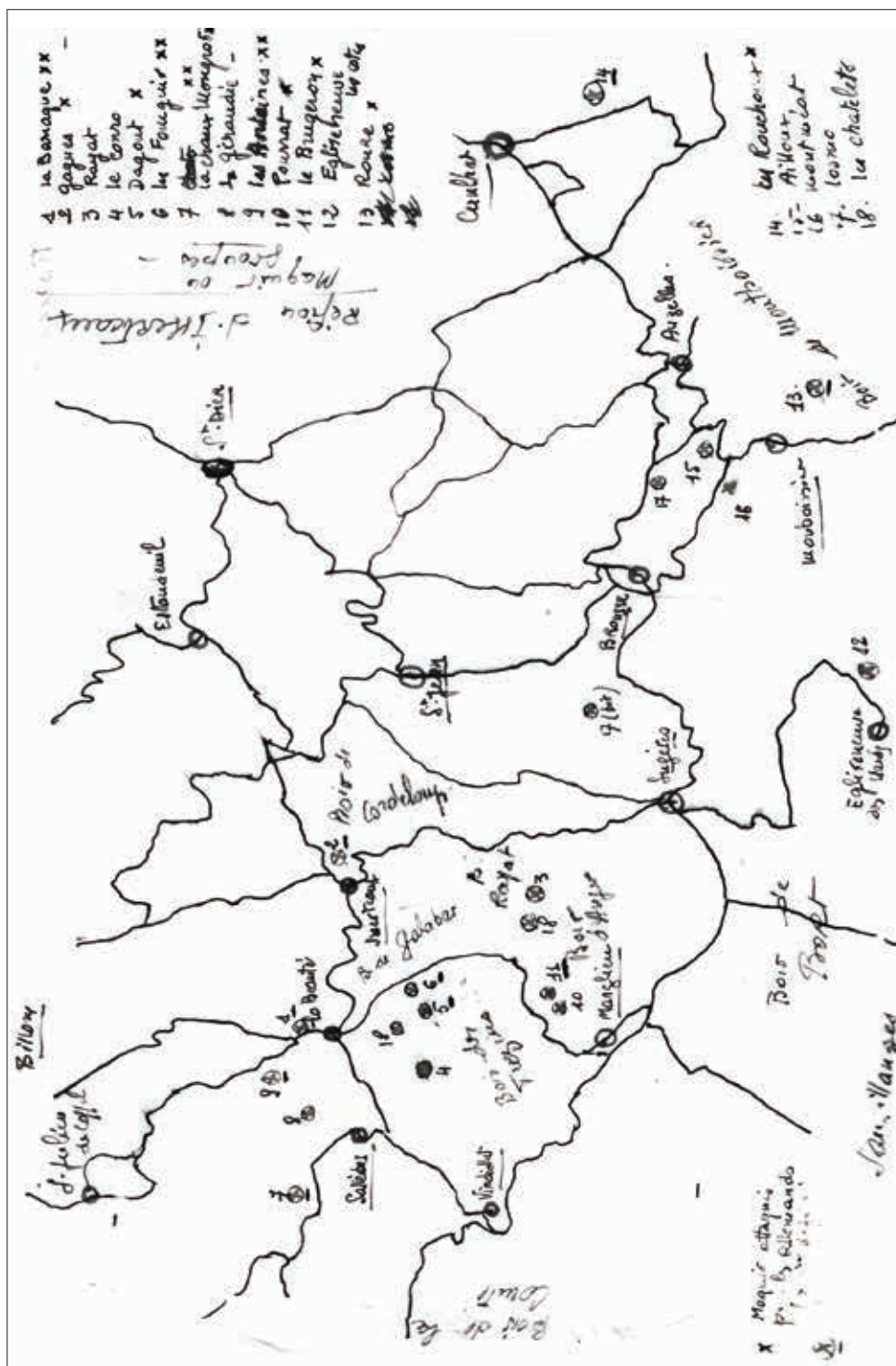
15 août : débarquement allié en Provence.

25 août : libération de Paris.

Annexe 7 : Cartes

→ **Carte des lieux de maquis dans le secteur (1943-1944)**

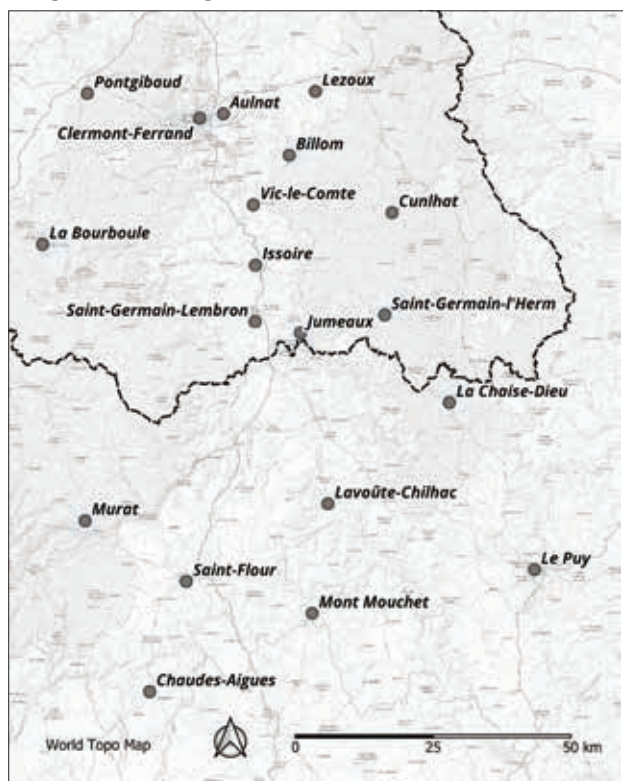
Document de travail de Noël



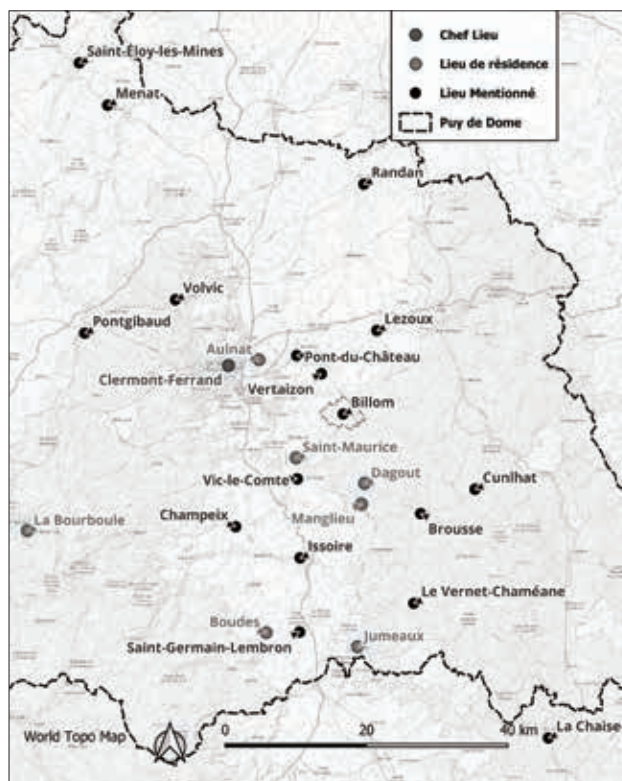
→ Cartes des lieux cités

Cartes réalisées par **Oscar Uhry**, sur fond World Topo Map

Région Auvergne



Puy de Dôme



Autour de Billom



Autour de Dagout

